LE MAGAZINE du

MAI 1942

Cinéma

MONTRÉAL 10¢ ... ET DE LA RADIO ..

En voyageant, visitez

LES CINÉMAS

où l'on projecte les MEILLEURS FILMS

BEY'S CINÉMA THETFORD MINES	**THÉÂTRE VICTORIA** VICTORIAVILLE	**THÉÂTRE ROXY** SHAWINIGAN FALLS
THÉÂTRE RIALTO QUEBEC	**THÉÂTRE PRINCESS** RIVIERE DU LOUP	**THÉÂTRE CAPITOL** CHICOUTIMI
THÉÂTRE GEORGES ST-GEORGES de BEAUCE	**THÉÂTRE COLONIAL** PLESSISVILLE	**THÉÂTRE ROYAL** LOUISEVILLE
THÉÂTRE CARTIER GRANBY	**THÉÂTRE CAPITOL** JOLIETTE	**CINÉMA DE LÉVIS** LEVIS
THÉÂTRE CARTIER RIMOUSKI	**THÉÂTRE EMPIRE** JONQUIERES	**THÉÂTRE EDEN** SOREL
THÉÂTRE NATIONAL GRAND'MERE	**THÉÂTRE CARTIER** MONTREAL	**THÉÂTRE CENTRAL** STE-JULIENNE

LE MAGAZINE DU CINÉMA ET DE LA RADIO

MONTREAL — *PUBLIÉ TOUS LES MOIS* — MAI 1942

Les Artistes de Cinéma DOIVENT-ILS COMBATTRE?

L'industrie cinématographique est, de toutes les industries, la plus vulnérable. D'abord, la guerre, les heures plus longues de travail dans les industries de la défense, risquent d'affecter dans une certaine mesure le nombre des spectateurs aux représentations de cinéma. Puis il y a le manque de matériaux de toutes sortes, les économies obligées, qui font que l'on est désormais obligé de calculer jusqu'au moindre bout de pellicule . . . Tout cela atteint l'industrie du film.

Mais il y a encore un autre problème, un problème qui traite de l'opinion publique, du patriotisme . . . et de la propagande. Ce problème a été soulevé aux Etats-Unis quand le brigadier général Lewis B. Hershey, directeur du service sélectif, a déclaré que les acteurs, les directeurs, les scénaristes et les techniciens du cinéma pouvaient réclamer que leur appel aux armes fut différé, à titre d'employés à une industrie essentielle.

La réponse vint de la Screen Actors Guild, qui rejeta une telle classification et demanda que les acteurs fussent traités comme tous les autres Américains, sans aucune faveur particulière.

A cette réponse fit écho cette déclaration d'un producer de théâtre qui est un vétéran dans l'industrie du spectacle, William A. Brady, qui dit: "Je ne crois pas que ni les gens du cinéma, ni ceux du théâtre puissent être désignés sous le terme essentiel."

D'une part, il y a un argument parfaitement logique: Pourquoi un artiste de cinéma qui s'est fait un gros revenu pendant des mois et des années, qui a probablement mis assez d'argent de côté pour que la vie dans l'armée ne risque pas de lui nuire financièrement, pourquoi cet artiste ne servirait-il pas aussi bien que vous ou moi, ou nos frères, ou nos fils, nous tous qui n'avons pas eu autant de chance? Une femme qui verra à l'écran un bel artiste de cinéma n'éprouvera-t-elle pas quelque ressentiment du fait qu'il est encore à Hollywood alors que son mari, ou son fils, ou son frère, ou son amoureux est en train de combattre sur un champ de bataille étranger?

C'est le point de vue qu'a adopté Hollywood et, comme nous pouvons le comprendre, on ne compte pas demander d'exemption ou de retard sauf dans le cas de quelques vieux exécutifs, dont les services sont indispensables à la production de films qui relèveront le moral du peuple.

Evidemment, cette politique est relâchée dans le cas d'un acteur qui se trouve appelé alors qu'il est en train de tourner un film, ou d'un acteur déjà dans l'armée, dont les studios ont besoin pour retoucher un film déjà terminé. Dans de telles circonstances, Hollywood, afin de protéger les sommes investies, a demandé et obtenu une telle exemption au règlement pour l'artiste concerné. Cette collaboration entre les forces armées américaines et l'industrie cinématographique a beaucoup fait pour faire régner de part et d'autre la bonne volonté et pour obtenir dans l'ensemble une grande efficacité.

D'autre part, il y a l'argument que, malgré qu'aucun artiste ne soit en lui-même indispensable à l'effet moral des productions de cinéma, il n'est pas moins vrai qu'un chambardement complet de la structure actuelle du monde cinématographique — étoiles et exécutifs — dérangerait tellement l'industrie du film que sa puissance de propagande pourrait s'en trouver gravement affaiblie. Cet argument supposerait que l'auditoire oublierait son ressentiment contre tel ou tel individu par respect pour l'efficacité de tout cet instrument merveilleux, cette arme formidable que représente le cinéma.

Le célèbre "columnist" américain Walter Winchell rapportait récemment qu'un officiel du gouvernement américain lui avait dit: "Nous voulons que Clark Gable demeure là où il est, à l'écran. Clark Gable est l'une des habitudes quotidiennes des gens, et nous ne voulons pas, d'un seul coup, priver le peuple de toutes ses habitudes régulières."

Qu'en pensez-vous? C'est l'opinion considérée des autorités que les étoiles devraient demeurer là où elles sont. Et, cependant, les gens d'Hollywood ne veulent pas être considérés comme différents de vous ou de moi. Qui a raison? Pourriez-vous renoncer à vos habitudes sans que votre moral s'en ressente? Eprouveriez-vous du ressentiment à voir à l'écran les étoiles de cinéma, alors que vos garçons combattent, eux?

Déjà, chaque Canadien et Canadienne peut se poser la question, mais elle se pose avec plus de gravité encore aux Etats-Unis, pour les Américains, vu que c'est là la nationalité de la plupart des artistes, et que c'est dans l'armée américaine que les acteurs devraient servir . . .

Voilà un des problèmes qui confrontent les producteurs de cinéma. Il y en a mille autres nés de la guerre. Mais en dépit de tous les problèmes et malgré les difficultés de toutes sortes, l'industrie du film est bien décidée à continuer à donner de grandes productions, aussi intéressantes, aussi attrayantes que par le passé.

Il faut distraire les gens, il faut les faire rire, il faut les émouvoir avec des histoires "qui ne sont pas vraies", il faut leur faire oublier leurs propres inquiétudes, leurs propres embarras pour les intéresser un moment à la vie de ces êtres imaginaires et éphémères, qui ne vivent qu'un moment à l'écran, et qui s'évanouissent quand on rallume les lumières . . . La tâche semble moins lourde, ensuite, quand on se remet au travail.

Le cinéma est au front! Il combat en première ligne, sur le front moral, encourageant les nôtres, les stimulant. Encourageons à notre tour le cinéma, pour prouver aux producteurs et aux artistes que nous voulons collaborer avec eux à la victoire commune.

Le Magazine du Cinéma et de la Radio est publié par Le magazine du Cinéma et de la Radio enrg. et considéré comme matière de seconde classe postale par le ministère des postes à Ottawa. Il est imprimé par la Compagnie de Publication "La Patrie Limitée", et il est rédigé en collaboration au numéro 1425 de la rue Ste-Elisabeth. Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles, les propriétaires déclinant toute responsabilité à ce sujet. Edouard Garand, directeur commercial.

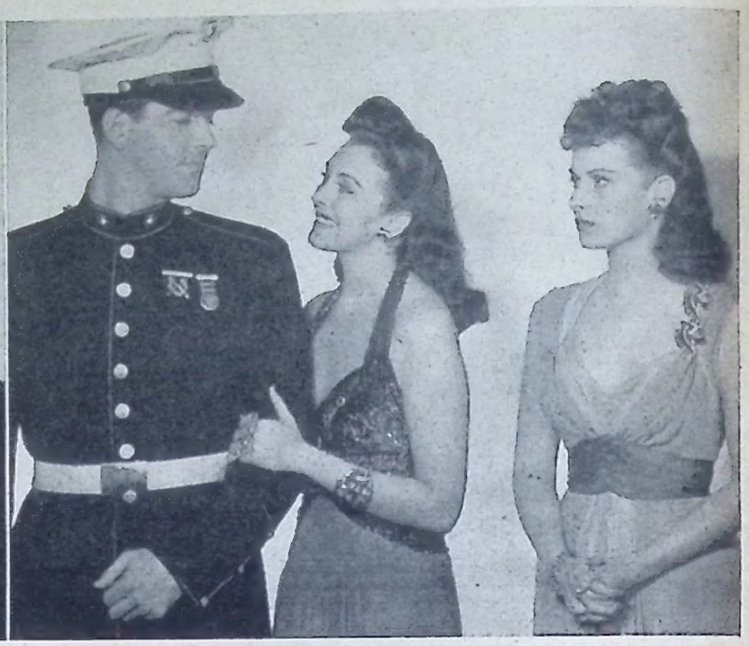
JUDY GARLAND

BOB HOPE

LINDA DARNELL

CAROLE LANDIS

"TO THE SHORES OF TRIPOLI"



Aujourd'hui, l'infanterie de marine des Etats-Unis aide à écrire l'histoire de l'Amérique dans le courage et au milieu des éclats de la mitraille, comme elle l'a fait depuis cent soixante-six ans. Et, comme leurs rangs se forment pour courir à la rencontre de l'ennemi, ces braves fusiliers marins ne connaissent pas de partie plus importante de leur entraînement que leur héritage durement gagné, la tradition qui a contribué à en faire les plus redoutables guerriers du monde. Partant des jours héroïques de John Paul Jones, cette tradition a été forgée par les courageux fusiliers marins sur tous les champs de bataille du monde: Tripoli, la Nouvelle-Orléans, la Meuse et l'Argonne, les bois de Belleau, l'île Wake — sur tous les fronts de bataille même les plus éloignés de l'Amérique, "depuis les murailles de Montezuma jusqu'aux rives de Tripoli" — d'où le titre du film.

Un vétéran, le rude sergent Dixie Smith (Randolph Scott) raconte cette émouvante tradition à un groupe de jeunes recrues, des "bleus" pleins de bonne volonté et d'ardeur qui viennent de la base de San Diego, au moment où l'histoire commence. Parmi ces recrues se trouve le jeune Johnny Dent (William Tracy), à qui les exploits de ces durs à cuire et de ces loustics imposent le plus grand respect, et l'arrogant Chris Winters (John Payne), le fils du vieil ami de Dixie, le capitaine Winters. Plein d'assurance en lui-même, Chris a consenti à "faire une faveur" à l'infanterie de marine en consentant à joindre ses rangs. Quand on lui demande de se rapporter le lendemain, il refuse de respecter les galons du sergent jusqu'à ce qu'il y soit contraint.

Ce soir-là, au café, Chris rencontre Mary Carter (Maureen O'Hara) et les deux jeunes gens se sentent bientôt attirés l'un vers l'autre. Quand Chris arrive au camp le lendemain matin, il est bien étonné de découvrir que Mary est une infirmière de la marine. Et qui pis est, elle tient le rang de sous-lieutenant, et les simples soldats (les "buck privates") n'ont pas le droit de tourner autour des "officières" pour leur faire la cour!

Sans se laisser abattre pour si peu, Chris feint une blessure à l'épaule et se fait conduire à l'infirmerie. Mary découvre que c'est seulement une feinte. Elle a vite éventé le truc du jeune homme et, au cours d'une scène d'un comique irrésistible, elle guérit Chris en lui appliquant sur l'épaule une mouche de moutarde terriblement chaude, qui manque de lui transformer cette épaule en jambon!

Un vieux soldat, Okay Jones (Maxie Rosenbloom), se joint au peloton et Dixie prévient les jeunes garçons de ne pas lui prêter d'argent et, surtout, de ne pas jouer aux dés avec lui!

Sur le champ d'exercice, Chris surprend Dixie par son habileté aux diverses manoeuvres. Le sergent est désappointé, car il sent que le jeune homme a été gâté par le fait qu'il avait plus d'argent qu'il lui en fallait. Dixie tente de donner une leçon à Chris en lui donnant à exercer une compagnie particulièrement indisciplinée; mais la jeune recrue renverse la situation et se paie la tête du vétéran en réussissant littéralement à mettre en bonnes formes deux des types qui lui ont été confiés.

Le différend entre les deux hommes atteint son point culminant et échappe à tout contrôle quand le jeune et ardent Johnny Dent échoue à ses examens pour entrer à l'école de la marine et que Chris accuse Dixie d'en être responsable. Il commence même avec lui un combat qui les mène aux arrêts.

Mais par respect pour le père du jeune Winters, son vieil ami le capitaine, Dixie risque ses galons de sergent et prend le blâme pour tout ce qui s'est passé. Cela vaut à Chris le mépris de toute sa compagnie, et il est virtuellement ostracisé.

Helene Hunt (Nancy Kelly), la fiancée presque oubliée de Chris arrive sur les entrefaites pour lui annoncer qu'elle lui a décroché à Washington une bonne petite position de bureau bien tranquille. Chris s'apprête à quitter le camp quand des manoeuvres sont soudain ordonnées, alors qu'on ne s'y attendait pas du tout, et que tous les congés et toutes les permissions sont contremandés.

Durant une pratique de tir sur cibles flottantes, en mer, Chris se gagne l'admiration de tous les hommes en risquant sa vie pour sauver Dixie, qui se trouve sur l'un des radeaux de cible, alors que les coups de canon éclatent tout près. Sentant qu'il a enfin réglé ses comptes avec Dixie et avec tout le corps des fusiliers marins, Chris remet sa démission et se prépare à partir pour Washington.

Comme il est en route pour le train, l'appareil de radio installé à bord de l'auto qui le transporte lui apprend l'attaque sournoise des Japonais contre Pearl Harbor, et comme le speaker donne tous les détails sur cet acte infâme, Chris voit sa compagnie qui se dirige vers un transport. Le jeune homme prend alors sa grande décision. La tradition de l'infanterie de marine l'emporte. Chris saute en bas de l'auto, court se mettre en ligne avec ses compagnons d'arme, et revêt son uniforme à mesure qu'il marche.

Au quai, il commence à franchir la passerelle et constate alors que Mary est déjà à bord. Son bonheur est complet, et un nouvel et combattif fusilier marin est en chemin vers la bataille et vers la gloire.

PETITS ECHOS

Burgess Meredith a dû manger seize sandwiches au jambon en tournant une scène du nouveau film Paramount "Street of Chance".

Déguisée en soldat dans son dernier film "True to the Army", Judy Canova se joint ensuite aux militaires qui impersonnifient des femmes dans une représentation organisée au camp!

Quoique acclamée comme ce qu'on avait vu de plus ardent jusqu'ici à l'écran, Veronica Lake n'avait jamais reçu un baiser dans un film avant d'être embrassée par Robert Preston dans "This Gun For Hire".

"SABOTEUR"

Acclamé comme le plus grand succès du brillant directeur Alfred Hitchcock, à date, "Saboteur" met en vedette Priscilla Lane et Robert Cummings. Basé sur une intrigue originale de Hitchcock lui-même, ce film Universal est motivé par les efforts désespérés des colonnards pour enrayer la marche de l'Oncle Sam vers la victoire.

"Saboteur" nous fait assister à une chasse à travers les Etats-Unis, au cours de laquelle Cummings, incarnant un employé d'avionnerie de la Californie faussement accusé de sabotage, s'arrange pour trouver la piste du vrai saboteur, afin de laver son propre nom de l'accusation qui le souille. Cette chasse à l'homme atteint son point culminant dans le port de New-York. L'action est rapide, couvrant une période de cinq jours seulement et faisant traverser 13 états à ses personnages.

Tous deux, Robert Cummings et Priscilla Lane, bien connus des cinéphiles par leur interprétation de rôles de comédie légère, deviennent tragiquement sérieux dans cette production qui se révèle comme l'une des plus grandes entreprises cinématographiques de l'année, au point de vue de l'interprétation sortant de l'ordinaire et du montage de la production.

A la tête d'une distribution de 1,500 acteurs qui seconde les vedettes, on trouve Norman Lloyd, qui a récemment atteint la renommée sur la scène de Broadway et qui a été importé à Hollywood par Hitchcock pour jouer le rôle-titre. Parmi les autres acteurs de théâtre réputés que l'on voit dans "Saboteur", mentionnons Otto Kruger, Alan Baxter, Alma Kruger, Clem Bevans et Dorothy Peterson.

La construction des nombreux décors géants nécessités par "Saboteur" a constitué l'une des plus énormes tâches auxquelles aient eu à faire face les départements d'art et de construction de la firme Universal. Sur la liste, il y avait une avionnerie, un chantier maritime, un hôtel à chambres nombreuses sur la Park Avenue de New-York, les reproductions du Radio City Music Hall et de la Statue de la Liberté, ainsi que toute une ville-fantôme du Nevada.

Voici les grandes lignes de l'action de ce film palpitant:

Barry Kane (Robert Cummings) est faussement accusé d'avoir allumé dans l'avionnerie où il travaille un incendie qui tue deux de ses camarades de travail.

Barry est arrêté, mais il s'échappe quand il croit avoir identifié l'homme qui a allumé l'incendie, Fry (Norman Lloyd).

Une alarme communiquée à la nation tout entière prévient les autorités de capturer Barry alors que celui-ci part à la poursuite de Fry.

Cette filature périlleuse conduit Barry à un ranch du Nevada où il rencontre Tobin (Otto Kruger). Quand Barry accuse Tobin de dissimuler certaines informations au sujet des allées et venues de Fry, Tobin appelle la police. Barry est de nouveau détenu, mais il parvient encore une fois à se ménager une évasion.

Dans une cabine solitaire, il rencontre Patricia Martin (Priscilla Lane), modèle d'artiste renommé. D'abord soupçonneuse, Patricia finit par croire à l'histoire que lui raconte Barry, et tous deux partent pour New-York.

Arrivant à Soda City, ville-fantôme du Nevada, Patricia et Barry localise une cabane contenant un télescope et des boîtes de dynamite. Quand deux des saboteurs, Freeman (Alan Baxter) et Nielsen (Clem Bevans) arrivent, Barry prétend être un membre de la bande. Ils décident de l'amener aux quartiers généraux de l'organisation, à New-York.

Patricia, écoutant d'une pièce voisine, se précipite chez le sheriff pour dénoncer le trio; mais elle apprend trop tard qu'il est aussi un membre de la bande.

A New-York, Barry est conduit à un hôtel de Park Avenue. Reconnu par Tobin, qui se trouve à loger là, Barry est emprisonné, mais parvient à retrouver une fois de plus sa liberté.

Aidé par Patricia, Barry continue de poursuivre Fry, et cette poursuite le conduit dans les édifices de Radio City, où les saboteurs tiennent leurs quartiers généraux.

Fry s'enfuit du Music Hall de Radio City jusqu'à la Battery, où il prend le navire qui conduit à la Statue de la Liberté.

Le film se termine comme on voit le bras de la Statue qui porte le flambeau, dont Fry tombe au moment où Barry va le saisir.

POTINS D'HOLLYWOOD

Glenn Ford, l'un des plus aimables artistes d'Hollywood, est toujours ému quand des admirateurs lui disent combien ils l'aiment. Le premier jour qu'il travaillait sur le plateau de "Martin Eden", il reçut une lettre d'une jeune fille d'une petite ville de middle-west américain, lui disant combien elle s'était intéressée à sa carrière depuis qu'elle l'avait d'abord vu dans "So Ends Our Night".

"Je ne m'attends pas à ce que vous preniez le temps de me répondre, écrivait-elle. Mais ne pourriez-vous faire quelque petite chose, dans votre prochain film, qui me laisserait savoir que vous avez reçu ma lettre? Un petit geste comme celui, par exemple, de tirer le lobe de votre oreille?"

Et que pensez-vous que Glenn Ford a fait? Il a tiré le lobe de son oreille, naturellement. Et pas seulement dans une scène. Il a fait deux fois le geste que lui avait demandé sa correspondante. L'une de ces scènes peut fort bien rester à la salle de découpage; mais Glenn espère bien que l'on ne passera pas les ciseaux dans les deux scènes!

Pola Negri, l'une des plus célèbres femmes fatales de l'écran silencieux, est de retour dans la capitale du film après une longue, longue absence. Pesant 115 livres, elle est tout comme si les quinze dernières années avaient passé sans même la toucher. Certains avaient dit qu'elle tournerait un bout d'essai pour le rôle de Pilar dans "For Whom the Bell Tolls". Mais elle a déclaré qu'elle ne voulait pas jouer le rôle d'une femme d'âge mûr. Si elle pouvait être jeune au commencement d'un film, puis vieillir gracieusement, ce serait très bien. Mais elle ne veut pas se faire étiqueter comme une actrice de rôles de composition dans le premier film américain qui marquera son retour à l'écran.

Mlle Negri a mené une vie simple dans son domaine de Cap-Ferrat, en France non occupée. Elle était avec sa mère et son oncle, qui avaient été évacués de Pologne par ses soins. Elle dit n'avoir pas mis les pieds à Paris depuis que les nazis y sont. Et elle ajoute qu'elle ne veut pas parler de politique ni de guerre, mais simplement travailler en Amérique.

"WHAT'S COOKIN'"

D'après les artistes pleins de talent qui font partie de sa distribution, le film Universal "What's Cookin'", les qualités de spectacle de cette brillante comédie musicale sont tout ce qu'il y a de plus solides.

Les rires et les lyrics, dans cette grande production, sont fournis par des favoris de la musique et de la comédie tels que les soeurs Andrews, Jane Frazee, Robert Paige, Gloria Jean, Leo Carillo et Charles Butterworth. D'autres vedettes de la distribution sont Billie Burke, Franklin Panborn et Grace McDonald. Une nouveauté très divertissante est présentée par les 18 Jivin' Jacks and Jills, tandis que le film entier est enrichi de la musique de Woody Herman et de son orchestre.

Dans le rôle d'un ancien magicien de vaudeville, Leo Carillo se taille un autre grand succès de rire. Billie Burke, Butterworth et Panborn récoltent aussi leur part de triomphe dans le domaine comique.

Grace McDonald, fameuse danseuse de Broadway, conduit un ensemble plein de jeunesse dans des numéros de "tap dance" brillamment enlevés.

Une douzaine de chansons sont mises en vedette, y compris "What To Do", "Woodchopper's Ball", "I'll Pray For You" et "Il Bacio" qui, traité d'une façon nouvelle, devient une pièce différente de tout ce qu'on a entendu jusqu'ici.

L'histoire raconte une tentative faite pour remplacer par la musique des soeurs Andrews, de Herman et de Panborn, une émission régulière de musique de chambre transmise sur un réseau continental.

Marvo le Grand (Leo Carillo), ex-magicien de vaudeville, conduit Tommy (David Holt) et ses amis, une troupe de jeunes danseurs et chanteurs, à la maison de campagne que possède, dans Westchester County, Anne Payne (Jane Frazee) chanteuse réputée de la radio, en vacance à sa nouvelle demeure.

Marvo espère obtenir l'aide d'Anne, sa jeune protégée aux jours où elle devait donner ses deux représentations par jour sur la même scène que lui, pour donner une chance aux jeunes pleins de talent. Quand Marvo et les jeunes arrivent, ils trouvent Anne en train d'essayer de vendre son propre programme, qui comprend les soeurs Andrews et Woody Herman et son orchestre, aux All-American Foods, commanditaires d'une série d'émissions Classic Hour qui viennent juste d'être complétées. A la tête des All-American Foods se trouve J. P. Courtney (Charles Butterworth), un hypocondriaque qui s'applique au tricot et à la magie pour oublier ses maux.

Les Courtney ont une maison de campagne voisine de celle d'Anne Payne. Agatha (Billie Burke), la femme autoritaire de J. P., est la dernière autorité en matière de programme radiophonique. Adonnée exclusivement aux classiques, elle avertit clairement Bob Riley (Robert Paige), qui s'occupe de la publicité des All-American Foods, qu'il doit continuer de présenter l'heure classique — et Liszt tout particulièrement — à leur émission radiophonique. Agatha a aussi une nièce, Sue (Gloria Jean), qui étudie le chant classique, et cette jeune personne très douée est sévèrement avertie de s'écarter de la musique populaire.

Un jour que Sue se promène à cheval près de la propriété d'Anne, elle entend les jeunes gens en train d'interpréter un numéro particulièrement "hot", elle se joint à l'harmonie et c'est le coup de foudre pour Tommy. Quand Sue apprend que Bob tente de substituer à l'émission de radio Classic Hour un programme de musique moderne, elle l'amène à la maison d'Anne. Là, il entend les soeurs Andrews et l'orchestre de Herman. Et avant même que la charmante Anne ait commencé à chanter, il en est devenu amoureux.

Agatha enlève à Bob le compte des All-American Foods et le passe à K. D. Reynolds (Charles Lane).

Le soir de l'émission d'ouverture, cependant, Sue, les soeurs Andrews, Herman et son orchestre et les jeunes gens s'emparent du programme. Agatha, voyant comment chacun aime cette nouvelle musique, déchire le contrat de Reynolds et rengage Bob, qui demande à son tour à Anne de signer avec lui un contrat à vie. Et le coup de foudre de Tommy pour Sue est réciproque.

La beauté et la personnalité sont à votre portée avec le nouveau maquillage

Max Factor

Ce nouveau maquillage magique convient à toutes les femmes et à tous les genres. Ce sont les mêmes teintes que celles que portent les stars d'Hollywood. Le rouge à lèvres "TRU-COLOR" fait sensation; le tube: 1.35. La poudre adoucit, flatte, rehausse votre beauté naturelle. La boîte: .75 - 1.35. Le rouge à joues existe dans toute la gamme. La boîte: .75

DUPUIS—allée des cosmétiques.

Dupuis Frères LIMITÉE

MONTREAL

"ADVENTURES of MARTIN EDEN"

Du chef-d'oeuvre plein d'action et de passion de Jack London, les studios Columbia ont produit "Adventures of Martin Eden", film aux émotions violentes mêlées de romanesque, avec Glenn Ford dans le rôle-titre, Claire Trevor, Evelyn Keyes et Stuart Erwin.

Drame fouetté de vent et déchiré de terreur d'un homme aux poings solides qui laisse sa marque de Tahiti à Singapour, et de San Francisco à Cadix, le film "Adventures of Martin Eden" a été acclamé par Hollywood comme la plus forte production d'aventures de l'année.

Dirigé par Sidney Salkow d'après un scénario de W. L. River, le film "Adventures of Martin Eden" capture en termes humains tout l'héroïsme excitant du plus grand personnage de London, un amoureux, un batailleur, un aventurier endurci par les coups de poings de cent ennemis . . . et attendri par le sourire amoureux d'une femme!

On dit à Hollywood que Glenn Ford, dans le rôle de Martin Eden, dépasse même son interprétation de "So Ends Our Night" et de "Texas", pourtant remarquable, en créant à l'écran une figure captivante de jeunesse, de poète et d'aventurier, dont l'amour sauvage de la vie flambe à travers chacun de ses gestes et chacun de ses mots. Comme le livre même, Glenn Ford a créé son Martin Eden à l'image de Jack London. Martin Eden est un marin et un poète sachant se servir de ses deux poings, déterminé à forcer le monde à reconnaître son habileté littéraire, résolu à mettre fin au système qui permet à des "chars de la mort" de voguer sur les sept mers, brutalisant les marins et les tuant.

Claire Trevor apparaît tout à fait à son avantage dans le rôle de Connie, la fille du bord de l'eau férocement dévouée à Martin Eden et à la lutte qu'il mène contre l'injustice sociale. On dit de cette petite artiste, de même que de Ford, qu'elle dépasse tout ce qu'elle a fait de mieux jusqu'ici au cinéma. L'apparition d'Evelyn Keyes dans le rôle de Ruth, la jeune fille de la haute société qui découvre que l'amour peut être aussi excitant qu'une tempête en mer, a également été applaudie par un Hollywood pourtant accoutumé aux interprétations extraordinaires. Enfin, Stuart Erwin à abandonné ses caractères de comédie pour se révéler comme un brillant acteur dramatique, et il remporte lui aussi un mémorable succès.

Voici le synopsis du film:

Joe Dawson (Stuart Erwin) est convaincu de mutinerie malgré les protestations de Martin Eden (Glenn Ford), un compagnon de navire, qui a tenu un journal du "char de la mort" à bord duquel ils ont tous deux navigués sous les ordres du brutal capitaine Butch Ragan (Ian MacDonald). Martin dit à Connie Dawson (Claire Trevor), la soeur de Joe, qu'un jour, le monde entier lira son histoire, le "Char de la Mort". Envahissant la demeure de Morley (Pierre Watkin), propriétaire de l'enfer flottant qu'est le Lorelei, Martin rencontre Ruth (Evelyn Keyes), la fille de ce propriétaire, et l'écrivain Carl Brissendon (Frank Conroy), qui écoutent Martin leur lire son livre.

Brissendon dit à Martin que sa façon d'écrire est trop brutale. Ruth et Martin deviennent amoureux et le jeune homme commence à voir moins fréquemment Connie, qui tente toujours de placer chez quelque éditeur le "Char de la Mort". Cependant, Brissendon, alors qu'il est soûl, entend le dernier roman d'Eden, "The Girl from Moa Kaloa" et inconsciemment, il vole et le titre et l'histoire. Quand Connie vend "The Girl from Moa Kaloa" à un magazine, Ruth accuse Martin de vol. Brissendon se suicide sur les entrefaites. Pour prouver qu'il peut réellement écrire, Martin force Ragan à confesser la véracité du "Char de la Mort", ce qui assure sa publication. Mais le jeune Eden est "shangayé" à bord du Lorelei, qui vogue vers les mers du Sud. Connie vend néanmoins le "Char de la Mort", à San Francisco. C'est une sensation littéraire. L'indignation publique vaut un nouveau procès à Joe Dawson.

A Tahiti, Martin et Ragan se battent de nouveau. Au nouveau procès de Joe, les avocats de Morley demandent à Martin Eden de témoigner que le "Char de la Mort" est une fiction; ils promettent en retour de libérer Joe sur parole en dedans d'un an; Ruth plaide pour le bon nom de sa famille.

Martin produit la confession de Ragan innocentant Joe, et Connie voit avec fierté Martin reprendre sa place aux côtés des marins opprimés.

PETITS ECHOS

Le rôle de Marc Lawrence dans "This Gun For Hire" n'est pas un lit de roses! Entre autres choses désagréables, il est souffleté en pleine figure avec la bourse de Veronica Lake, puis jeté dans une cave!

Rudy Vallee, jusqu'ici tenu à des rôles de chanteur romanesque, à l'écran, s'éloigne de ce genre, dans "The Palm Beach Story", au point de porter des verres tout au long du film afin de rendre son personnage excentrique.

Dans une scène de "Beond the Blue Horizon", Dorothy Lamour doit se tenir étendue, feignant de dormir, alors qu'un tigre rôde autour d'elle. Le tigre était apprivoisé . . . Mais avec ces animaux-là, sait-on jamais?

"THE LADY IS WILLING"

Tenant le rôle de la plus grande et en même temps de la plus originale étoile de Broadway, Marlene Dietrich nous revient dans ce qui a été applaudi comme l'un des plus grands succès de rire de la saison: la production Columbia "The Lady Is Willing". Le film est produit et dirigé par Mitchell Leisen, et le premier rôle masculin y est tenu par Fred MacMurray.

Cette comédie Columbia est censé nous révéler une nouvelle Dietrich qui joue sa première comédie bouffe, destinée seulement à produire le rire.

Dans le rôle d'Elizabeth Madden, une actrice qui a beaucoup de coeur, mais pas de tête, Marlene Dietrich enlève, sous le nez de la police, un bébé de sept mois qui a été abandonné (Davy James). Cette action, dans l'esprit de la jeune femme, suffit à faire d'elle automatiquement la mère de l'enfant. Quand elle finit par comprendre qu'il vaudrait mieux, et pour elle et pour l'enfant, adopter une méthode de procéder plus légale, elle consent à en passer par là. Mais il lui faut se marier afin de pouvoir adopter légalement le petit . . .

Le docteur Corey T. McBain (Fred MacMurray), consulté, déclare que le bébé est en parfaite santé, et par la même occasion, il recommande l'examen par un psychiâtre de celle qui veut en devenir la mère.

Quand la police descend chez Liza, elle se détermine à se marier et à adopter légalement le bébé qu'elle a recueilli et qu'elle a nommé Corey. C'est alors qu'elle fait des propositions à McBain, qui a toujours désiré abandonner sa clientèle afin de poursuivre les recherches qu'il fait afin de découvrir un remède à la pneumonie. Comme l'actrice lui propose un mariage de convenance, Corey accepte, et il déménage à la porte voisine, chez Liza, avec ses cages et les lapins dont il se sert pour ses expériences biologiques et médicales. Elizabeth Madden, son "épouse" l'ignore autant qu'elle le peut.

Corey dévoile un jour ses véritables sentiments alors qu'un avocat louche se présente chez l'actrice avec deux personnes qui prétendent être les parents de "Butch", ainsi que Corey appelle l'enfant. Le jeune médecin confond les trois nouveaux venus, prouve qu'ils sont des imposteurs et les met à la porte. Cette nuit-là, Corey et Liza célèbrent non seulement la façon dont ils ont réussi à garder le bébé, mais aussi le succès de l'expérience du jeune médecin.

Le lendemain matin, Liza tombant sur l'ancienne femme de McBain, Frances (Arline Judge) dans l'appartement du jeune homme, elle devient furieuse, arrête son spectacle et le transporte à Boston, amenant avec elle Baby Corey, malgré que le petit souffre d'un rhume. Quelques jours après, l'enfant est gravement malade.

Corey, qui apprend la chose, vole à Boston, opère avec succès le bébé. Et ensuite, le médecin et l'actrice conviennent de s'épouser de nouveau, mais cette fois sur une base qui n'en sera pas une d'affaire seulement.

MacMurray est un brillant partenaire pour Marlene Dietrich. Autour de cette vedette gravitent encore Stanley Ridges, dans le rôle de son gérant habile à éviter les créanciers; Aline MacMahon, dans le rôle de sa secrétaire caustique et toujours harassée; et Ruth Ford, dans le rôle de sa bonne.

D'autres artistes qui donnent d'excellentes interprétations sont Roger Clark, le protagoniste de Marlene sur le Broadway; Arline Judge, ex-femme aux gros yeux de MacMurray; et Elisabeth Risdon, dans le rôle d'une sympathique femme de police.

Il faut accorder une mention spéciale au captivant Baby Corey, cet enfant de sept mois qui domine la comédie, et qui devient le "wonder baby" le plus sensationnel d'Hollywood.

La Vraie Saveur de Hollande du

GIN de KUYPER

en fait le genevièvre qui se vend le plus dans la province de Québec et dans le monde entier.

10 ONCES, $1.05 — 26 ONCES, $2.40 — 40 ONCES, $3.45

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de John de Kuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

2F-42

CE PRODUIT SE RECOMMANDE D'UNE EXPÉRIENCE DE 247 ANS

Maison fondée en l'an 1695

"NAZI AGENT"

"Nazi Agent" est le premier film de long métrage dirigé par Jules Dassin, qui n'a que vingt-huit ans et qui a gagné l'attention d'Hollywood comme résultat de son magnifique travail de direction dans le sujet court primé "The Tell-Tale Heart" (Le Coeur Révélateur).

Conrad Veidt, dans le double rôle d'Otto Becker, le bon libraire, et du baron Hugo Von Detner, autocrate consul étranger, apparaît à l'écran sous ses deux aspects en même temps dans plusieurs scènes. Pour réussir ce tour de force photographique, on se sert de l'invention de l'écran partagé, filmant un côté de la pellicule à la fois, puis l'autre côté ensuite. De même, le dialogue se trouve enregistré en deux séances. Afin de réussir un chronométrage extrêmement difficile, mais essentiel à la réussite du film, Veidt a dû répéter pendant des heures et des heures toutes ses répliques et tous ses gestes, afin de parvenir à une parfaite coordination. Son rôle l'obligeait également à changer son maquillage huit fois au cours d'une journée de travail.

Les timbres comptent parmi les choses les plus précieuses qui ont été utilisées pour ce film. On ne peut se servir de timbres ordinaires, vu qu'il y a à travers l'Amérique un grand nombre de philatélistes formés en une vaste société dont les membres protestent chaque fois que des faux sont employés dans les films. Aussi, tous les timbres employés par Veidt sont authentiques, et la collection employée est évaluée à plus de $250,000.

Ce film marque la seconde apparition à l'écran d'Ann Ayars, sensationnelle découverte de la Metro-Goldwyn-Mayer, qui a connu un retentissant succès dès son premier film.

Voici le synopsis de ce grand film d'espionnage et d'amour:

La baron Hugo Van Detner, un membre haut placé du parti nazi et consul aux Etats-Unis, recherche son frère jumeau, Otto Becker, un libraire à l'âme douce et paisible, qui croit en la démocratie, est un bon patriote américain et, pour toute distraction, collectionne des timbres.

Le baron, qui dirige un vaste cercle d'espionnage nazi en Amérique, après avoir retrouvé son frère, tente de le forcer à se joindre à ses sinistres activités et à commettre des actes de sabotage. Le libraire s'y refuse avec indignation. Un combat s'en suit, au cours duquel Becker tire accidentellement sur son frère et le tue.

Afin de déjouer les projets des saboteurs, et de dévoiler le complot des agents ennemis, Otto rase sa barbe et incarne Von Detner.

Comme il se fait passer pour le consul nazi, Otto non seulement découvre tous les secrets des espions, mais rencontre aussi Kaaran DeRelle, qui fait partie de la bande contre son propre gré. Ayant accès à toute l'information nécessaire, Otto est à présent en mesure de fournir aux autorités américaines tous les tuyaux nécessaires, chaque fois que la bande d'espions tente d'exécuter un plan de sabotage.

Déjoués dans tous leurs projets, soupçonneux comme tous leurs plans faillissent de la même manière, les saboteurs viennent à accuser Kaaren, qu'ils croient s'être tourné contre eux. Otto, qui s'est épris de la jeune fille, tente de la protéger contre cette accusation.

Otto parvient enfin à réunir assez d'informations pour faire arrêter tous les espions, que le gouvernement américain s'apprête à déporter. Otto pourrait se sauver lui-même, mais en le faisant, il lui faudrait abandonner Kaaren à la police, ce qu'il se refuse à faire.

Il vogue loin des côtes américaines, sachant bien que, dès qu'il arrivera en Allemagne, on pénétrera son déguisement, et que son destin sera scellé. Mais il est heureux à la pensée qu'il a donné sa vie pour la démocratie, et que Kaaren sera en sécurité.

Ce qu'il faut à votre salle de spectacle

SYSTEMES DE PARLANT "HIGH FIDELITY" R.C.A.
SYSTEMES DE PARLANT "MIRROPHONIC" NORTHERN ELECTRIC
PROJECTEURS MOTIOGRAPH
PROJECTEURS CENTURY
EQUIPEMENT POUR LAMPE A ARC ASHCRAFT
GENERATEURS "STEDYPOWER" IMPERIAL
RECTIFICATEURS FOREST
ECRANS "HURLEY" R.C.A.
APPAREILS ACOUSTIQUES CELOTEX
... ET DIVERS AUTRES INSTRUMENTS ET APPAREILS.

DOMINION SOUND
EQUIPMENTS LIMITED

Siège social: 1620 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

Succursales à
HALIFAX TORONTO WINNIPEG REGINA CALGARY VANCOUVER

UN SERVICE NATIONAL POUR LES THEATRES

"MY FAVORITE BLONDE"

Voici quelques scènes du fameux film "My Favorite Blonde", dont nous donnons l'appréciation dans une autre page.

Hugh Herbert, qui tient le rôle comique dans "Mrs. Wiggs of the Cabbage Patch", possède deux fermes. Il élève des poulets, des dindes et des porcs. Mais il n'a jamais tiré profit de la vente d'un seul animal.

Dans la grande production Paramount "The Great Man's Lady", Barbara Stanwick joue un rôle qui se déroule sur une vie entière. Elle va de seize ans jusqu'à cent ans!

POTINS D'HOLLYWOOD

Saviez-vous que le premier ministre Winston Churchill avait déjà été mis sous contrat par le producteur de films Alexandre Korda? Il y a plusieurs années, M. Korda avait demandé à M. Churchill de lui écrire un scénario original. M. Churchill qui, en plus d'être un grand homme d'Etat, est aussi un écrivain réputé, se mit à la tâche avec tant d'ardeur qu'au bout de quelques heures, il avait terminé son scénario. Korda s'en déclara enchanté, et il se proposait d'en faire un film dans un avenir rapproché. Mais les plans des hommes sont fréquemment dérangés par les événements, et l'oeuvre de Churchill ne vint jamais à la vie de l'écran . . .

Sabu, le jeune Hindou aux yeux noirs, a fait une tournée à travers tous les Etats-Unis en faveur de la campagne de l'Epargne de Guerre, sous les auspices du gouvernement américain.

Ceux qui se rappellent de lui dans le rôle de Toomai, du film "Elephant Boy", vont être bouleversés par son interprétation de Mowgli, l'enfant des loups, dans la production tirée du chef-d'oeuvre de Rudyard Kipling, "The Jungle Book".

Sabu a fait honnêtement son chemin avec les éléphants. Son père était un mahout, conducteur d'éléphants pour le maharajah de Mysore. Sabu, qui a maintenant dix-sept ans, brûle du désir de joindre la R.A.F. Mais Alexandre Korda ne veut pas en entendre parler!

Une foule de jeunes acteurs se trouvant sujets à être appelés pour leur service militaire, d'un moment à l'autre, les directeurs et les producteurs de films courent à travers Hollywood, s'agitent et tournent en rond comme des souris valsantes, se demandant où ils pourront trouver les héros de demain. Enfin, après délibération, ils ont décidé de faire appel, pour les incarner, au favoris d'hier.

"Mettez Richard Dix sous contrat!" ont crié trois producteurs d'une même voix. "Trouvez Jack Mulhall. Où est John Boles? qui a vu Jimmy Dunn? Ramenez Paul Lukas de New-York? Allez chercher Reginald Denny. Est-ce qu'on peut faire signer un contrat à long terme à Ronald Colman? Regis Toomey est l'homme qu'il me faut!"

On continue de faire appel aux services de ces acteurs compétents, qui avaient dû céder la place à de plus jeunes, et même si cela a pris une guerre pour les ramener, chacun sera heureux de les revoir à l'écran.

Comme le suggérait un malin: "Enfin, les "Glamour Girls" d'Hollywood vont avoir dans leurs films des amoureux à peu près de leur âge!"

Comme c'est méchant! . . .

Ava Gardner, la jeune épouse de Mickey Rooney, est complètement remise de l'attaque d'appendicite qui avait interrompu la lune de miel des nouveaux mariés. Mickey était un mari effrayé, s'il y en eût jamais!

Wayne Morris a épousé sa bien-aimée Pat Stewart. Sur le permis de mariage, le nom de la jeune épousée est inscrit: Pat O'Rourke.

Au cours d'une permission passée à Hollywood, le capitaine James Stewart a été vu à la table d'un restaurant chic, en compagnie de son ancienne flamme Olivia de Havilland . . .

EXAMEN DE LA VUE
VERRES CORRECTEURS
Lorenzo Favreau O.O.D.
SPECIALISTE OPTOMETRISTE OPTICIEN LICENCIE
TAIT-FAVREAU LTEE
LORENZO FAVREAU, O.O.D., président, et ses assistants.
Optométristes-opticiens licenciés — bacheliers en optométrie.
Bureau du centre: 265 est, rue Ste-Catherine Tél. LA. 6703
Bureau du nord: 6890, rue Saint-Hubert Tél. CA. 9344

Abonnez-vous au

Magazine du Cinéma et de la Radio

•

Vous trouverez dans chaque numéro:

Des scénarios romancés des plus grands films.

Les dernières nouvelles des studios.

La Revue et critique des plus récents films.

1 page de recettes.

1 page sur la beauté

et toujours

Un grand roman d'amour au complet.

Remplissez ce coupon aujourd'hui même

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $0.75 pour un an d'abonnement à votre revue.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Margaret Lindsay qui tient un rôle important dans "The Spoilers", adaptation du populaire roman du même nom.

POTINS D'HOLLYWOOD

Les contes et les nouvelles courtes sont à présent considérés comme d'excellent matériel pour le cinéma. On a découvert, aux studios, qu'il n'est pas nécessaire d'acheter des romans de 200,000 mots pour trouver la matière d'un film de longueur ordinaire. Les directeurs et les scénaristes en sont venus à la conclusion que les meilleurs films sont ceux où les épisodes de la vie réelle peuvent être rendus avec un grande flensse de détail, et c'est précisément là ce qu'on peut réussir en se servant de nouvelles courtes comme base du scénario. Actuellement, l'un des plus grands films des studios Paramount, qui fournit le plus grand rôle tenu par Barbara Stanwick dans toute sa carrière, est tiré d'une courte nouvelle. Il s'agit de "Great Man's Lady", qui met en vedette, avec Barbara Stanwick, Joel McCrea et Brian Donlevy.

Cela arrive à tout acteur, et quand ça lui arrive, il doit prendre sa pillule comme un homme. Tôt ou tard, il lui arrive de jouer avec un animal savant qui lui vole une scène. Le tour de Bob Hope est venu, dans "My Favorite Blonde". Hope s'est fait voler sa scène par un pingouin baptisé Percy, mais mieux connu aujourd'hui sous le sobriquet de "Pete". Et Pete le Pingouin se promène à travers tout le film . . . au grand dommage des vedettes Bob Hope et Madeleine Carroll.

A présent que le sud de la Californie est considéré comme théâtre de guerre, les extérieurs de nuit de "Mr. and Mrs. Cugat" ont dû être photographié dans des scènes équipées pour le son, plutôt que directement sur le plateau.

Veronica Lake, qui chantait une chanson dans son premier film, en chante deux dans son dernier film "This Gun For Hire". Ces deux numéros, promis au succès, sont "Now Wou See It, Now You Don't" et "I've Got You".

"RIO RITA"

Aussi longtemps que Canadiens et Américains riront comme ont ri tous ceux qui ont jusqu'ici assisté au dernier film de Bud Abbott et Lou Costello, "Rio Rita", il n'y aura pas à s'inquiéter du sort de l'Amérique. Les deux grands comiques y sont à leur meilleur.

Pour contrebalancer leur drôlerie avec un élément romanesque et musical, Kathryn Grayson et John Carroll jouent les rôles dramatiques et fournissent des numéros de chant d'une qualité inusitée. Comme attraction supplémentaire, il y a la gracieuse étoile de la danse Eros olusia, qui a fait sensation au Brésil et qui fait dans "Rio Rita" ses débuts à l'écran.

"Rio Rita" est un film Metro-Goldwyn-Mayer, produit d'abord pour la gaieté et pour le chant. L'élément dramatique n'est là qu'en guise de ciment pour faire tenir ensemble les divers numéros de musique et les farces d'Abbott et Costello. Les étoiles, l'importante distribution qui les entoure et l'excellente direction de S. Sylvan Simon, tout a contribué à produire l'une des plus délicieuses comédies qui aient été données au cinéma.

Voici l'histoire dans ses lignes essentielles:

Rita Winslow (Kathryn Grayson), propriétaire de l'hôtel Vista del Rio, attend le retour de son ami d'enfance, Ricardo Montera (John Carroll), qui a à présent beaucoup de succès à New-York comme chanteur. Mais l'arrivée de Ricardo n'est pas attendue seulement par la charmante Rita; elle l'est encore par Maurice, Jake, Trask et Gus, des agents ennemis qui projettent d'introduire dans la prochaine émission radiophonique de Montera un message en code qui sera ainsi entendu par tout le continent et qui atteindra les saboteurs faisant partie de la même bande et travaillant par tous les Etats-Unis.

Quand Ricardo arrive, il n'est pas seul. Deux comédiens de vaudeville qui se trouvent sans le sou, Doc et Wishy (Abbott et Costello), émergent soudain du "rumble seat" de son auto. Comme les deux pauvres diables sont affamés, ils volent un panier de "pommes" sur le bureau du gérant de l'hôtel. Les "pommes" en question sont tout simplement des radios miniatures que les quartiers généraux de la bande d'espions distribuent aux colonnards!

Aussi, après ce beau coup de Doc et Wishey, nos deux vaudevillistes sont aussitôt désignés par les agents ennemis comme des hommes à abattre. La perfide et jolie Lucette Brunswick (Patricia Dane) est désignée pour les espionner.

Doc et Wishey observent ensuite l'honnête annonceur de radio Harry Gantley (Barry Nelson) dans les recherches qu'il fait pour découvrir le livre de code des espions. Quand cet annonceur est tué, les deux copains, effrayés, vont porter le livre de code à Ricardo et Wishey part pour aller prévenir la patrouille de frontière. Tous deux sont alors capturé par Jake qui les laisse ficelés comme des saucissons, dans une chambre où se trouve une bombe à retardement. Wishey, cependant, s'arrange pour glisser la bombe dans la poche de Jake au moment où celui-ci s'en va.

Rita et Ricardo se trouvent cependant contraints par les espions de commencer une émission radiodiffusée sur un réseau continental. Mais Ricardo parvient à mettre les espions hors de combat au cours d'une bataille à coups de poings, juste au moment où la patrouille de frontière arrive. Comme les espions s'emplient dans une auto pour tenter de s'échapper, Jake arrive et monte dans la voiture lui aussi. Quelques secondes après, on entend le bruit d'une bombe qui explose.

POTINS D'HOLLYWOOD

Fay Bainter, qui tient actuellement le rôle-titre de "Mrs. Wiggs of the Cabbage Patch", a fait sa première apparition à la scène à l'âge de quatre ans, dans une représentation au profit des petits infirmes de Los Angeles.

Pete, le Pingouin, qui a fait de son mieux pour voler toutes les scènes du dernier film de Bob Hope et de Madeleine Carroll, "My Favorite Blonde", a sa propre loge, à sa taille, avec l'inscription: "Pete's Bungalow".

La garde-robes de Susan Hayward pour son rôle dans le grand film d'extérieurs Paramount en Technicolor "The Forest Rangers", consiste en une chemise de "lumberjack", des culottes bleues et des bottes — sauf dans une scène où elle porte une jupe et un autre, au cours de laquelle elle s'enveloppe dans un essule-main de bain.

La jolie Priscilla Lane se repose au soleil brûlant de la Californie, après avoir travaillé plusieurs mois dans "Saboteur".

POTINS D'HOLLYWOOD

Lon Chaney fils, acclamé pour ses succès dans "The Wolf Man" et "Ghost of Frankenstein", vient de signer un contrat à long terme avec la firme Universal.

Humphrey Bogart sera la vedette du film "Casablanca", sous la direction de Michael Curtiz. Le film racontera l'équipe de réfugiés américains au Maroc français. Bogart vient de terminer "Across the Pacific".

Patric Knowles, qui vient de se distinguer dans le film de Gregory LaCava "Lady In A Jam" avec Irene Dunne, doit paraître en grande vedette dans "One Love For Me".

Mary Healy joue le premier rôle féminin du film musical "Strictley In the Groove", aux côtés de Leon Errol, Grace McDonald, Richard Davies, Shemp Howard, Charles Lang, Ozzie Nelson et son orchestre.

"My Heart Belongs to Daddy" raconte l'idylle d'un professeur et d'une jolie veuve. Les principaux rôles sont tenus par Richard Carlson, Martha O'Driscoll, Cecil Kellaway et Frances Gifford.

"Night In New Orleans", avec Preston Foster, Patricia Morison, Albert Dekker et Charles Butterworth, est une comédie où des lettres d'amour tiennent un rôle très important.

Barbara Stanwick est la mère de deux jumeaux . . . dans son dernier film "The Great Man's Lady", où elle joue avec Joel McCrea.

Quand Preston Sturges a écrit "The Palm Beach Story", il a travaillé de la nuit à l'aurore. Et quand il a dirigé Claudette Colbert et Joel McCrea dans le film tiré de cette histoire, il a travaillé de l'aurore à la nuit...

Une fois de plus, Dorothy Lamour joue avec des animaux dans "Beyond the Blue Horizon". Cette fois, cependant, elle en a plus que de coutume. Elle a un éléphant, un singe, un tigre et diverses autres bêtes de la jungle.

Il y a un an, quand on a lancé "I Wanted Wings", le nom de Veronica Lake était endessous du titre, le dernier de sept noms de vedettes. Aujourd'hui, dans "This Gun For Hire", son nom est en tête de tout le reste, au-dessus même du titre.

Ginger Rogers, qui a débuté dans la carrière cinématographique avec la firme Paramount, il y a dix ans, dans "Young Man of Manhattan", revient à ce studio pour tenir la vedette avec Ray Milland dans "The Major and the Minor".

Le producer Harry Sherman reproduit l'historique "Bird Cage Theatre" pour le film Paramount "Tombstone (The Town Too Tough to Die)".

A cause de l'action rapide du film, Chester Morris doit changer de costume dix-sept fois en une seule journée dans son rôle du film Paramount "I Live On Danger", produit par Bill Pine et Bill Thomas. Le film raconte les aventures d'un annonceur de radio toujours sur place pour les nouvelles sensationnelles.

Marlene Dietrich qui revient dans le film si souvent tourné et toujours un succès "The Spoilers", Production Universal.

RADIO

"MONSIEUR BALTHAZAR"

Le cadre dans lequel se déroule le nouveau radio — roman de Claude-Henri Grignon.

On ne peut suivre un radio-roman avec profit que lorsqu'on en connaît le cadre, en d'autres termes, le lieu et le temps. M. Claude-Henri Grignon, l'auteur de "Monsieur Balthazar" ou "l'homme du peuple" que Radio-Canada transmet le soir, à 7 h. 45, du lundi au vendredi inclusivement, a donné à ce sujet des explications fort intéressantes.

L'action de ce roman, a-t-il dit, se déroule de nos jours dans une ville de la province. Cette ville qui s'appelle Saint-Léon des Plaines, comme l'ont d'ailleurs constaté les auditeurs, est bâtie sur les bords d'une rivière. Elle fut fondée et colonisée, il y a cent ans par des Canadiens français mais vingt ans plus tard des Anglo-canadiens vinrent se joindre aux pionniers et depuis, on vit dans la meilleure harmonie des races. Tout le monde ou presque dans cette ville parle l'anglais et le français. Dans toutes les associations commerciales, artistiques, sportives, on retrouve l'unité des deux races.

La population est de 8,000 âmes. C'est la ville prospère d'une région agricole et industrielle, dans un pays de plaines, mettons quelque part sur la rive sud du Saint-Laurent. Il y a une église catholique, une église protestante, l'hôtel de ville, le palais de justice, deux chemins de fer, une imprimerie, des industries, des commerces de tous genres, des "professionnels", un aréna (le pavillon des Agriculteurs), un "club" social (cercle). Il existe déjà un journal, Le Courrier des Plaines. Il y a deux hôtels, un "Mon Hôtel", canadien-français, l'autre "Old Place", anglais, mais à cause même de l'unité des deux races et par excès d'humour, les Canadiens français se retirent à "Old Place" et les Anglais, à "Mon Hôtel" et tout le monde reçoit partout le meilleur accueil et l'on vit dans la plus parfaite harmonie.

C'est dans ce milieu que Monsieur Balthazar déploie son talent d'homme d'affaires, joue un rôle considérable dans le domaine des faits et des idées.

LES CONCERTS A RADIO-CANADA

En dépit du nombre sans cesse grandissant des émissions qu'exigent les services de guerre, le concert à Radio-Canada n'a pas été négligé. Depuis cinq ans que la Société Radio-Canada est en existence, le nombre d'heures consacrées à la musique a augmenté dans des proportions appréciables. Les statistiques démontrent que lorsque la Société, en 1936, succéda à la Commission de la radio, les postes transmettaient environ sept heures de musique par jour; il est vrai que l'horaire de la radiophonie n'était pas ce qu'il est actuellement; à la fin de 1941, les auditeurs pouvaient capter environ dix-huit heures de musique par jour, y inclus cependant les thèmes mélodiques et les airs diffusés au cours des émissions théâtrales, etc.

Fait à signaler, l'orchestre Chuhaldin donnait ces jours derniers, son 400ème concert. L'orchestre des Concerts Symphoniques, avec Désiré Defauw, l'Orchestre symphonique de Toronto avec Sir Ernest MacMillan, l'Orchestre de Radio-Canada avec Jean Beaudet, la musique de Sérénade pour cordes avec Jean Deslauriers, la musique des Grenadiers Guards avec le capitaine J. J. Gagnier, l'Opérette avec Jean Beaudet, l'opéra du Metropolitan, la musique de chambre, le récital vocal ou instrumental, etc. "Il n'y a rien en ce temps de dures épreuves comme la musique pour aider au relèvement du moral", disait récemment le directeur musical de la N.B.C., M. Samuel Chotzinoff.

LES PRINCIPAUX ROLES DE "MONSIEUR BALTHAZAR"

Les principaux rôles de "Monsieur Balthazar" ou "L'Homme du Peuple", le nouveau roman de Claude-Henri Grignon à Radio-Canada, ont été confiés à Pierre Dagenais (Monsieur Balthazar), Bella Ouellette (Mme Balthazar, mère), Blanche Gauthier (Antonine), Marcelle Lefort (Gladys Munroe), Gisèle Schmidt (Orise Berland, secrétaire de Balthazar), Adjutor Bourré (Stéphane Laneau), Jean-Pierre Masson (Hubert, chef de police), Henri Paul Vermet (Rémy, avocat), François Breton (Docteur Romuald Dastrier), Albert Duquesne (Peter Munroe, marchand), Fred Barry (Alex. Sanderson, gérant de banque), Marie-Eve Liénard (épouse de Sanderson), Armand Leguet (Busy Body, vendeur d'autos), Elzéar Hamel (Germain, notaire), Jeannette Teasdale (la fille du notaire Germain).

La direction artistique de "Monsieur Balthazar" a été confiée à M. Paul Dupuis.

LES QUESTIONS QUE L'ON POSE A LA RADIO

Des séances qui ne sont guère flatteuses. — Progrès constaté avec le questionnaire de la jeunesse.

Il y a des concours qui ne sont guère intéressants surtout quand il consiste à poser des questions qui restent sans réponse. Cela prouve l'ignorance des candidats dans nombre de cas. Pourtant les questions ne sont pas toujours très difficiles. Heureusement que les séances radiophoniques ne sont pas toutes du même caractère à preuve le Questionnaire de la Jeunesse qui groupe, le samedi soir, à l'Auditorium du Plateau, des centaines d'élèves des VI, VII, VIII et IXe classes. Cette initiative de Radio-Canada n'est pas sans récompenses. Elle a créé une vive émulation parmi "les premiers de classe" des écoles de la métropole. L'Oncle Paul fait observer à ce sujet que les progrès ont été remarquables depuis la création du concours. Dans les débuts, l'Oncle Paul pouvait obtenir de quinze à vingt réponses justes. A l'une des dernières séances, il en obtenait une soixantaine ce qui, en une demi-heure, est un excellent résultat d'autant plus que les questions ne sont pas toujours faciles.

STAR THEATRE AVEC FRED ALLEN

Les amateurs de variété, de bonne musique et de comédie sont servis à souhait tous les dimanches soir lorsqu'ils syntonisent le réseau Columbia pour y entendre l'émission du "Star Theatre" avec le populaire comédien américain Fred Allen. La troupe des artistes qu'on entend chaque dimanche sera de retour en compagnie de Fred Allen et cela veut dire qu'on entendra encore une fois les chansons de Kenny Baker, les réparties désopilantes de Portland Hoffa, la musique d'Al Goodman, et les pièces de théâtre des Mighty Allen Players". Le choeur mixte se fera entendre lui aussi dans plusieurs interprétations de mélodies bien connues, ce qui assure d'avance un autre succès complet à cette émission dominicale.

LES DEBUTS DE FRANÇOIS ROZET AVEC SARAH BERNHARDT

L'éminent artiste dramatique de la troupe de Radio-Canada raconte un souvenir amusant. — "Ça, je ne l'oublierai jamais."

L'éminent artiste dramatique François Rozet dont Radio-Canada transmet les lectures de pages littéraires le mardi soir nous a raconté l'une de ses émotions de début dans la carrière. "Ça", nous dit M. Rozet, "je ne l'oublierai jamais." Etudiant au Conservatoire de Paris, il avait été appelé à remplacer à pied levé, dans "Athalie" que devait jouer Sarah Bernhardt à Lyon, un acteur de la troupe devenu subitement malade. Faveur exceptionnelle, comme bien l'on pense! Jouer avec Sarah à un gala à Lyon même où habitait sa famille, où il avait fait ses études, où par conséquent il avait beaucoup de relations! Inutile de dire que tout ce contingent occupait l'orchestre et le parterre lors de cette visite de Sarah. Rozet devait remplir le rôle d'Ismaël, le moins important peut-être de l'oeuvre pour des routiers, mais considérable pour un débutant. Enthousiasme, ambitions, triomphe d'un jour, très bien! mais il fallait compter aussi avec le trac, un terrible trac, la hantise de faire quelque accroc devant la tragédienne. Par ailleurs on lui avait recommandé que si sa mémoire menaçait de faire défaut, de sauter les alexandrins pour ne s'en tenir qu'à cette seule réplique: "Mathan est égorgé!" . . . Et Rozet d'ajouter que dès l'instant qu'on lui eût confié ce rôle, il ne cessa de répéter dans une fièvre qu'on imagine, non seulement les alexandrins mais la réplique salvatrice: "Mathan est égorgé! Mathan est égorgé! Mathan est égorgé! . . . "Or, une fois devant le trône de la reine, de cette reine majestueuse et tyrannique comme l'était Sarah", — nous raconte-t-il, "je me suis cru perdu; les quelques alexandrins que j'avais à dire n'étaient plus que bafouillements, d'horribles bafouillements! J'enchaînai les vers que devait dire la "divine" avec les miens. Ce fut tragique, surtout quand j'entendis Sarah avec sa façon à elle de faire sonner le verbe: "Mais le petit malheureux, il dit mes vers! . . . " Et Rozet de conclure: "Je vous fais grâce du reste."

LE ROLE DU BRUITEUR A RADIO-THEATRE

Ce qu'apprend un visiteur aux studios de CBF.

Une hôte de Radio-Canada lors d'une répétition de "Je me Souviens", ces jours derniers, s'est demandé comment on obtenait tant d'effets sonores sans recourir à l'arsenal du bruiteur. Il avait auparavant visité la chambre de celui-ci et rien ne l'avait plus étonné que tout l'attirail placé sous ses yeux, attirail dont on ne se sert que dans de rares exceptions. On utilise aujourd'hui les disques phonographiques sur lesquels ont été gravés les bruits capables de donner l'illusion auditive la plus parfaite; départ ou passage d'un train, régiment en marche, décollage d'un avion, mitraille et canonade, applaudissements d'une foule, le travail à l'usine, etc. La discothèque du bruiteur s'enrichit, chaque jour, des pièces les plus variées et ainsi se substitue peu à peu à des méthodes que les bruiteurs considèrent déjà insolites dans bien des cas. C'est ce qu'on a expliqué au visiteur qui se demandait par quel truchement on obtenait une si parfaite illusion sonore.

RADIO

DES GRANDEURS ET DES MISERES DE LA VIE RADIOPHONIQUE

Le téléphone d'un auditeur à Mlle Marcelle Barthe.

Un incident propre à inspirer quelque sujet de sketch, incident qui se reproduit assez souvent au téléphone de Radio-Canada à Montréal, — griefs d'auditeurs contre des comédiens, des chanteurs, des conférenciers et des annonceurs! — mérite d'être raconté.

La scène se déroule aux studios de Radio-Canada à Montréal un samedi après-midi.

Une voix au téléphone rageuse et implacable! — Je veux parler au gérant du poste. J'en ai assez d'entendre la femme qui annonce! Donnez-moi le gérant. Je n'ai pas le temps d'attendre . . .

La téléphoniste — les Bureaux sont fermés, Monsieur. Et le gérant ne reviendra pas avant demain ou lundi.

La voix — J'en ai assez, je vous dis! Je ne veux plus l'entendre d'ici lundi cette voix-là! Il doit y avoir quelqu'un à qui je pourrais parler.

La téléphoniste — Très bien, Monsieur, je vais vous mettre en communication avec l'un des studios.

Marcelle Barthe — Allo! . . .

La voix — Voulez-vous dire une fois pour toutes à la femme qui annonce en ce moment qu'elle f . . . le camp. Ce n'est pas son affaire d'annoncer. Elle me met sur les nerfs!

Marcelle Barthe — Très bien, Monsieur, je transmettrai votre demande au gérant dès qu'il rentrera.

La voix — C'est tout de suite que je veux qu'elle parte, vous entendez! J'ai payé ma licence! . . . Mais je reconnais votre voix, c'est vous qui venez d'annoncer. Ah! ah! ne croyez-vous pas que vous seriez mieux à la maison, à surveiller vos enfants?

Marcel Barthe — Mais je n'ai pas d'enfants, Monsieur.

La voix — (de plus en plus rageuse) Vous devriez en avoir!

Marcelle Barthe — Mais je ne suis pas mariée, Monsieur . . .

La voix — (de plus en plus forte) Pas mariée? pas mariée? une femme de votre âge! Est-ce de ma faute?

Marcelle Barthe — Je le regrette, Monsieur, mais . . .

La voix — C'est effrayant!

Marcelle Barthe (très gentiment) Voulez-vous m'épouser, Monsieur?

La voix — (soudainement adoucie) Euh!... je . . . vous . . . euh! . . .

Marcelle Barthe — Allo! . . . allo! . . . allo! . . .

La téléphoniste — Je le regrette, Mlle Barthe, mais on vient de couper la communication! . . .

ELU PRESIDENT

M. Maurice Gendron vient d'être élu président du comité du personnel des postes de Radio-Canada à Montréal. Il succède à M. D. Wilson.

DU TRAVAIL POUR LES COMEDIENS

Contingentement des emplois à Radio-Théâtre. — Près d'une vingtaine de drames et de comédies.

Pour ceux des auditeurs dont les goûts vont au théâtre, il est intéressant de signaler la place qu'il occupe dans l'horaire de Radio-Canada, qu'il soit présenté par la société elle-même ou par des agences publicitaires. La production dramatique s'est adaptée à la radio aussi bien que le concert. Les auteurs ont dû se spécialiser. Ils ont écrit des ouvrages destinés cette fois à un genre particulier, celui de la radio et non celui de la scène. Ce qui est de la scène n'a de valeur que par le visuel auquel on supplée, au micro, par certaines modifications de textes et par le recours aux ressources du bruiteur. Or, la radio a permis aux vétérans et à de jeunes comédiens de poursuivre leur carrière d'une façon beaucoup plus heureuse et avec plus de sécurité que dans le passé alors que le nombre de théâtres était comme on le sait, assez restreint.

Radio-Théâtre est maintenant définitivement établi. Le stage expérimental est passé. Peut-être serait-il intéressant de connaître en en faisant une rapide revue le nombre de pièces de théâtre que transmet chaque semaine Radio-Canada ainsi que le nombre d'exploits qu'exige chacune de ces pièces:

Vie de famille, à 10 h. du matin, du lundi au vendredi inclusivement, moyenne de cinq ou six rôles.

C'est la vie, à 10 h. 45 du matin, du lundi au vendredi inclusivement, moyenne de six personnages.

Le vieux maître d'école, à 10 h. 30 du matin, le lundi, le mercredi et le vendredi, moyenne de cinq rôles.

Grande soeur, à 11 heures du matin, du lundi au vendredi inclusivement, nombre d'emplois variable.

Jeunesse dorée, à midi, du lundi au vendredi inclusivement, moyenne de six rôles.

Rue principale, à midi quarante-cinq, du lundi au vendredi inclusivement, moyenne de cinq personnages.

Vers le soleil avec tante Lucie, à 1 h. 15 de l'après-midi, du lundi au vendredi, moyenne de cinq personnages.

La métairie Rancourt, à 2 h., du lundi au vendredi, moyenne variable.

La pension Velder, à 7 h. du soir, du lundi au vendredi, moyenne de cinq ou six personnages.

Un homme et son péché, à 7 h. 15 du soir. Le lundi, le mercredi et le vendredi, moyenne de quatre personnages.

Monsieur Balthazar, à 7 h. 45 du soir, du lundi au vendredi inclusivement, moyenne de six personnages.

Radio-Théâtre (classique et contemporain), le dimanche, à 8 h. du soir, contingent variable.

Les secrets du docteur Morhanges, le mardi, à 8 h. contingent variable.

Fémina, le mercredi, à neuf heures, moyenne de sept personnages.

Le curé du village, le jeudi, à huit heures du soir, contingent variable.

Je me souviens, le vendredi, à 8 heures, moyenne de cinq personnages.

L'ART DE LIRE ET DE DIRE AVEC FRANÇOIS ROZET

M. François Rozet, artiste dramatique, revient chaque mardi au micro de Radio-Canada, à neuf heures du soir, avec un choix heureux "des plus belles pages de notre littérature". L'éminent artiste a dit en quoi les lectures pouvaient consister. Comme cet avant-propos est de constante actualité, peut-être sera-t-il lu avec intérêt par nos lecteurs.

"Par le modeste truchement de ma voix, les grands prosateurs quelquefois aussi les grands poètes français viendront à vous.

"Pour vous, je glanerai dans leurs oeuvres les plus belles pages. Je choisirai de préférence des contes, des nouvelles, des récits. Je sais que le plaisir est plus complet quand l'histoire fait battre le coeur en même temps que l'esprit s'émerveille du rythme de la phrase, de l'heureux choix des mots, des belles images.

"Puissent ces quelques pages envolées, si vous voulez bien les laisser pénétrer un soir dans vos demeures, vous inciter à ouvrir un livre délaissé, oublié et peut-être inconnu. Je puiserai surtout dans les auteurs du XIXe et du XXe siècles et je ferai toujours la plus belle et la plus large part à celui qui me présenta à vous et qui nous fit amis.

"Mais malheureusement les Contes d'Alphonse Daudet ne sont pas innombrables. Il en est et non des moindres que je vous redirai si vous voulez bien admettre avec moi que l'on peut réentendre un conte avec autant de plaisir que l'on réentend une chanson, une sonate ou une symphonie.

"Ils sont si frais, si jeunes, si pimpants dans leur émouvante simplicité et puis ils vous aiment bien, ils sont heureux de se réfugier chez vous. On croirait qu'ils ont traversé mer et océan pour faire courir sur vos neiges ensoleillées une brise légère toute parfumée du thym, de lavande et de romarin."

CONSEILS PRATIQUES AUX RADIOPHILES

Les pièces pré-fabriquées de récepteurs radiophoniques, dont les fabricants font l'assemblage auront probablement été toutes utilisées avant la fin de l'année. La production des récepteurs domestiques cessera alors pour ne recommencer qu'après la guerre, annonce M. Allan-H. Williamson, régisseur des approvisionnements.

Le régisseur avertit les propriétaires d'appareils de réception d'en prendre grand soin et leur conseille de suivre les règles suivantes:

Coupez le courant de votre récepteur lorsque vous ne l'écoutez pas.

Placez votre récepteur à au moins un pouce du mur. Comme les tubes, les transformateurs et les rhéostats dégagent de la chaleur, il faut que l'air puisse circuler librement pour les empêcher de surchauffer.

Examinez la fiche de prise de courant du récepteur ainsi que son fil. Examinez les fils et les prises de courant de tous vos appareils électriques et assurez-vous que toutes les connections sont bien faites. Examinez aussi toutes vos ampoules électriques et assurez-vous qu'elles sont bien vissées.

Des contacts défectueux peuvent causer des bruits dans votre haut-parleur. Si vous les découvrez vous-même, il ne vous sera pas nécessaire d'appeler un électricien.

"THE GHOST OF FRANKENSTEIN"

EVELYN ANKERS et RALPH BELLAMY

qui tiennent les principaux rôles dans le film "The Ghost of Frankenstein".

Après avoir battu la marche dans le domaine des films d'horreur avec trois productions consacrées à "Frankenstein", la firme Universal dépasse tout ce qu'elle a donné de plus terrifiant dans ces trois grands succès de la frayeur et de l'émotion intense. La firme Universal bat tous ses propres records dans le domaine des films à faire frissonner d'horreur avec son dernier film de la série "Frankenstein", et la nouvelle production s'intitule d'un nom qui est déjà tout un programme: "The Ghost of Frankenstein".

Le succès de ce nouveau film a été marqué par les cris de frayeur et les murmures de terreur qui ont retenti dans tous les théâtres américains où il a été présenté jusqu'ici.

"The Ghost of Frankenstein" reprend l'histoire au point où l'avait laissé le dernier film de la série, "Son of Frankenstein". La nouvelle production débute de façon spectaculaire, alors qu'on voit dynamiter le château des Frankenstein. Mais cette action rate son but, qui est de détruire à jamais le Monstre et son ami le fou Ygor.

Le Monstre est incarné par Lon Chaney Jr, et c'est Bela Lugosi qui tient pour la seconde fois le rôle d'Ygor. Sir Cedric Hardwicke tient le rôle du nouveau docteur Frankenstein, qui a "hérité" du Monstre. Le rôle de sa fille est tenu par Evelyn Ankers. Lionel Atwill joue avec sa finesse coutumière le rôle de l'assistant du docteur Frankenstein. Ralph Bellamy tient avec force le rôle de celui qui poursuit Frankenstein bien qu'il soit fiancé à sa fille. Dans un rôle juvénile, on trouve la petite Janet Ann Gallow, une "découverte" de quatre ans.

L'incarnation du Monstre par Lon Chaney défie toute analyse critique. Il suffit de dire qu'il est absolument effrayant dans ce rôle central de tout ce drame d'horreur.

Voici l'essentiel de cette terrifiante histoire, dont les détails ne sauraient évidemment être révélés:

Croyant qu'un sort a été jeté sur eux, qui leur entraîne la maladie et toutes sortes d'accidents et de malheurs, les villageois de Frankenstein vont dynamiter le château de la famille tristement célèbre de Frankenstein, afin de faire disparaître toute trace du Monstre (Lon Chaney) et de son ami, le fou Ygor (Bela Lugosi). Mais Ygor survit à l'explosion et parmi les décombres, il trouve le Monstre, encore vivant, bien que son fluide électrique qui lui fournit la vie soit très bas.

Ygor conduit le Monstre à Vasaria, demeure du docteur Ludwig Frankenstein, second fils du créateur du Monstre. Les villageois emprisonnent le Monstre quand il est attiré par une enfant, Cloestine (Janet Ann Gallow).

L'identité du docteur Frankenstein n'est pas connue à Vasaria, et Ygor le menace de dévoiler cette identité, quand le docteur refuse d'insuffler une nouvelle vie au Monstre affaibli.

Le magistrat de l'endroit, Erik Ernst (Ralph Bellamy), demande au docteur Frankenstein d'examiner le Monstre. Ce dernier s'évade et, avec Ygor il vient au sanatorium du docteur Frankenstein, où le Monstre étrangle le docteur Kettering (Barton Yarborough).

La fille du docteur Frankenstein, Elsa (Evelyn Ankers), supplie son père de détruire le Monstre; mais le savant, séduit par le goût de l'expérience scientifique propre à sa famille, décide de placer le cerveau de Kettering dans la tête du Monstre, afin d'en faire un instrument du bien plutôt que du mal.

Le docteur Bohmer (Lionel Atwill), l'assistant de Frankenstein, qui est amèrement jaloux des succès scientifiques et médicaux de son supérieur, voit une chance de "revanche" lorsque le monstre écrase accidentellement son ami Ygor.

Bohmer remplace le cerveau de Kettering par celui d'Ygor, si bien que lorsque l'opération est complétée, le Monstre agit avec une rage folle, électrocutant Bohmer et allumant un incendie dans lequel périssent le docteur Frankenstein et le monstre.

EVELYN ANKERS,

une débutante qui promet, vient de terminer "The Ghost of Frankenstein". Evelyn, nouvelle recrue d'Hollywood vient de Valparaiso, Chili.

LA PAGE AUX RECETTES

ROGNONS AUX CHAMPIGNONS

3 c. à table de beurre.
1 chopine de champignons, tranchés.
1½ c. à table de farine.
Poivre au goût.
1 c. à table de sherry.
8 rognons de mouton, coupés en deux.
1 petit oignon tranché finement.
4 rôties coupées en deux.
¼ de c. à thé de sel.
1 tasse d'eau dans laquelle vous ajouterez un cube de bouillon.
2 c. à table de graisse.
1 c. à thé de persil haché.

Lavez les champignons avec soin, tranchez-les. Placez-les avec l'oignon tranché dans un bain-marie, puis couvrez, puis faites cuire en brassant afin d'empêcher l'épaississement. Après dix minutes de cuisson, enlevez le couvercle, jetez-les dans la farine, le sel et le poivre; ajoutez l'eau, et brassez jusqu'à épaississement et mélange bien lisse. Remettez au bain-marie; ajoutez le sherry aux assaisonnements. Gardez bien chaud.

Fendez les rognons, puis saucez-les dans la graisse fondue. Placez-les ensuite sur un gril, et faites griller jusqu'à ce qu'ils soient bien tendres, les retournant deux fois, et les brossant avec la graisse chaque fois. Ne faites pas griller trop longtemps ni trop vite, mais enlevez dès qu'ils seront à point.

Assaisonnez-les avec le sel, et disposez sur le pain rôti dans un plat bien chaud; ajoutez le persil à la sauce chaude, mettez par-dessus les rognons. Servez immédiatement avec des pommes de terre pilées, et des carottes glacées.

LAITUES A LA CREME

Parez et lavez les laitues dans plusieurs eaux, puis faites-les blanchir dans l'eau bouillante salée, égouttez-les, rafraîchissez-les et pressez-les bien pour en extraire l'humidité.

Rangez-les ensuite, une à une dans un plat à sauter grassement beurré. Assaisonnez de sel, poivre et muscade; mouillez de bouillon blanc et faites cuire à l'étuvée pendant une heure et demie. Egouttez les laitues ensuite, parez-les et dressez-les dans un légumier. Dégraissez la cuisson et faites-la réduire des deux tiers. Ajoutez un peu de sauce béchamel, faites bouillir quelques instants et finissez avec crème et beurre frais. Passez et versez sur les laitues.

Cet apprêt des laitues convient pour des garnitures de viandes blanches braisées ou rôties.

MOUSSE AU CITRON

Que diriez-vous d'une mousse au citron? C'est une friandise de choix: pour 4 personnes, prenez 4 œufs, séparez les blancs des jaunes, mettez ces derniers dans un saladier, battez-les jusqu'à ce qu'ils deviennent presque blancs avec 8 cuillerées à soupe de sucre en poudre, ajoutez peu à peu le jus de 2 citrons puis incorporez à ce mélange les blancs battus en neige ferme. Versez le tout dans un plat creux bien beurré. Cuisez à four doux une douzaine de minutes, servez quand le gâteau est monté, mangé de suite.

FLAN A L'ORANGE

Battre, jusqu'à ce que le mélange soit mousseux, un œuf entier (très frais) avec une bonne c. à soupe de sucre en poudre et un peu de jus d'orange. Ajoutez une tasse à thé de lait tiède, bien mélanger. Faire prendre au bain-marie (sans bouillir).

TARTE TARTIN

Prendre un plat de cuivre étamé d'environ six centimètres de profondeur, dont on enduit l'intérieur d'une forte couche de beurre, qu'on garnit ensuite d'une épaisseur d'un centimètre de sucre en poudre. Remplir alors le plat d'une couche de quartiers de pommes; sur ces quartiers, mettez un peu de beurre et sucre, puis recouvrir le tout d'une pâte brisée de l'épaisseur d'un sou. Cuire au four chaud. La cuisson doit durer de vingt à vingt-cinq minutes, au bout desquelles on vérifie si la cuisson est satisfaisante en soulevant avec un couteau le bord de la pâte. La tarte est à point si les quartiers de pommes sont bien dorés et si le sucre commence à être caramélisé. Alors on coiffe la tarte avec le plat retourné, dans lequel on doit servir, puis on retourne vivement le tout, de manière que les pommes se trouvent dessus. Servir chaud. (La meilleure pomme à employer est la reinette jaune veinée de rouge.

TARTE ONCTUEUSE

Versez dans une terrine deux tasses à thé de farine, ajoutez une pincée de sel, deux œufs de beurre (préalablement fondu), un œuf entier. Travailler la préparation à la main pour en obtenir une pâte homogène. Mettez-la sur une planche à pâtisserie, étalez au rouleau pour obtenir une épaisseur d'un demi-centimètre.

Beurrez une tourtière pour disposer la pâte. Cette pâte est très friable. Si vous avez du mal à l'étaler, mettez des pièces, elle se démoulera aussi bien. Posez dans la tarte un papier beurré, sur ce papier versez des haricots, faites cuire à four moyen 20 minutes environ. La pâte cuite, démoulez-la, enlevez les haricots. Versez une crème pâtissière, sur la crème disposez des tranches d'ananas de conserve. Nappez d'une légère couche de sirop préparé avec de la gelée d'abricots diluée avec un peu d'eau. Disposez de place en place des cerises confites, ornées de feuilles découpées dans de l'angélique confite.

MACARONS AUX PISTACHES

2 blancs d'œufs, 1 tasse de sucre à confiseur, ¼ de tasse de farine à pâtisserie, ¼ de c. à thé de sel, 1 tasse de pistaches, hachées (pas trop fin).

Battez les blancs d'œufs jusqu'à ce qu'ils se tiennent. Ajoutez graduellement le sucre, la farine et le sel. Incorporez les pistaches. Laissez tomber du bout d'une cuiller à thé sur une lèchefrite beurrée. Laissez 2 pouces d'espace entre chaque macaron pour permettre à la pâte de s'étendre. Faites cuire à four chaud 400F. l'espace de 10 minutes.

SAUCE AU BUTTERSCOTCH

¾ de tasse de sucre brun bien pressé dans la tasse, 1 tasse de sirop de blé-d'inde, ¼ de tasse de beurre, 1 tasse de crème de table ou de lait.

Faites bouillir ensemble l'espace de cinq minutes, le sucre, le sirop, le beurre. Brassez jusqu'à ce que le sucre soit dissout. Ajoutez la crème. Amenez vivement au point d'ébullition. Servez chaud ou froid.

POUDING MAISON

1¾ tasse de farine tamisée, 2½ c. à thé de poudre à pâte, ½ c. à thé de sel, ¾ de tasse de graisse, 1 tasse de sucre, 1 œuf, ½ c. à thé de vanille, 2-3 de tasse de lait.

Mélangez la farine, la poudre à pâte et le sel, tamisez trois fois. Défaites la graisse en crème, ajoutez le sucre graduellement, battez jusqu'à ce que le mélange soit léger.

Incorporez l'œuf, battez, ajoutez l'essence. Ajoutez la farine et le lait par petites quantités en alternant. Battez parfaitement après chaque addition.

Versez dans une lèchefrite beurrée. Faites cuire à four modéré 350 F l'espace de 30 à 45 minutes. Coupez en carrés et servez aussitôt avec une sauce au butterscotch ou au chocolat, ajoutez au centre du gâteau par-dessus la sauce, des moitiés de noix.

DESSERT ROYAL

½ tasse de sirop d'ananas, 1-3 de tasse de sucre, ½ citron zeste et jus, 1 tasse d'ananas en dés, 1½ de pain en dés, 2 jaunes d'œufs, 1½ tasse de lait, ¼ c. à thé de sel, ¼ tasse de noix de coco, 2 blancs d'œufs, 3 c. à soupe de sucre à fruits.

Faites bouillir le sirop avec le sucre pendant 3 minutes. Ajoutez le zeste et le jus de citron et d'ananas. Faites refroidir et versez par-dessus les dés de pain. Battez les jaunes d'œufs, ajoutez le lait, le sel, et la noix de coco et versez par-dessus le premier mélange. Mettez dans une tourtière beurrée et placez dans une casserole d'eau chaude. Faites cuire à 350 degrés F jusqu'à ce que ce soit ferme (environ 40 minutes). Battez les blancs d'œufs jusqu'à ce qu'ils soient fermes et ajoutez le sucre en poudre. Meringuez le poudding et faites brunir dans un four lent.

GATEAU A LA CREME

24 doigts de dame, ½ tasse de sucre granulé, 1 tasse de beurre, 2¼ tasses de sucre de confiseur, ½ c. à thé de lait, 2 onces chocolat non sucré, 4 c. à soupe d'eau, 1 tasse de crème fouettée, 4 œufs.

(a) Doublez un moule uni de doigts de dame, couvrant aussi le fond.

(b) Faites cuire le sucre, l'eau et le chocolat pendant cinq minutes dans un bain-marie et versez très doucement sur les jaunes d'œufs en battant constamment. Laissez refroidir.

(c) Réduisez le beurre en crème et ajoutez le sucre de confiseur, ensuite ajoutez le mélange au chocolat et remuez comme il faut.

(d) Incorporez les blancs d'œufs en neige et versez dans le moule doublé de doigts de dame. Mettez au froid pendant 24 heures, ensuite démoulez et garnissez de crème fouettée. On peut se procurer des moules qui s'ouvrent faits exprès pour ce gâteau.

MACEDOINE DE FRUITS

1 ananas, ½ verre de gelée de pomme, 1 c. à table de sucre pulvérisé, 5 ou 6 pêches, 1 blanc d'œuf, cerises confites.

Préparer l'ananas et les pêches à l'avance, si on emploie des fruits crus. Déposer sur chaque assiette 1 tranche d'ananas, ½ pêche en plaçant la partie ronde sur l'ananas. Fouetter la gelée de pomme avec le blanc d'œuf et le sucre en poudre. Remplir la cavité de la pêche de cette préparation; placez une cerise sur le tout.

REVUE DES NOUVEAUX FILMS

"My Favorite Blonde"

avec Bob Hope et Madeleine Carroll.

Paramount **Durée: 78 min.**

BRILLANTE COMEDIE.

Il y a deux ingrédients qui sont par-dessus tout nécessaires aux films actuellement tournés: l'actualité et le comique. "My Favorite Blonde" possède l'un et l'autre. C'est une fantaisie admirablement traitée. Il s'agit d'un drame d'espionnage avec Madeleine Carroll dans le rôle d'une Anglaise courageuse et déterminée dont la mission est de transporter aux côtes américaines, puis là de New-York à Los Angeles, le message en code, gravé dans une broche en forme de scorpion, qui révèle les plans d'une attaque massive par les bombardiers contre l'ennemi.

Pourchassée par des espions de l'Axe, Madeleine se réfugie dans les coulisses d'un théâtre. Jusqu'à ce moment-là, le film a été du drame pur, du drame à donner le frisson. Mais alors que la fugitive se cache nerveusement dans une loge, les occupants de cette loge reviennent après avoir exécuté leur numéro à la scène, et ce ne sont pas d'autres que Bob Hope et Pete le Pingouin. A partir de ce point, et continuellement par la suite, les "gags" se multiplient rapidement, ne s'interrompant que pour des scènes romanesques ou pathétiques, et des situations excitantes.

Comme Bob est un garçon plein de coeur, il accompagne gallamment — et par la force des circonstances — son béguin blond tout au long de son voyage vers la Californie, via Chicago, par Pullman, box-car, et même dans un avion privé filouté. Grâce aux auteurs du scénario et au directeur, la comédie ne tombe jamais dans la bouffonnerie, et l'histoire ne devient jamais trop satirique.

Comme résultat, "My Favorite Blonde", c'est deux films en un: Une comédie des plus amusantes, et un film d'aventures plein de mystère. Le film est plein d'optimisme, et très bien fait au point de vue technique. Il se termine le plus heureusement du monde, comme le scorpion est remis en sécurité à ses destinataires. Les bombardiers s'envolent pour accomplir leur mission. Et l'héroïne, la délicieuse Madeleine Carroll, peut enfin reposer sa tête blonde contre la poitrine de ce cher Bob Hope.

DIRECTION: épatante.

PHOTOGRAPHIE: très bien.

"Hollywood Matador"

Universal **Durée: 7 min.**

ASSEZ AMUSANT.

Un Walter Lantz Cartune en en Technicolor qui a des moments très animés et bien amusants. Le héros de ce film court est Woody Woodpecker, qui s'engage dans une lutte enlevante contre un taureau. Woody en sort vainqueur après que le taureau eût démoli l'arène.

SUJETS COURTS

"A Quiet Fourth"

RKO **Durée, 15 min.**

FARCE SOLIDE

Tout ce qui peut arriver un quatre juillet depuis le mariage dont on ne se rappelle pas jusqu'au réveil dans une sale cellule du poste de police local arrive dans cette petite vue à Edgar Kennedy.

La plupart des farces sont réellement drôles.

C'est le 4 juillet. Kennedy part en pique-nique et amène avec lui les enfants de son voisin.

L'endroit qu'ils choisissent pour le pique-nique a été désigné comme terrain d'essai pour l'armée américaine. Il pleut des obus sur les sandwiches, etc., etc.

"She's Oil Mine"

(Sujet court)

Columbia **17½ min.**

FARCE MODEREMENT COMIQUE

Ce sujet court est un mélange de vieux trucs genre jeune Charlie Chaplin et Mack Sennett, avec des chutes dans les escaliers, des lançages de tartes, des arrivages de pots sur les têtes, etc., etc.

Buster Keaton joue le rôle d'un plombier qui arrache une héritière de champs pétrolifères des griffes d'un étranger aussi véreux que sinistrement beau. Cet étranger veut se battre en duel avec Keaton qui accepte. Et ça finit bien naturellement.

"The Field Mouse"

M-G-M **Durée: 9 min.**

DESSINS ANIMES PLEINS D'ACTION.

Ce film en dessins animés, qui déploie beaucoup d'imagination et d'action, nous raconte l'histoire du jeune Herman, une souris des champs qui était paresseuse quand il s'agissait de se lever et d'aller travailler le matin. Son bon grand-papa lui donne de sages conseils, et un petit discours d'encouragement, et voilà Herman parti, pour aller à ramasser et à emmagasiner le grain. Mais il arrive une immense moissonneuse mécanique qui met en péril toute la colonie des souris, et Herman et son grand-papa se trouvent pris dans les courroies et les mécanismes compliqués, combattent furieusement pour en sauver leur vie. Herman s'échappe finalement, et trouve une autre demeure. Juste au moment où l'on va abandonner tout espoir de revoir vivant le grand-papa, celui-ci revient.

Le sujet est bien délimité, et ce petit film compte parmi les meilleurs du genre.

"Aqua Antics"

M-G-M **Durée: 8 min.**

NOUVEAU, ANIME, PLEIN D'HUMEUR.

Comme il est caractéristique des sujets courts de Pete Smith, celui-ci a de la nouveauté, une allure rapide, et l'action elle-même et la narration provoquent des rires nombreux. Un groupe de jeunes gens et de jeunes filles, connus sous le nom des "Water Bugs", accomplissent leurs exploits aquatiques sous forme d'acrobaties farcies d'émotions, et non exemptes de danger. Ils rasent la surface de la grève aussi bien que celle de l'eau sur leurs skis aquatiques, tirés par les appareils les plus variés, allant jusqu'au plus puissant yacht rapide. Certains tours d'acrobatie sont tellement extraordinaire que les spectateurs auront peine à en croire leurs yeux. C'est à peu près ce que Pete Smith a présenté de mieux jusqu'ici.

"Nix on Hypnotricks"

(Sujet court)

POPEYE

Paramount **Durée, 8 min.**

EXTRAORDINAIREMENT DROLE

Court mais débordant de rire cette nouvelle histoire de Popeye, l'ineffable matelot, est peut-être la meilleure de Fleischer.

Popeye lit Roméo et Juliette à Olive Oyl qui n'attend que des caresses. Soudain le téléphone sonne. Elle va répondre. C'est un hypnotiseur hindou qui a pris au hasard le nom d'Olive Oyl dans le livre du téléphone et qui maintenant lui parle. Ses passes à la Svengali sont efficaces même au téléphone et Olive Oyl se rend au studio de l'Hindou pour une séance mystique. Elle est comme dans les transes; elle ne sait pas ce qu'elle fait et elle échappe ainsi sans le savoir à mille et un dangers tous plus comiques les uns que les autres.

"The Gay Nineties"

Universal **Durée: 15 min.**

SPECTACLE DE QUALITE MOYENNE.

Ce sujet court en deux rouleaux de Johnny Downs est consacré aux chansons du vieux temps. Downs chante "The Man on the Flying Trapeze". Sont également de la distribution Susan Miller, les Rhythm Rascals et un trio de Keystone Kops. On entend nombre de chansons qui ont été les favorites de beaucoup, comme "Heaven Helps the Poor Working Girl", "Silver Threads Among the Gold", "Down Went McGinty", "Listen to the Mocking Bird", "In the Merry Month of May" et une version en swing de "Annie Laurie". Le film a de bons moments.

"Tortilla Flat"

avec Spencer Tracy, Hedy Lamarr, John Garfield, Frank Morgan, Akim Tamiroff, Donald Meek, etc.

M-G-M **Durée: 105 min.**

PUISSANTE EQUIPE DE VEDETTES EN UN FILM ORIGINAL AUX PHOTOGRAPHIES MERVEILLEUSES — UN PARADIS OU TOUT EST PERMIS, SAUF LE TRAVAIL...

"Tortilla Flat" est un film original, puissant et réaliste, adapté d'un roman de John Steinbeck en grande vogue aux Etats-Unis. Le directeur, Victor Fleming, a su en conserver toute la richesse, la saveur et l'humour exquis.

Les vedettes sont nombreuses et parfaitement à l'aise dans des rôles à leur taille. Spencer Tracy et Frank Morgan atteignent un sommet et Hedy Lamarr n'a rien perdu de son charme.

"Tortilla Flat" est d'un humanisme poignant, d'un réalisme sobre, d'une vérité profonde. Le film se déroule sous le beau ciel de la Californie du sud au sein d'un groupement d'origine mexicaine qui se laisse vivre doucement.

Les personnages principaux sont simples, insouciants, profondément superstitieux. Tout leur est permis, sauf le travail . . . Faire la sieste, savourer du bon vin, se débrouiller à coups d'esprit et de mensonges pas toujours très blancs, voilà toute l'existence des aimables canailles. Le spectateur est tellement pris à leur charme qu'il ne peut même pas leur en vouloir de se jouer de la crédulité du vieil ermite.

Ces hommes ont beaucoup d'amour respectueux pour le bon vin. Le jus du raisin explique et motive leurs actes et leurs réactions. Le vin est plus précieux pour eux que le pain, plus couru que les femmes . . .

Une intrigue amoureuse d'une grande puissance et d'une violence inouïe entre Hedy Lamarr et John Garfield tient le spectateur en émoi d'un bout à l'autre du film.

La photographie sort de l'ordinaire et atteint un sommet qu'il sera difficile de dépasser. Les experts ont su allier, pour une fois, force, réalisme et poésie.

Spencer Tracy et ses copains chantent à plusieurs reprises une chanson paysanne qui connaîtra probablement la grande vogue. Cette chanson ajoute un charme de plus à un film extraordinaire qu'il ne faut pas manquer.

DIRECTION: très bonne.

PHOTOGRAPHIE: exceptionnelle.

REVUE DES NOUVEAUX FILMS

"Reap the Wild Wind"

avec Ray Milland, John Wayne et Paulette Goddard.

Paramount **Durée: 124 min.**

PUISSANTE ET MAGNIFIQUE PRODUCTION; L'UNE DES MEILLEURES DE L'ANNEE ET L'UNE DES MEILLEURES QU'AIT REALISEES DeMILLE.

Le nom de Cecil B. DeMille, comme réalisateur de films à grand spectacle, reprend un nouveau lustre avec cette puissante histoire, qui a toute l'intensité dramatique et tout l'attrait romanesque de la mer, qui en constitue le principal décor — la mer, battue par les ouragans, dans la région des rochers de Floride. Dans un bref avant-propos à la production, fait de vive-voix par DeMille lui-même avec beaucoup de succès, on fixe fermement dans l'esprit du public les notions de l'époque à laquelle se déroule l'action et les pratiques qui prévalaient alors de la part de capitaines sans frein ni loi, qui coulaient par appât du gain les navires qu'ils s'étaient engagés à sauver; on fait aussi valoir l'héroïque travail des maîtres des équipes de secours.

Cette préface verbale, racontée en même temps que de magnifiques scènes en Technicolor représentants la mer et des navires qui voguent sur les flots apparaissent et disparaissent à l'écran, sert d'introduction au drame sanglant qui tourne autour du triangle amoureux formé par Ray Milland, Paulette Goddard et John Wayne. Le navire de ce dernier, tentant de fuir un coup de vent sans merci, va se briser sur les récifs au large de West Key et est ensuite abordé par des pillards à la solde de Raymond Massey. Arrivant trop tard pour participer au renflouage de la riche cargaison, l'équipe de Lynne Overman doit se contenter de transporter à terre l'équipe du navire qui coule.

Paulette Goddard lie amitié avec le robuste capitaine du malheureux navire, John Wayne, et l'amène chez elle. Après la guérison de Wayne, tous deux engagent leur foi. L'ambition du capitaine, et celle que fait pour lui Paulette, c'est qu'il prenne le commandement d'un navire à vapeur, l'un des premiers en service, qui est l'orgueil de la compagnie de navigation pour laquelle Wayne se trouve à travailler. Tous deux se rendent à Charleston, aux quartiers généraux de la compagnie, et Ray Milland, héritier des propriétaires de la ligne de navigation, devient amoureux de Paulette Goddard. Celle-ci ne cherche qu'à exploiter son amitié au profit de Wayne. Tous trois s'en vont ensemble à Key West. Milland veut y mettre fin aux déprédations de la bande de Massey; il compte bien aussi gagner le coeur de la jolie Paulette. Il atteindra en définitive ce double but, mais ce ne sera pas avant une lutte terrifiante entre les deux rivaux et une pieuvre géante, alors que Wayne et Milland, dans leurs costumes de scaphandriers, descendent dans l'épave du nouveau navire de Wayne, afin de découvrir si le corps de Susan Hayward s'y trouve et si le capitaine sera accusé de meurtre, en plus de répondre à l'accusation d'avoir volontairement envoyé son navire au fond en le jetant sur les récifs, en tant qu'allié de Massey. Au cours de ce combat contre la pieuvre, qui comporte des scènes d'une émotion sans égale, Wayne se sacrifie pour sauver son rival.

Le film est tourné tout entier en magnifiques couleurs Technicolor: il est admirablement interprété, et DeMille l'a dirigé avec maîtrise. La nature de la production est telle qu'elle est assurée d'attirer le public le plus nombreux, où qu'elle soit présentée, et en quelques circonstances que ce soit. Certainement, en autant que la recherche de la distraction et des émotions est concernée, "Reap the Wild Wind" est l'un des films les plus formidables de la saison actuelle. En même temps, il se trouve à célébrer de magnifique façon le trentième anniversaire de DeMille comme producteur de films.

DIRECTION: Splendide!

PHOTOGRAPHIE: Merveilleuse!

"Rudyard Kipling's Jungle Book"

avec Sabu

UA-Korda **Durée: 109 min.**

MAGNIFIQUE PRODUCTION EN TECHNICOLOR, FARCIE D'AVENTURES EXCITANTES.

Alexandre Korda a produit l'édition cinématographique du "Livre de la Jungle", le fameux classique de Rudyard Kipling, et il l'a fait en Technicolor, sans égard au coût. Ce coût est des plus élevés. Il est étonnant de considérer la prodigalité de Korda, son goût de la dépense. Le sujet, avec la jungle exotique pour décor, toute pleine d'animaux sauvages, était fait sur mesure pour être traité en Technicolor. Jamais la pellicule cinématographique n'a pris un tel bain de couleur. Jamais le procédé Technicolor n'a été employé avec un effet aussi artistique et poétique. Le film abonde en scènes qui ressemblent à des oeuvres d'art dues au pinceau de grands peintres.

Ce film nous plonge dans un autre monde, un monde de pure illusion. Il ne doit pas du tout être soumis à la critique à la façon d'un film ordinaire. Il ne doit pas être considéré du point de vue réaliste. C'est une espèce d'histoire à la Tarzan, qui doit être considéré comme une oeuvre purement d'imagination. Si le public l'accepte pour ce qu'il est, ce film ne manquera pas de les intéresser grandement. Si les spectateurs veulent à tout prix juger le film d'après les lois de la plus stricte raison, il est possible, en ce cas, qu'ils rient d'un bout à l'autre . . . L'idée d'une personne parlant avec les animaux — ce que fait le personnage principal du film — ne prête pas à la sérieuse analyse. Il faut simplement le prendre pour acquis. Voilà comment il en est pour une bonne part de la production.

Le film est hautement moral. Mowgli, le héros de l'histoire, perdu dans la jungle alors qu'il est bébé, est élevé par des loups. Alors qu'il est adolescent, il redécouvre la civilisation et il est rendu à sa mère (Rosemary DeCamp). Le jeune garçon est déçu par l'avidité et la convoitise de l'homme, et il le compare au tigre, le tueur dans le monde de la jungle, dont il a juré de tirer vengeance pour le meurtre de son père. (On ne sait pas comment le garçon est venu à apprendre que c'était le tigre qui avait tué son papa. Peut-être les petits oiseaux — hum! hum! — ou d'autres animaux le lui ont-ils dit, vu qu'il parle leur langage.)

Trois hommes (Joseph Calleia, John Qualen et Frank Puglia) tentent de forcer Mowgli à les conduire dans la jungle, à un trésor dont il possède le secret. Ils finissent par découvrir sans son aide ce trésor, dont ils se disputent ensuite la possession. Au cours du combat, deux des associés sont tués, et le troisième, devenu fou, met le feu au village et à la jungle, ce qui assure au film une finale spectaculaire. Mowgli, renonçant à la façon de vivre des hommes, retourne dans la jungle, après avoir tué le tigre.

Laurence Stalling est l'auteur du scénario et du dialogue. Il a fort bien su ménager au film beaucoup d'action et des émotions à foison, mais peut-être eût-il été plus avisé s'il avait permis à certains habitants de la jungle de demeurer muets. Souvent, ces animaux parlent trop pour le bien du film. La direction de Zoltan Korda laisse libre cours à l'histoire.

Sabu est splendide dans le rôle de Mowgli . Le reste de la distribution est en général de première classe.

DIRECTION: bonne.

PHOTOGRAPHIE: magnifique.

"The Great Man's Lady"

avec Barbara Stanwyck et Joel McCrea.

Paramount **Durée: 90 min.**

UN DRAME SENTIMENTAL PLEIN D'ATTRAIT.

Barbara Stanwyck et Joel McCrea ont accompli un bon travail dans ce film, en dépit de difficultés nombreuses. La scène se transporte trop souvent des temps modernes à l'époque de 1850, ce qui a pour résultat de morceler l'action. Mais le film a des qualités qui assureront son succès.

La production s'ouvre sur la scène du dévoilement d'une statue du sénateur Hoyt, à l'occasion de son anniversaire. Hoyt est le fondateur de la ville. Après la cérémonie, un groupe de journalistes et une jeune fille se rendent à la demeure d'Hannah Sempler, âgée de 100 ans, (Barbara Stanwyck) afin d'obtenir qu'elle leur révèle l'histoire du mystère qui entoure sa vie. Le fait de savoir si, oui ou non, elle a épousé Ethan Hoyt (Joel McCrea) a été l'objet de nombreuses spéculations et hypothèses, et l'on veut également savoir pourquoi le sénateur est venu mourir dans sa maison à elle, vers les 1900. La centenaire met tout le monde à la porte, à l'exception de la jeune fille (Katharine Stevens) qui a l'intention d'écrire une biographie de Hoyt.

Il y a un retour en arrière, et nous découvrons finalement le mot de l'énigme. En 1848, Joel McCrea est venu à la maison de Barbara Stanwyck dans le but de persuader le père de celle-ci de lui aider à construire une ville sur une immense étendue de terrain qui lui appartient. Le père a refusé. Mais les deux jeunes gens se sont vus . Ce soir-là, ils s'enfuient et s'épousent. Ils s'en vont dans l'ouest, fonder Hoyt City . Ils ne réussissent pas très bien et décident d'aller plus loin à l'ouest, à la recherche d'or. Auparavant, cependant, McCrea va à la ville avec les camarades, boire un coup. Il joue avec Brian Donlevy et perd tout ce qu'il possède. Barbara vient à la rescousse et regagne tout. Donlevy devient amoureux d'elle, et c'est un facteur important de l'histoire.

McCrea croit que sa femme l'a trompé au sujet de Donlevy, quand elle refuse d'aller avec lui à la recherche de gisements d'argent. C'était sa découverte à elle. En nettoyant ses bottes, elle avait remarqué quelque chose de particulier. Elle avait recueilli la boue attachée aux semelles et l'avait apporté pour analyse au bureau d'essai chimique. La véritable raison pour laquelle Barbara ne suit pas son mari, c'est qu'elle attend un bébé. Elle ne le lui dit pas parce qu'elle sent qu'en restant à la maison, il laisserait perdre une belle occasion de s'enrichir. Elle n'entend plus parler de lui. Elle a des jumeaux. Donlevy arrange les choses pour qu'elle puisse aller retrouver son mari. Mais il y a une inondation, et les deux bébés périssent. On croit que Barbara est morte également. A partir de ce point, les complications se multiplient; mais il suffit de dire que les deux personnages principaux se rencontrent à divers intervalles au cours de l'histoire et que, grâce au courage et à la force de caractère de Barbara Stanwyck, McCrea finit par atteindre son but.

DIRECTION: bonne.

PHOTOGRAPHIE: excellente.

LA MARÉE — *Grand Roman Complet*

I

La tête nue, son sac rejeté sur son épaule et son bull-terrier près de lui, Bobo traversait le village déserté, baigné de clair de lune, chantant par moment des bouts d'une vieille chanson française, souvenir de son enfance, à d'autres moments, s'adressant à son chien d'une voix joyeuse. Le chien, qui s'était attaché aux pas de Bobo dans un autre village de pêcheurs de la Californie, exactement semblable à celui-ci, n'avait pas de nom, et il n'en avait pas besoin; du moment que c'est la voix de Bobo qui lui parlait, il répondait à n'importe quel nom, en n'importe quelle langue.

Au bout du quai, une douzaine de bateaux de pêche montaient et descendaient, au gré des vagues, avec un craquement. Chaque bateau avait son nom et le nom de son port d'attache, San Pablo, inscrit sur la proue. Bobo n'eut pas un regard pour le quai. Ses yeux étaient fixés, avec une joie anticipée, sur la brillante affiche au néon qui surmontait la porte du Red Dot Saloon. C'était samedi soir, soir de célébration, et Bobo, qui avait commencé à célébrer quelques heures plus tôt, était heureux de voir la foule bruyante qui s'amusait, d'entendre la musique qui jouait.

Se tenant au bar où il y avait foule, à côté d'un petit homme d'âge moyen qui portait un chapeau militaire de campagne tout cabossé, il y avait Tiny. "Tiny, mon cher vieil ami", pensa Bobo avec une ironie de belle humeur. Ce n'était pas que Tiny fût méchant. Non. Faible, plutôt. Gras, et mou, et sous son air dur, insolent, c'était un être tout à fait faible. Peut-être deviendrait-il méchant, un jour, comme cela arrive quelquefois à ces faibles. Mais en attendant, il était l'ami de Bobo, attaché à lui un peu à la manière du bull-terrier, et beaucoup plus anxieux que ne l'était le petit chien, de garder Bobo sobre.

—"Regarde-toi . . . encore saoûl!" dit-il rudement à Bobo en guise d'accueil. "Tu m'as dit de te rencontrer à huit heures, et il passe à présent dix heures. Ce travail . . . le type qui part pour San Diego à minuit . . . Et c'est du bon travail. Beaucoup de pognon."

Bobo prit un whiskey, pur, en regardant par-dessus l'épaule de Tiny, une jolie hôtesse qui était assise à une table avec un ouvrier des docks; il n'ignorait pas la tirade de Tiny, il l'écoutait simplement avec patience. Il l'avait entendue tant de fois, déjà. Tiny passait son temps à chercher du travail pour Bobo, et quand il en avait trouvé, Bobo allait travailler, et Tiny continuait de se faire entretenir comme il y était habitué depuis cette nuit, il y a longtemps, où dans une taverne oubliée, Bobo avait au cours d'une bataille d'ivrognes tué un homme avec ses poings nus, sans même en avoir connaissance.

Oui, c'était une vieille histoire. Bobo prit un autre whiskey, puis se dirigea vers la table de la jolie hôtesse.

Sans même le regarder, il dit plaisamment au compagnon de la jeune femme: "F . . . le camp!" Puis, lentement, il regarda l'homme en pleine face. En grommelant, l'homme se leva et s'en alla, et Bobo sourit, aux yeux fascinés, légèrement effrayés de la fille. "Es-tu avec quelqu'un?" demanda-t-il.

Elle n'était pas très jolie, mais elle était gentille. D'ailleurs, pour Bobo, toutes les femmes étaient gentilles, et pas plus gentilles l'une que l'autre; aucune femme n'avait jamais eu son coeur, ni ne l'aurait jamais, mais il les aimait toutes. Aussi, quand la petite répondit: "Oui, Mac est mon régulier . . . le type au bar qui nous surveille", il répondit gaiement: "Bien, on devrait se débarrasser de Monsieur Mac tout de suite, pas vrai?"

Mais un instant plus tard, le gaillard appelé Mac arrivait, tirait Bobo de sa chaise et lui portait un coup à la tête. Bobo se jeta de côté, évitant facilement le coup, puis, d'un direct bien placé, il envoya Mac au plancher. Tandis que Tiny le tirait vainement par le bras, Bobo demeura sur place, attendant que Mac revienne à lui. Quand celui-ci ouvrit les yeux, Bobo se pencha sur lui pour lui dire aimablement, d'un ton d'approbation:

—Monsieur Mac, tu es un brave type. Tu aimes une femme, et tu te bats pour elle. C'est correct, ça, et je m'excuse.

Le petit homme appelé Nutsy, celui dont la figure sensible et pensive était à demi-cachée par son chapeau militaire cabossé, s'était incliné et avait souri à Bobo. Mais près de lui, au bar, un vieil homme infirme et noueux, qui portait une casquette blanche de marin, grogna avec colère, disant tout haut que les gens devraient bien se mêler de leurs affaires et cesser de se donner en spectacle. Bobo, tout en ingurgitant rapidement une couple de whiskeys, le regarda avec une expression froissée.

—"Oh! ne t'occupe pas du vieux Pop Kelly", lui dit le commis de bar pour l'apaiser. "Pop est toujours comme ça. Il commence à être amical seulement vers minuit."

—"Très bien", dit Bobo en souriant. "A Pop Kelly . . . après minuit!" Il renversa la tête en arrière pour laisser le whiskey couler, brûlant, dans sa gorge, et il constata que le plafond commençait à tourner.

II

Des chutes, des zigzags, des bruits de verres brisés et de pneus qui grincent, une bousculade dans une allée obscure, des bouteilles brillant avec un éclat chaud et doré et des verres levés sans arrêt, et à travers tout cela, comme à travers un rêve où la réalité lutte pour essayer de pénétrer, Tiny allant à côté de Bobo et de son chien, et la voix plaintive, vainement coléreuse de Tiny répétant encore et toujours: "Ce travail . . . c'est un bon dock, San Diego . . . le type est parti, à c't'heure . . . on a perdu une autre bonne besogne."

Quand Bobo s'éveilla, le soleil brillait, éclatant. Il était étendu sur le pont d'une barge et, à part du chien, il était seul. Il porta la main à sa tête et sentit qu'il portait une casquette. Il l'enleva pour l'examiner. C'était une casquette blanche de marin. Très bien. Quelque part, durant la nuit, il avait fait l'acquisition d'une casquette blanche de marin. Très bien. Avec un air de vague approbation, Bobo remit cette casquette à l'arrière de sa tête, puis il se leva. Une forte odeur de poisson le saisit aux narines, et il vit au même moment une affiche sur le côté de la cabine: "Poisson pour appâter".

—Une barge de poisson? Eh bien, il faut toujours dormir quelque part, mon pote? dit Bobo à son chien, qui remua la queue.

Mais immédiatement, le chien se hérissa et se mit à gronder. Bobo vit deux Japonais qui approchaient dans une petite embarcation. Calmant le chien d'un mot, il leur jeta un regard inquisiteur.

A ce que Bobo put comprendre, il avait rencontré ces Japonais la nuit précédente, et avait consenti à travailler pour eux, en vendant du poisson à appâter. Celui qui se présenta à lui comme s'appelant Hirota lui rappela que la paye était très bonne: deux dollars par jour et une bouteille de "saké" — eau de vie japonaise. Et rien d'autre affaire que de s'asseoir et de vendre du poisson.

—Oui, dit Bobo d'un air absent.

Il ne se rappelait pas du tout de la rencontre. Il surveillait des policiers en uniforme qui contournaient la jetée, en bateau à moteur.

—Qu'est-ce qu'ils font? demanda Bobo.

Le second Japonais, Takéo, lui expliqua qu'ils se livraient à la chasse à l'homme. Quelqu'un avait tué un vieil infirme appelé Pop Kelly et lui avait volé les vingt dollars qu'il avait dans ses poches.

—Tu connaissais Pop Kelly?

Bobo secoua la tête, lentement. Le nom ne lui disait rien. "Etranglé". Le sac de matelot glissa de l'épaule de Bobo sans qu'il s'en aperçut.

—"Ecoutez", dit-il, "c'est vous autres qui m'avez amené ici? Vous avez été avec moi tout le temps?"

—"Tu es un gros buveur", dit Hirota en souriant, amusé. "Tu ne parles pas, tu fais rien que dormir. Aussi, je t'ai laissé ici, sur le pont."

—Est-ce que j'avais ça? demanda Bobo en regardant son sac.

Hirota secoua la tête. Peut-être, dit-il, que le gros homme, celui qui s'appelait Tiny, l'avait apporté. Il était avec Bobo, d'abord, puis il était parti.

—Deux dollars par jour, et une bouteille de saké? insista Hirota.

—Correct.

Avec en poche deux dollars payés d'avance, Bobo remit son sac sur son épaule, prit le chien, puis partit à la recherche de Tiny. Il le trouva dans la salle des douches de l'hôtel dégradé Morro Castle, frappant malicieusement à coups de serviette le petit homme appelé Nutsy. Malicieusement, et vicieusement aussi, car le dos de Nutsy était couvert de marques rouges.

—Arrête ça, dit Bobo d'un ton sévère. Il s'assit sur un banc. Merci pour avoir apporté mon sac. Je . . . je me suis amusé, hier soir, hein? J'aimais tout le monde? J'aimais tout le monde, tous les amis?

—Certain. Toi et ce Japonais. Tiny prit une mine renfrognée. Ecoute, je connais quelqu'un qui nous fera faire le voyage jusqu'à San Francisco, cette nuit. Un camion.

Souriant avec soulagement, Bobo demanda:

—Tout le temps, du Red Dot jusqu'à la maison des Japonais, on s'est bien amusé ensemble, hein?

—Certain, certain. Tiny acheva de s'habiller et se tourna. Mais il faut qu'on soit à San Francisco, tu comprends? Faut attraper ce camion. Après ça, au nord, à San Francisco, on pourra se trouver du bon travail aux docks, puis avoir du plaisir.

Bobo rit, enleva sa casquette et s'épongea le front. Il se sentait bien de nouveau. Tout était correct, à présent: Tiny avait été avec lui tout le temps, aussi ça ne faisait plus rien qu'il ne se rappelle pas de la nuit précédente.

—A c't'heure, j'ai faim! dit-il joyeusement en donnant une claque dans le dos de Tiny. A c't'heure, je peux manger!

Nutsy le suivit hors de l'hôtel. C'était un petit homme presque invisible, ce Nutsy, l'ombre d'un homme; mais il avait des yeux et des oreilles et quelque chose de plus: l'intuition sensible d'une femme. Il avait lu le ressentiment, la haine bafouée dans la figure molle de Tiny. Et à présent, comme Bobo enlevait sa casquette blanche, il pouvait voir, sur la bande intérieure, ce nom: Pop Kelly!

Nutsy mit sa main sur le bras de Bobo.

—Merci, dit-il, pour l'avoir fait cesser de me frapper.

Le Liberty Restaurant, boîte sombre et basse, faisait peu d'affaire durant le jour. Anna, qui était restée immobile toute une heure, à regarder la mer, au dehors, avec des yeux bleus pleins d'inquiétude et de désespoir, se leva quand l'homme et le chien entrèrent.

—Hello, baby, dit Bobo. Des oeufs et du jambon, des patates et du café, s'il vous plaît. Il se jeta sur un siège et commença à chanter avec gaieté, en faussant terriblement. Mais la jeune fille avait l'air chagrin. Même son dos étroit disait éloquemment qu'elle était malheureuse. Vous n'aimez pas beaucoup mon chant, hein? demanda Bobo.

—Pas beaucoup, répondit-elle d'une voix atone, tout en cassant les oeufs.

Bon. Alors, il ne chanterait pas. Vous vendez des cigarettes? demanda-t-il tout en la surveillant du coin de l'oeil avec attention. Elle n'était pas jolie. Trop petite et trop maigre. Elle avait l'air d'une enfant

bien plus que d'une femme. Et pourtant, c'était une femme.

Anna secoua la tête. Tenez, dit-elle en sortant un paquet froissé, vous pouvez en prendre une des miennes.

Son ton n'était pas encourageant, et ses yeux regardaient par-dessus la tête de l'homme, avec une fixité terne. Mais Bobo sourit, la remerciant.

—Tous les types qui rentrent ici . . . commença-t-il sur un ton d'essai, je parie qu'ils tentent tous de prendre un rendez-vous avec vous . . .

—Non, ils n'ont pas coutume, dit-elle sur un ton revêche. Mais ceux qui essaient, ils commencent généralement de la même manière que vous.

Bobo se mit à rire. Eh bien, dit-il, aimablement, il faudra que je trouve une autre manière de procéder . Je me ressayerai demain!

—Ne perdez pas votre temps, lui dit-elle en lui apportant son déjeuner. Puis de nouveau, ses yeux cherchèrent au dehors la mer, qui brillait sous le soleil. Quand elle parla de nouveau, sa voix était étrangement douce: Demain, je ne serai plus ici.

Tant pis! pensa Bobo, philosophiquement. Et il commença à manger, sans accorder d'autre pensée à la jeune fille. Quand il eut fini son repas, il dit à Anna, avec une voix encourageante: Allons, un peu de gaieté . . . j'aime à voir tout le monde joyeux! Puis il sortit.

En face de la pharmacie, un groupe d'ouvriers désoeuvrés parlaient du meurtre. Moi, je dis qu'il faut pendre le gars qui a fait ce coup-là, disait l'un des hommes d'une voix courroucée. Un vieillard, comme ça, puis un infirme par-dessus le marché . . . c'est une honte!

—Le pendre, certain! surenchérit un autre. Et les gars de la flotille de pêche, c'est ce qu'ils comptent faire, aussi, le pendre . . . quand on aura mis la main dessus.

Bobo, tout en développant les cigarettes qu'il venait d'acheter à la pharmacie, demanda curieusement: Est-ce que c'était une grosse légume, ce Pop Kelly?

La réponse fut véhémente: "Non, rien qu'un bon vieux qui a jamais fait de mal à personne, excepté quand on le poussait à bout. Je pendrais le type qui a fait ça. Toi?

—Certain, dit Bobo. J'ai jamais connu Pop Kelly, mais je suppose que je pendrais celui qui l'a tué.

Mais il ne serait pas là quand l'assassin serait pris. Il se rappela. Il devait rencontrer Tiny à dix heures, ce soir, pour sauter dans un camion qui s'en allait à San Francisco.

IV

Il faisait nuit quand Anna reçut sa paye, mit son manteau et son chapeau sombres. Son expression était à présent plus animée. Elle se sentait excitée comme un enfant qui s'en va à une fête. La voix du propriétaire du café la suivit, dehors, dans la nuit, se plaignant: Tu aurais pu t'arranger gentiment, ici. T'aurais eu rien qu'à te montrer un peu familière . . .

"T'aurais pu t'arranger gentiment" . . . Un gros homme sale, un restaurant graisseux, douze heures par jour à servir du hachis, à recevoir des insultes . . . oui, c'était très gentil. C'était magnifique!

Anna hâta le pas, arrivant enfin à l'endroit de la plage qu'elle avait choisi. Ce n'était pas entièrement noir, à cause de la lune, et il y avait des voix jeunes et rieuses dans le lointain; mais elle était passablement tranquille, à condition de faire ça vite. Dans l'eau baignée de clair de lune, au-delà des brisants, marcher droit devant elle jusqu'à l'endroit où tout serait calme et paisible, où les flots se refermeraient sur elle, lui assurant la paix pour toujours . . .

Elle entendit le cri d'avertissement du garçon, et les voix qui répondaient du chemin. Mais elle était tranquille, à présent, dans l'eau profonde. Tout serait fini avant qu'on puisse la rejoindre, pensait-elle, luttant inconsciemment. Elle entendit, et vit une forme qui se dirigeait vers elle, nageant puissamment. Elle cria, avec désespoir: "Laissez-moi, allez-vous en!"

Puis elle lutta avec quelqu'un, tentant de l'entraîner au fond avec elle si c'était nécessaire. Un coup de poing l'atteignit au menton, et elle perdit connaissance.

Après l'avoir secourue, Bobo regardait à présent Anna, étendue près du feu. Quelqu'un tentait de la forcer à avaler un peu d'eau-de-vie, mais elle s'y refusait obstinément, murmurant faiblement: "Laissez-moi." Bobo s'agenouilla et, avec adresse, lui fit avaler l'alcool. Alors, il dit au policier: "Je vous assure, elle ne tentait pas de se suicider; alors, pourquoi devrait-elle aller au dépôt de police? Elle pataugeait dans l'eau, tout simplement, et elle est allée trop loin, puis a coulé au fond, entraînée par le courant.

—Qu'est-ce que vous en savez? demanda l'agent.

—Parce que, répondit Bobo avec douceur, c'est ma petite amie. Moi et Nutsy, nous avons été avec elle tout le temps.

Le policier, qui n'était pas convaincu, demanda encore:

—Et qui êtes-vous vous-même?

—Moi? gesticula Bobo. J'ai cette barge de poisson à appâter, là-bas. Je m'en occupe pour le compte d'un Japonais. Bien, c'était vrai. C'est du moins ce que le Japonais pensait. Bobo baissa le regard, pour rencontrer les yeux d'Anna, ses yeux inquiets, sans espoir. "Attends qu'on arrive à la maison, ma petite", dit-il en souriant, "je t'apprendrai à faire peur à tout le monde et à nous causer des embarras avec la police".

Anna ferma les yeux, protestant comme on la soulevait de sur la plage. "Ne vous occupez pas. Laissez-moi."

V

Reposant sur un lit, dans la cabine de la barge de poisson, elle avait l'air plus frêle que jamais, comme un chaton à demi-noyé. Bobo sortit la bouteille de saké, puis passa à la jeune fille des salopettes et un essuie-main. A côté de lui, Nutsy disait: "Il est dix heures. Tu avais un rendez-vous avec ce Tiny". Le vieillard soupira. "Bien, il va falloir que je parte travailler. Je suis gardien de nuit, et je dois aller faire ma tournée pour voir si toutes les portes sont bien fermées".

Bobo hésita, surveillant Anna. "Aimerais-tu avoir de la soupe chaude?" demanda-t-il.

Elle détourna sa figure. "De vous, je ne veux rien. Ni de vous, ni de personne au monde." Ses épaules se mirent à trembler, et elle soupira misérablement: "Je pensais qu'à l'heure qu'il est, tout serait fini . . . "

Bobo éteignit la lumière et s'allongea sur le sol. Comme le sanglot étouffé continuait, il dit d'un ton bourru: "S'il vous plaît, j'essaie de dormir!"

Il s'endormit presqu'aussitôt. Quand il se réveilla, ce fut pour voir un spectacle surprenant. La cabine avait été balayée et mise en ordre, et Anna, en salopettes, se tenait dans la porte, regardant Bobo.

—Il y a ici un homme qui dit être le docteur Brothers, lui annonça-t-elle. Le moteur de son bateau est en panne, et il est venu voir si vous pourriez le réparer.

Bobo sortit. Sur le pont d'un petit navire de croisière était assis un homme d'âge moyen, à la figure bienveillante, mais l'air nerveux, et une jeune femme qui surveilla Bobo sans expression, en fumant une cigarette, tandis qu'il allait réparer le moteur. C'était un très beau moteur, mais son propriétaire, comme beaucoup de riches propriétaires d'objets de plaisir, l'avait négligé. Bobo l'examina, tout en pensant en même temps à Anna. Elle avait ce matin un air différent. Elle était plus fraîche, moins désespérée.

—Votre tube de combustible est bloqué, expliqua Bobo au docteur Brothers. "Je vais le réparer de telle façon que vous puissiez rentrer chez vous, mais il vous faudra vous procurer un nouveau tube.

L'odeur du café, du bacon et des oeufs lui vint de la barge. Bobo sourit. Alors, la petite n'avait pas seulement un autre air; elle se sentait autrement aussi. L'intérêt à la nourriture calme mal avec le désir de mourir. Mais quand il retourna sur la barge avec le cinq dollars que le docteur Brothers l'avait forcé d'accepter, Anna regarda autour d'elle avec un sourire.

—J'ai obtenu ces vivres d'un autre bateau en échange contre la moitié d'une poche de poisson. A part ça . . . j'ai vendu pour six dollars de poisson à appâter. Et avant qu'il pût parler, elle continuait du même ton: "Je veux vous remercier pour m'avoir sauvé la vie. Je sais que . . . vous vouliez bien faire . . .

Bobo regarda son sac de matelot, puis il regarda Anna, incapable de réprimer un sourire: "Tu a l'air drôle dans ce linge-là. Drôle, mais gentille. Où as-tu pris ça?"

—Nutsie m'a apporté les chaussures, et votre sac. Il était resté à l'hôtel, qu'il a dit.

Elle apporta un plat d'oeufs et de bacon. Puis elle gronda Bobo:

—Cette place a l'air d'une soue. Vous devriez l'arranger de telle façon qu'elle ait l'air propre. Il y a une barge, pas loin, qui est propre et jolie.

Bobo regarda sur l'eau. "Il y a une femme sur cette barge-là", expliqua-t-il. Il sourit à Anna. "Tu te sens mieux, aujourd'hui, c'pas? Le soleil brillant, le bon sommeil, la bonne nourriture . . . ça ramène toutes les choses."

—C'est assez pour vous, ça, dit Anna ironiquement. "De la nourriture. Du bacon et des oeufs.

Bobo secoua la tête. "Quelquefois", dit-il, "il me faut aussi des patates." Il prit la main d'Anna et la tapota doucement. "Tu prends les choses trop à coeur."

Instantanément, il sentit la main se retirer.

—Ne parlons pas de cela, dit-elle d'une voix dure.

Un mouvement au dehors de la cabine fit gronder le chien. Bobo posa couteau et fourchette et sortit sur le pont. De la jetée, Tiny l'appelait.

—Ce grand héros! se moquait Tiny. "Toi et ta nage. On sortira jamais de cette ville, à c't'heure! Pour qui te prends-tu, t'exhiber sur la plage en tirant de l'eau quelque bonne à rien? . . . "

Bobo regarda l'autre en silence, pendant un moment, puis il lui dit, avec un sourire tranquille:

—C'est drôle, Tiny. Que je vois n'importe quelle femme, c'est toujours une bonne à rien pour toi. Pourquoi donc, cela?

La face de Tiny devint rouge. "Tout ce que je te demande", éclata-t-il, "c'est . . . est-ce qu'on va partir de cette ville, oui ou non?"

—"Pour toi", dit Bobo d'un ton égal, "je le sais pas. Mais pour moi, j'ai pas encore fait mon idée."

Il leva soudain la tête, comme Anna sortait de la cabine, portant les vêtements qu'elle avait lu veille quand il l'avait secourue.

—Je m'en vais, dit-elle, sans le regarder. Merci pour tout . . .

Bobo la regarda, incertain. "Bien . . . correct", finit-il par dire. "Bonne chance, Anna."

Au sommet de la jetée, comme si elle avait été tirée en arrière par ses yeux à lui, la jeune fille retourna la tête, et jeta un regard vers la barge. Le regard grave et anxieux de Bobo rencontra brièvement le sien. Puis elle partit.

Tiny s'agitait. "Ne me dis pas que tu vas te laisser accrocher par cette vendeuse de hachis!" ricana-t-il.

Bobo se retourna brusquement. "C'est assez, ça, Tiny", dit-il.

La face de Tiny était hideuse à force de rancune et de colère impuissante. "Je commence à être fatigué de me faire commander", dit-il d'un ton qui essayait d'en imposer. "C'est moi qui devrait donner les ordres, parce que un mot de moi . . . "

Vive comme l'éclair, la main de Bobo avait empoigné le gros cou épais de Tiny. "Mais ce mot-là, tu ne le diras jamais", dit Bobo avec une sombre résolution.

Les yeux de Tiny devinrent fous de terreur, comme la main se resserrait sur sa gorge. "Pas moi, Bobo!" hoqueta-t-il, "pas moi!"

Il chancelait quand Bobo le lâcha enfin.

—"Tu as trop de mémoire", lui dit Bobo, de nouveau maître de lui. "Il y a des choses que tu devrais commencer à oublier. A présent, va-t-en, et ne reviens pas."

VI

Bobo était bien perplexe à la suite du changement qui s'était produit chez lui. "Regarde-moi", disait-il en secouant la tête, "regarde-moi assis sur une sale barge de poisson . . . assis ici, et pensant à y rester!"

Nutsy lui dit que c'est parce qu'il avait vieilli. "Le vagabondage", ajouta-t-il, de cet air aimable et pensif qu'il avait en parlant, "le vagabondage est une manifestation de l'adolescence, une fuite d'enfant devant ses responsabilités. Mais tôt ou tard, cette agitation disparaît . . . et enfin, l'homme devient un adulte et cherche un toit, un foyer."

Bobo sourit, dans le clair de lune. "Excuse-moi, Nutsy", dit-il. "Tu connais un tas de choses, mais tu ne connais pas Bobo. Toute ma vie, les gens se sont attachés à moi. Mais moi, je ne me suis jamais attaché à personne ni à rien. Et je ne m'attacherai jamais."

—"Peut-être", dit Tiny en haussant les épaules. "Mais pour moi, je pense que le bohème qui était en toi est mort pour toujours, tué par un mot, ou par un rêve, ou . . ." Il regarda vers la jetée et termina du même ton placide: "Ou par quelque chose que tu as découvert en cette enfant-là."

Bobo, suivant son regard, vit qu'Anna approchait de la barge. En silence, elle monta à bord, s'arrêta, et sourit.

—Hello, dit-elle. Ça va . . . ça va bien?

Bobo s'était levé. "Naturellement", dit-il. "On pensait justement à toi."

Nutsy se leva pour partir. Comme il passait devant la porte de la cabine, il vit la casquette blanche de marin posée sur la table. Il hésita un moment, puis entra pour la prendre. Quand il aurait le temps, quelques minutes de loisir que lui laisserait sa besogne de sonder les portes, il ferait un feu sur la grève . . . et cette preuve qui pourrait incriminer un innocent serait détruite à jamais. Mettant la casquette sous son veston, Nutsy dit bonsoir et s'avança vers la jetée.

Anna s'assit sur la chaise que Bobo avait apportée pour elle. "Hello Bobo", dit-elle, un peu gênée.

—"Hello, Anna". Il sourit. Après un petit silence, il se pencha soudain et lui demanda abruptement. "Pourquoi es-tu revenue?"

—"Pourquoi m'as-tu regardée comme tu l'as fait, quand je suis partie?" demanda Anna à son tour." Mais ce n'était pas une question, c'était une réponse. Comme Bobo continuait à garder le silence, Anna lui demanda doucement: "Veux-tu que je m'en aille, Bobo?

—"Non", dit Bobo en se levant avec une soudaine décision. "C'est moi qui m'en vas."

Comme il parlait, le chien, prompt à saisir ce qu'il pensait, s'était alertement mis sur pieds et trottait derrière lui. Anna les fixa tous deux, l'homme mettant fermement la laisse au collier du chien, et elle cria.

—Mais, Bobo, ça n'a pas de sens!

Par-dessus son épaule, Bobo répondit d'une voix délibérément dure:

—Je mène ma vie comme je l'entends. Tu vendras le poisson, bébé. Je m'en vas.

Au comptoir extérieur d'un restaurant qui servait de relai aux chauffeurs des grands camions transcontinentaux, Tiny était en train de boire son café, entouré de cinq ou six chauffeurs. Il parut heureux de voir Bobo, mais pas surpris.

—"Il était pour s'occuper d'une barge de poisson", dit-il comme pour en informer le monde entier, avec dérision. Puis, à voix basse, il dit à Bobo: "Ces camions s'en vont vers le nord, à San Francisco." Et, tapant dans le dos de son compagnon: "Moi et toi dans San Francisco, hein?"

Bobo mangea, placidement, et en silence. Du jambon et des oeufs, de la tarte aux pommes, du café. Il prenait son temps. Et pendant ce temps-là, les chauffeurs, qui avaient fini de manger, partaient un par un avec leurs camions. Tiny commençait à s'agiter nerveusement.

—Ils s'en vont, dit-il de sa voix plaintive. Dépêche-toi d'expédier cette nourriture, si tu veux qu'on attrape le dernier camion.

Bobo brassa son café, sans donner le moindre signe qu'il ait entendu.

Le dernier camion gronda et disparut dans la nuit. Toujours en silence, Bobo paya son repas et repartit vers la barge.

Il regarda dans la cabine où aucune lumière ne brillait. Anna dormait sur le lit. Alors, en soupirant, Bobo disposa son sac de matelot comme un oreiller et s'étendit sur le pont.

VII

Quand Anna eut fini de suspendre les tentures de coton imprimé, la barge, avec son nouveau revêtement de peinture brillante, avait l'air étonnamment accueillante et confortable. Mais Bobo n'était pas satisfait. Cette autre barge, celle de M. et Mme Simpson, était peinte en blanc, avec des rideaux blancs et rouges, et elle avait quelque chose en plus: une corde à linge sur laquelle des vêtements de diverses couleurs claquaient gaiement au vent.

—"C'est une belle corde à linge!" cria Bobo à l'étonnement de la vieille dame à bord de la barge voisine. "Nous allons en avoir une exactement pareille." Et il sourit avec bonheur.

"Après le mariage", pensait-il, avec son respect de toutes les formes. Cela ne serait pas convenable qu'Anna lave son linge à lui avant le mariage. Tout devait être correct: le permis, le prêtre, et alors la lune de miel. Les autres filles pouvaient faire comme elles voulaient . . . qui s'en occupait? . . . Mais Anna, c'était l'épouse. Il avait averti Hirota qu'il avait à présent un "partner", un "partner" qui ne buvait pas, et le Japonais, à qui cette preuve de solidité avait plu, avait consenti à lui payer trois dollars par jour, au lieu de lui donner deux dollars et une bouteille de saké.

Anna, joyeuse, heureuse, taquinait Bobo à propos de son respect des formes. "Puis-je t'embrasser?" demanda-t-elle en jetant ses bras autour de son cou.

—"Un baiser", dit-il avec précaution. "Pas plus." Puis, parce qu'il passait la nuit sur l'eau, avec Hirota et Takéo, à pêcher le poisson qu'on vendrait ensuite, il étreignit Anna contre lui avec autant de force qu'un ours. "La fiancée dort paisiblement, tandis que le fiancé va à la pêche", dit-il tendrement. "Et demain, ce sera notre mariage, et tout le monde sera invité."

Anna inclina la tête, les yeux rêveurs. "Je t'aime, Bobo", murmura-t-elle.

Quand il fut parti, elle s'assit dans la cabine, heureuse et en sécurité, n'ayant plus peur de rien. Devant le poêle, le chien de Bobo était allongé avec volupté. Mais, au bout d'un moment, bien que l'on n'entendit aucun bruit dans la nuit, au dehors, le chien leva la tête, son poil se hérissant. Et alors, Anna vit la figure mauvaise de Tiny, dans l'ouverture de la porte.

Il n'était arrêté que pour boire un coup, lui dit-il lentement. "Et pour vous demander quelque chose", ajouta-t-il. "Pourquoi ne partez-vous pas? Vous êtes dans le chemin de Bobo. Il faudrait qu'il parte de cette ville. Le climat n'est pas sain pour lui." Tiny se versa à boire à même la bouteille de saké et se retourna pour regarder la jeune fille silencieusement. "Avez-vous entendu parler d'un type du nom de Pop Kelly? Il a été tué l'autre nuit, étranglé!"

Il attendait, pour voir quelque signe de frayeur apparaître sur la figure d'Anna. Mais elle lui demanda, avec un calme parfait: "Alors, qu'est-ce que vous allez me dire? Que c'est Bobo qui l'a tué?"

—Je ne dis pas ça, répondit brusquement Tiny. Ils ne savent pas qui a fait le coup. Mais je connais quelqu'un qui aurait pu le faire, et personne d'autre n'en connaît. Aussi, Bobo serait plus en sûreté avec moi au Nord, sans avoir une femme qui se pend à son cou comme un câble.

Anna continua de le regarder calmement, en dépit des battements plus précipités de son coeur. "Je dirai à Bobo ce que vous m'avez dit."

Avec des allures de fanfaron, Tiny sortit. Anna demeura assise, immobile. Puis elle se pencha pour caresser la tête du chien. "Qui était ce Tiny? Quelle emprise avait-il sur Bobo?"

Elle entendit la voix de Bobo qui disait un gai bonsoir aux Japonais, et elle releva la tête comme il entrait.

—Tu penses au mariage? lui demanda Bobo, d'un ton heureux.

—"Oui." Anna hésita. "Bobo . . . qui est Tiny? Qu'est-ce qui te lie à lui, Bobo?"

Aussitôt le regard heureux et insouciant disparut, et la figure de Bobo devint un masque dur. "Il est venu?"

—Non, non. Simplement . . . je me demandais.

Bobo s'assit par terre et prit dans les siennes la main d'Anna, doucement. Puis, lentement, en hésitant, il lui raconta l'histoire de cette nuit dans la taverne oubliée. "Quelquefois", dit-il, "quand je suis soûl, j'oublie combien ces mains sont fortes. Et cette nuit-là, il y a deux ans . . . un homme, soûl lui aussi, s'est jeté sur moi avec un couteau et . . . je . . . j'ai mis la main sur lui . . . "

Il haussa les épaules, désespéré, regardant Anna. "Tiny était sobre, et il m'a emmené au loin. Depuis, ça été comme ça . . . trouver du travail, et donner l'argent à Tiny pour lui tenir le bec clos."

La main libre d'Anna caressa la tête de Bobo. Celui-ci soupira: "A présent, je ne veux plus m'en aller. Je veux rester avec toi. Je parlerai à Tiny . . . " il eut un bâillement ensommeillé . . . "et je lui ferai comprendre ce que cela signifie pour moi."

VIII

Soigneusement vêtu d'un habit noir, avec cravate blanche et fleur à la boutonnière, Bobo était assis, impatient, auprès de Nutsy, sur la jetée, tenant un paquet qui serait son cadeau à la mariée: une robe de satin décolletée bas, qu'il avait achetée de l'une des hôtesses au café. "Pourquoi", demandait Bobo, "ne pouvait-il donner tout de suite la robe à Anna?"

"Parce que", lui expliquait patiemment Nutsy, "ce n'est pas la coutume. Le mari ne voit pas la femme avant le mariage, voilà la vieille tradition."

—"Et tu veux observer les coutumes dans toutes les formes", rappelait-il au fiancé impatient. "Autre chose: après la cérémonie, tu dois porter la mariée dans les bras pour lui faire franchir le seuil de la chambre nuptiale."

Bobo approuva de la tête. Il avait entendu dire cela. "Regarde", dit-il, sa figure s'illuminant soudain, "les invités arrivent." Il regarda avec une nuance d'anxiété M. et Mme Simpson descendre roidement de leur barge, car M. Simpson transportait sous son bras le disque "A Long, Long Trail Awinding", que l'on ferait jouer pendant la cérémonie.

Par degrés, les invités s'assemblaient sur la jetée. Bientôt, il y eut presque foule: Hirota et Takéo, Charlie, le commis de bar, son assistant, les Simpson et, naturellement, Nutsy, qui était le garçon d'honneur. Enfin, la barque qui transportait le prêtre arriva, et le père Price en descendit.

Alors, tous les regards convergèrent vers la barge de poisson, d'où la mariée allait sortir. Elle apparut, frêle, charmante et radieuse dans sa simple robe blanche. Le coeur de Bobo battit avec fierté.

Toute la compagnie monta à bord de la barge de Bobo. Le victrola fut mis en marche, et la musique commença. Mais à ce moment, un gros et luxueux navire à moteur arriva, et le docteur Brothers héla Bobo, de

la passerelle. Son moteur s'était encore détraqué, expliqua-t-il, et il se demandait si Bobo pouvait le réparer.

Bobo secoua la tête. "Je suis en train de me marier", dit-il. "Voudriez-vous assister à la noce?"

Le docteur Brothers accepta avec enthousiasme, félicita Bobo et mentionna qu'il avait à bord une caisse de champagne. Bobo, dans la posture d'un coureur qui attend le signal du départ, l'entendait à peine.

Là . . . quelqu'un avait appelé? "Je viens!" cria Bobo.

Derrière le docteur Brothers, l'énigmatique jeune femme fumait en silence, surveillant la cérémonie. Elle vit le docteur porter la main à sa figure dans un geste las, misérable, et elle ferma les yeux, silencieusement, comme une femme qui concède une bataille perdue.

Bobo ne vit rien de cela et d'ailleurs, quand il aurait tout vu, il n'aurait rien compris. Il n'avait d'yeux que pour Anna, sa fiancée, sa femme.

Plus tard, comme le docteur Brothers apportait les bouteilles de champagne, Bobo pensa soudain, se reprochant son manque de sens pratique, qu'il était à présent un homme marié, et qu'il avait besoin d'argent. "Je vais réparer votre moteur", annonça-t-il.

La femme du navire du docteur Brothers dit abruptement: "Frank, je crois que je vais descendre à terre". Et le docteur inclina simplement la tête, d'un air triste.

Bobo avait embrassé Anna en lui disant: "Au revoir, dans une demi-heure". La barque du prêtre s'éloigna sur l'océan. Sur la barge, les invités s'attardèrent un peu, puis, un à un ou par couples, ils s'en allèrent. A la tombée de la nuit, il ne restait que Nutsy. Comme Anna retournait dans ses mains, pour la dixième fois, le présent de Bobo, il lui dit en souriant: "Allons, développe-le. Bobo n'en sera pas froissé".

Anna défit le papier et en tira la brillante robe au décolleté généreux. Elle soupira.

Nutsy, qui souriait toujours, lui dit doucement: "Porte-la ici, quand tu seras seule avec Bobo. La modestie est faite pour la rue, le monde extérieur, mon enfant, pas pour le home". Il se leva. "Eh bien, il faut que je parte encore une fois, pour aller examiner mes portes. Bonne nuit, Anna."

—"Bonne nuit, Nutsy." Anna caressa sa main. "Et merci."

Un amusant, un charmant petit homme, pensait-elle. Et avisé. Elle rentra dans la cabine et mit la robe.

Dehors, sur l'eau, Bobo travaillait dur, ayant découvert que la besogne était beaucoup plus compliquée qu'il l'avait cru tout d'abord. Qu'est-ce qu'Anna pouvait bien penser de lui, un homme qui se sauvait pour aller travailler, comme ça, le jour de son mariage? A côté de lui, la voix lasse et bienveillante du docteur Brothers lui demandait: "Bobo, comment le sais-tu, quand tu aimes une femme?"

Bobo le regarda brièvement. "Cette femme qui était ici?" demanda-t-il.

—"Non." Et après une pause: "Ma femme".

Bobo parla lentement, sobrement: "Anna et moi . . . nous partageons les mêmes mots, les mêmes pensées . . . nous nous appartenons, quoi. Quand vous trouvez quelqu'un comme ça, vous le savez, et vous y tenez, si vous êtes intelligent". Soudain, il se releva. "Ça y est! j'ai trouvé!"

Le moteur ronfla doucement, couvrant la voix pensive et lente du docteur Brothers, qui disait. "Je crois que j'ai trouvé, aussi, Bobo".

A bord de la barge, Anna courut à la porte de la cabine, entendant des pas sur le pont. "Bobo!" cria-t-elle. Et soudain: "Ah . . . c'est vous!"

—"Oué . . . " Soûl et hideux, Tiny entra dans la cabine. Comme toujours, le chien gronda, se dressant sur ses pattes de derrière. Tiny, voyant qu'il était attaché, fit un geste de menace.

Il regarda Anna, et elle s'écarta de la lumière, se trouvant immodeste dans la robe brillante. "Le mariage de mon ami", grogna Tiny, "et je n'ai pas été invité".

Anna parla, avec anxiété, avec désespoir. "Tiny, écoutez. Bobo a été . . . a été assez bon pour vous aider, n'est-ce pas? Eh bien, si vous continuez de recevoir de Bobo ce que vous aviez coutume d'en recevoir, alors, pourquoi cela vous ferait-il de la différence, l'endroit où vous le recevrez, du moment que vous le recevrez? Tant par semaine. Pas beaucoup, évidemment, mais autant que Bobo a coutume de vous donner, en tout cas. Et vous n'auriez pas besoin de rester ici."

Elle vit, avec une horreur qui grandissait lentement, que Tiny ne l'écoutait pas, qu'il la regardait comme s'il la voyait pour la première fois. "Tu n'es pas un vilain petit numéro", dit-il d'une voix empâtée, en se jetant sur elle.

Anna le repoussa violemment, et il tomba contre la porte. "Correct, tu veux jouer à la sainte-nitouche", dit-il. "Mais rappelle-toi que nous avons un secret, bébé. Bobo a tué Pop Kelly, et tu le sais, et je le sais."

—"Je ne le sais pas!" cria Anna. Si je puis approcher assez près pour détacher le chien, pensait-elle avec désespoir. Mais je ne peux pas, je ne peux pas! Oh! Bobo, pourquoi ne viens-tu pas? Soudain, en surveillant le chien, sa respiration se fit plus rapide. "Ecoute!" dit-elle, "tu sais ce qui en est. Alors, où était ce chien? Quand Bobo se bat, le chien se bat aussi! On ne peut le retenir . . . il se bat pour Bobo! Aussi, pourquoi n'était-il pas mordu, ce Kelly? Parce que Bobo ne l'a pas tué . . . il n'était même pas là. C'est toi! C'est toi qui a tué Kelly toi-même!"

C'était la vérité. Le regard qu'elle put lire sur la face de Tiny comme il se rapprochait d'elle, dit à Anna qu'elle avait dit vrai. Ses yeux s'agrandirent de terreur quand la figure horrible, contorsionnée, se pencha sur la sienne. "Tiny, arrête!" cria-t-elle, et elle se sentit s'abîmer avec fracas dans le noir.

IX

Bobo sauta de la barque et courut vers la cabine. Dans le coin, au milieu d'un dégât que l'esprit engourdi de Bobo ne parvenait pas encore à comprendre, le chien se lamentait, tirant sur sa laisse. "Anna!" appela Bobo; et il répéta: "Anna! Anna!"

Une voix faible, plaintive, étouffée, parvint à lui de quelque part, et Bobo courut sur le pont. Mais le docteur Brothers l'arrêta. "Laisse-moi faire", dit-il, ouvrant tout grand le couvercle de la soute au poisson. Il regarda dans l'intérieur obscur et vit le corps replié d'Anna. Un air d'horreur extrême parcourut sa figure, mais sa voix demeura calme, autoritaire, quand il dit: "Amène le bateau de ce côté, je vais la tirer de là".

X

Bobo demeura assis, tendu et livide, s'efforçant au calme, tandis qu'Anna était transportée avec précaution à l'hôpital.

Mais quand, une heure plus tard, le docteur Brothers revint de la salle de chirurgie, il se leva, incapable de contrôler son anxiété: "Eh bien?"

—"C'est son dos, Bobo", dit le docteur. "Je . . . je ne sais pas encore. Elle a dit un ou deux mots. Tiny . . . Tiny quelque chose . . . je n'ai pas pu tout comprendre."

—"Tiny . . . " Bobo répéta le mot, sans expression.

Le docteur mit la main sur son épaule. "Je ne te tromperai pas. La chance est faible, mais . . . tu sais que je ferai tout ce que je pourrai."

—"Oui", dit Bobo, toujours sans expression. "Merci, docteur."

Il sortit, regardant droit devant lui, à travers le brouillard et l'obscurité épaisse et tranquille. C'était un petit village, San Pablo, et il n'y avait nulle part où se cacher de la justice, à moins qu'un homme ne sût assez fou pour se croire en sûreté en dehors de la courbe de la jetée, parmi les rochers. Bobo suivit la jetée, toujours calme. Tiny pouvait courir si le coeur lui en disait: il n'y avait pas d'autre endroit où courir que dans l'océan.

Le brouillard était plus épais encore ici qu'ailleurs, mais Bobo n'avait pas besoin de voir la forme sombre qui s'aplatissait sur les rochers: il sentait la présence de Tiny.

—"Bobo!" La voix lui parvint, faible et tremblante. "Je ne l'ai pas fait. Je peux t'expliquer, Bobo."

Bobo avançait sans hâte, et la voix, qui reculait à mesure qu'il avançait, lui parvint du rocher qui émergeait, tout droit, de la mer: "Ecoute-moi, Bobo. Je ne l'ai pas fait. C'est un accident. Elle est tombée. Il faut que tu me croies!"

—"Attends, Tiny." Bobo avançait toujours.

—"Bobo!" La voix se brisa en un cri de désespoir. "Tu sais que je ne peux pas nager!"

—"Attends, Tiny." Il n'y avait aucune émotion dans la voix de Bobo; elle était aussi douce et impersonnelle que la voix de la conscience. "Attends."

La forme noire qui fuyait franchit le dernier rocher, le plus avancé dans la mer, puis elle trébucha et tomba avec un cri: "Bobo!"

Les eaux sombres se refermèrent sur le corps qui se débattait, et elles continuèrent de couler, doucement . . .

XI

Il n'y avait que deux mois que la barge avait été peinte, mais cependant, elle avait été encore repeinte, d'un blanc éclatant . . . en l'honneur du retour d'Anna.

Le docteur Brothers et Nutsy la soulevèrent du matelas sur lequel elle était étendue, sur le pont du navire du docteur, et Bobo prit le léger fardeau dans ses bras, doucement.

Anna lui rit en pleine figure: "Tu croyais qu'on pouvait me casser, moi, grand bêtas?"

—"Correct, je suis un bêtas, mais un bêtas plein d'attention", répondit Bobo.

Il se redressa, pour dire au docteur Brothers un "au revoir" plein de gratitude, de même qu'à Nutsy. Dans ses bras, heureuse, gaie et radieuse, Anna regarda Bobo dans les yeux et lui dit: "Hello, Bobo!"

Les yeux de l'homme lui dirent tout ce qu'elle pouvait désirer savoir. Mais elle voulut être sûre. "Bobo", lui demanda-t-elle, "es-tu certain que tu veux de moi comme je suis là?"

—"Oui, je veux de toi comme tu es là", dit Bobo. "Et dans un autre mois, quand tu seras mieux, je voudrai de toi comme tu seras alors. Et quand tu seras complètement guérie, je te voudrai, plus que tout."

Il l'embrassa tendrement et alors, peut-être parce qu'il avait peur que, un moment encore et il se mettrait à pleurer, il fit sa voix gaie et brusque: "Demain, je te montrerai tout; où tu vas t'asseoir sur le pont, pour tout mener, où tu prendras l'argent, où tu conduiras tout le commerce. Mais à c't'heure, il y a la coutume, la tradition." Malgré tout ce qu'il put faire, sa voix se brisa et c'est terriblement ému qu'il termina: "A c't'heure . . . le marié porte la mariée dans ses bras pour lui faire franchir le seuil . . . "

FIN

Adapté de la production 20th Century-Fox "Moontide" — Direction Archie Mayo. Scénario de John O'Hara.

DISTRIBUTION

Bobo.....*JEAN GABIN*
Anna.....*IDA LUPINO*
Nutsy.....*CLAUDE RAINS*
Dr Brothers.....*JEROME COWAN*
Tiny.....*THOMAS MITCHELL*
L'Inconnue du navire....*HELEN REYNOLDS*
Takéo.....*BEN YUNG*
Hirota.....*CHESTER GAN*
Mildred.....*ROBIN RAYMOND*
Le père Price.....*RALPH BYRD*
Pop Kelly.....*ARTHUR AYLESWORTH*
Mac.....*JOHN KELLY*
M. Simpson.....*TULLY MARSHALL*
Mme Simpson.....*VERA LEWIS*

La Beauté...

PRINTEMPS, SAISON DES CHEVEUX ET DE LEUR BEAUTÉ

Le printemps et l'automne sont traditionnellement considérés comme des saisons ayant une influence sur les cheveux. En automne, ils tombent, paraît-il. Au printemps, leur pousse est plus vigoureuse. Ils suivraient donc le rythme de la verte nature...

Quoi qu'il en soit, la question des cheveux préoccupe en ce moment, beaucoup de femmes. Peut-être y faut-il voir l'une des conséquences des nombreuses et... implacables décolorations, teintures, etc. subies par notre système capilaire? Encore lorsque ces passages du blond au brun sont opérés par la main du coiffeur le mal est léger... Hélas! combien d'imprudentes ont appris à leurs dépens le respect de cette vérité vieille comme le monde: "A chacun son métier"...

Mais cela est une longue parenthèse. Nous disions donc qu'une sève nouvelle activait, au printemps, notre cuir chevelu et sa floraison. Il s'agit d'en accroître la force. D'abord, en les faisant couper assez haut. Les mêmes antiques principes qui nous conseillent de passer les ciseaux à la nouvelle lune. Ainsi pour certains végétaux, vous diront les jardiniers.

Puis, nous devons commencer, sans attendre, à les soigner.

Le meilleur traitement, ou, si vous voulez, le traitement de base consiste en massages. Il existe d'excellents spécialistes à qui s'adresser. Il est aussi facile d'y pourvoir soi-même.

Dans ce cas-là, le plus simple et, sans doute, le plus efficace procédé est celui de la brosse. Au moyen d'une brosse très dure (voire d'une brosse métallique) brosser les cheveux, du front au milieu du crâne, de la nuque au milieu du crâne, de l'une et de l'autre oreille au milieu du crâne. Cent fois dans chaque sens, matin et soir. Les premiers jours vous aurez littéralement les cheveux douloureux. Ne vous en inquiétez pas. Ne vous inquiétez pas davantage de ceux qui tomberont. Ils étaient morts.

Ou bien, du bout de vos quatre doigts écartés et fortement appuyés, vous remontez des tempes au milieu du crâne en imprimant un mouvement de trépidation.

Encore vous pincez votre cuir chevelu pour le détacher de la boîte crânienne.

Après le massage, le grand adjuvant, c'est l'huile. Le soir, imprégnez d'huile votre cuir chevelu. Passez la nuit. Le lendemain matin, un bon shampooing. Remède héroïque pour les femmes qui vivent seules. Il est bien entendu que l'on a pas le droit d'infliger à un mari le voisinage d'une tête huilée, même sous serviette. Mais laquelle ne pourra rester ainsi au moins une demi-heure? Il n'y aura qu'à renouveler l'opération plus souvent!

Les huiles les plus indiquées sont, d'abord, l'huile de ricin, puis les huiles solaires. A défaut, une huile de cuisine.

La lanoline, la vaseline donnent des résultats analogues.

Lina Cavalieri conseillait cette formule: 6 gr. de soufre, 30 gr. de lanoline. N'importe quel pharmacien pourra vous la préparer. Enfin, vous connaissez les bienfaits du shampooing aux œufs? Battre 3 jaunes d'œufs, y ajouter une c. à soupe d'huile de ricin. On peut rincer avec une eau additionnée d'un jus de citron.

Tout cela sans parler des excellents produits que l'on trouve aujourd'hui dans le commerce pour revitaliser le système capilaire!

Celles qui garderont le cheveu pauvre et rare l'auront bien voulu!

POURQUOI PAS UN JOUR DE BEAUTÉ ?

Il est hors de doute qu'au point de vue régime alimentaire, les américains sont très en avance. Ils ont, dès longtemps, travaillé la question alimentaire et en ont tiré des conclusions et des directives for intéressantes.

L'un des spécialistes de cette question préconise ce qu'il appelle un jour de beauté: "a beauty day".

La vie moderne, dit-il, amène tous les hommes et toutes les femmes qui sont gourmands à infliger à leur tube digestif un travail au-dessus de ses forces. Si on y ajoute la dépense d'énergie obligatoire avec la vie moderne, on ne peut nier que l'une et l'autre chôse ne laissent des empreintes sur le visage.

La surcharge de travail à laquelle on oblige l'estomac et le foie est une cause réelle de la sensation de l'éternelle fatigue et des traits tirés. Les yeux deviennent moins vifs; de petites rides se forment au-dessous; les muscles du visage perdent de leur tenacité et le rictus apparaît.

Le traitement interne doit être adjoint au traitement externe si l'on veut éviter ces désastres et y remédier quand il en est temps encore.

Depuis quelques années, ce médecin a prescrit le jour de beauté à ses patients et chacun en a éprouvé un bienfait véritable.

Prenez n'importe quel jour de la semaine, le dimanche si vous ne pouvez en choisir un autre, le dimanche que l'on choisit généralement pour faire des excès de table.

Ce jour là, vous ferez reposer votre estomac et votre tube digestif et vous prendrez une sorte de bain interne. Tous vos jus de fruits favoris vous seront permis à la quantité que vous voudrez. Vous n'avez aucune idée combien votre intérieur, vos organes surchargés de travail bénéficieront de ce nettoyage naturel. Vos glandes acquerront une nouvelle vie sous l'apport de ce régime généreux en vitamines et en sel minéraux. Votre intestin comme votre estomac n'ayant plus à faire face à des aliments gras secrèteront mieux leur suc naturel et votre sang coulera plus fluide et plus rapide.

Si vous le pouvez, que ce jour de beauté soit aussi un jour de repos total, allongé. Si vous avez quelqu'un qui puisse apporter vos jus de fruits ou de légumes jusqu'à votre lit, ne quittez pas celui-ci de la journée.

Parmi les légumes, qui donnent des jus agréables: le choux, le cèleri, les épinards, le persil, la carotte, la rhubarbe, la tomate.

Un grand verre de n'importe quel de ces jus de légumes apporte un concentré de vitamines et de sels minéraux. Rien ne peut mieux lutter contre la fatigue et le vilain aspect du teint, qui font places au bout de quelques semaines de ce traitement, à un épiderme frais et rose.

Ce traitement peut être adopté par n'importe qui.

Quelquefois, on ajoute une salade de fruits frais ou de légumes crus; mais le régime des jus est préférable, car il donne aux organes de la digestion un repos complet.

Voici d'ailleurs le menu de jus de fruits que l'on peut adopter pour le jour de beauté:

Pour le petit déjeuner, un grand verre de votre jus de fruits favori, (si vous êtes un buveur de café impénitent, vous pouvez prendre, une demi-heure après, une tasse de café très léger, sans sucre ni lait).

A 11 heures, un autre grand verre de jus de fruits, ou un verre de jus de céleri parfumé au jus de citron.

A midi, une tasse de bouillon de légumes chaud, ou plutôt de bouillon d'herbes (épinards, persil, cerfeuil, oseille, laitue, estragon, un oignon).

A 2 heures, un verre de jus de tomate.

A 4 heures, une infusion de vervaine ou de menthe.

A 6 heures, une tasse de bouillon de légumes chauds.

A 8 heures, un verre de jus de fruits et une tasse de tisane.

Avant de vous endormir, une demi-tasse à thé d'un peu de thé purgatif très léger.

Encore une fois, tous les légumes et tous les fruits, à l'exception de la banane, peuvent être adoptés pour faire ces jus.

POUR ETRE JOLIE DÈS LE RÉVEIL

1. Ne jamais se coucher avant de s'être soigneusement démaquillée;
2. Se baigner les yeux avant d'aller dormir et mettre un peu de crème sur les paupières;
3. Si on ne prend pas de bain le soir, se frictionner le corps avec de l'eau de Cologne;
4. Bien brosser les cheveux pour les aérer et les remettre en plis;
5. Avoir à portée de la main de l'eau de roses, du coton, de la poudre rose clair, un rouge à lèvre d'un ton frais et naturel, une brosse à cheveux;
6. Dès le réveil, passer du coton imbibé d'eau de roses sur le visage et sur les paupières, pour dégonfler les yeux;
7. Mettre un nuage de poudre sur le visage encore humide. Le rouge à lèvres également sur les lèvres encore humides;
8. Pour rafraîchir l'haleine et en même temps stimuler la digestion, buvez un verre d'eau fraîche;
9. Pas de parfum trop lourd. Une eau de toilette bien fraîche, de la lavande ou de l'eau de verveine.
10. Un coup de brosse à vos cheveux et vous serez fraîche et plaisante à regarder dès le réveil.

UNE JOLIE BOUCHE

Si on vous dit de mettre le rouge sur des lèvres complètement sèches pour qu'il s'étende bien, c'est un conseil, mais il n'est pas bon pour tout le monde. Des lèvres sèches à l'excès prennent inégalement le rouge, malgré tous vos efforts.

Donc si vos lèvres n'ont pas une pulpe naturellement lisse, humectez-les le matin avec un mélange en parties égales de glycérine et d'eau de Cologne. Une heure après environ, vous pourrez mettre le rouge avec une certitude de succès.

Le même mélange vous servira chaque soir, après vos ablutions. De sorte que vous conserverez en dépit du vent, du froid, de la poussière, une bouche en fleur.

POUR LES PEAUX SÈCHES

Un excellent traitement pour les peaux sèches consiste à remplacer, une ou deux fois par semaine, la crème de nuit par une crème aux hormones qui est particulièrement bienfaisante, car elle contient non seulement des principes nourrissants mais encore des extraits glandulaires qui vivifient l'épiderme. Retirez l'excès non absorbé à l'aide d'un tampon d'ouate humide d'eau tiède. Terminez votre toilette du soir par quelques tapotements avec un coton humide de ce tonique adoucissant.

Et vous vous éveillerez chaque matin avec une peau douce et fraîche dont la beauté vous récompensera largement des peines que vous avez prises à la soigner.

Si par négligence, ou manque de temps, vous avez laissé votre peau se dessécher, à tel point que vos soins se révèlent insuffisants, il sera indispensable, avant les grandes chaleurs, de faire faire dans une Académie de Beauté, soit une cure complète de beauté, soit une série de massages suivant les conseils de la spécialiste. Continuez chez vous ces soins, par l'application des masques adoucissants. Ces soins, faciles à réaliser, demandent peu de temps et sont pas très coûteux.

Soignez-vous dès maintenant avec persévérance et vous n'aurez plus à redouter l'été pour votre peau fragile, si vous savez la prémunir et la défendre contre tout ce qui l'irrite et la dessèche.

NOTRE VIE

GRAND ROMAN D'AMOUR

Complet dans ce numéro

I

De tous les hommes touchés par sa carrière, c'est Asa Timberlake qui avait connu le plus longtemps la petite Stanley. C'était son père, un homme patient, fatigué et silencieux. Et, quelquefois, il lui semblait que tout le malheur qui lui était venu avait commencé le jour de la naissance de cette fille.

Roy, elle, avait été différente! Roy, c'était sa fille aînée, jolie, délicate et fière. Sa femme, Lavinia, n'était pas alors devenue une invalide qui soupirait constamment, quand Roy était bébé. Et le frère de Lavinia, William, ne s'était pas alors introduit dans les affaires des Timberlake, pour finalement s'en emparer . . .

Peut-être était-ce le rappel de ces jours heureux, dont Roy avait le frêle centre, qui rendait Asa si épris de cette fille aînée. Il tentait bien d'être impartial, comme doit l'être un père, mais la fierté que lui inspirait Roy était une calme flamme. Et voilà à présent qu'elle était grandie, qu'elle dirigeait son propre atelier de décoration! Et qu'elle était mariée, aussi, au meilleur médecin de la ville, et si heureuse avec son Peter!

Stanley, elle, n'était pas de la sorte pour être radieuse. Elle était éclatante. Elle avait le caractère le plus changeant, sauvagement gaie un instant, puis coléreuse et agitée l'instant d'après. Asa n'avait jamais été capable de comprendre cette enfant. De bien des façons, elle l'effrayait.

Eh bien, ce serait la tâche de Craig Flemming de la comprendre, à présent!

A plusieurs reprises, Stanley avait décidé d'épouser tel ou tel jeune homme . . . Mais cela ne s'était jamais rendu, jusqu'ici, au stage des cadeaux de noce étalés sur les tables du salon . . . au point que Roy couse la robe nuptiale de sa jeune soeur . . . au point que William et sa douce épouse, Charlotte, viennent faire une cérémonieuse visite de congratulation.

—Bonjour, Charlotte, dit Asa Timberlake en entrant dans le salon où Roy demeurait poliment assise aux côtés de sa mère. Comment allez-vous, William?

—Si j'avais écouté le médecin, je serais dans une chaise roulante, mugit William Fitzroy, sa voix faisant trembler les énormes plis de graisse qui retombaient sur son collet. Mais je ne l'ai pas écouté, et je ne suis pas dans une chaise roulante. Où est Stanley?

Asa soupira:

—Depuis que vous lui avez donné cet auto, William . . .

—Hum! Elle conduit comme une folle. Quatre-vingt-cinq milles dans les limites de la ville, d'après sa dernière contravention! Ce dont Stanley a besoin, c'est d'être menée avec une main ferme!

—Elle aura bientôt un mari, répondit Asa avec un sourire.

—Craig? Il n'est pas à la hauteur de la tâche! Il est mou. Elle l'entortillera autour de son petit doigt!

Un orgueil rusé se peignit sur les traits du vieux Fitzroy, à ses mots. Il poursuivit:

—Vous pouvez comprendre Roy, mais "moi", je puis vous dire une ou deux choses au sujet de Stanley!

A ce moment, on entendit grincer des freins au dehors, à la courbe du chemin; et un instant après, de fins talons hauts retentissaient sur les marches du perron, puis dans l'entrée. William se rengorgea instinctivement: Stanley était là!

—Mon petit oncle chéri! dit la jeune fille, traversant toute la pièce pour se diriger vers le vieil homme.

Les cheveux d'or de Stanley étaient tout ébouriffés par le vent, et sa figure provocante brillait comme de l'éclat de quelque secrète excitation.

—Je regrette tellement d'être en retard! dit-elle encore à son oncle.

Asa se sentit mal à l'aise, à l'air de triomphe qu'avait pris la figure de William. Cependant, celui-ci disait à sa nièce:

—J'aurais bien envie de ne pas te donner ce que j'ai dans ma poche, petite fille . . .

—Quelle poche? demanda aussitôt Stanley, se pressant contre son oncle. Oh! oncle William!

C'était un chèque, naturellement. L'argent était la meilleure chose que connût William. Et le meilleur n'était pas trop bon pour Stanley. Asa fit une grimace. Son cadeau, à lui, consistait en meubles anciens qui avaient appartenu à sa mère et qui orneraient le nouveau logis des jeunes mariés. Pour ce qui est de l'argent, maintenant . . .

—Je parie que cela ne te durera pas longtemps, disait William à sa nièce sur un ton de gronderie.

—Mais il y en a encore d'autre, d'où cet argent vient! répliquait Stanley en souriant.

Le docteur Peter Kingsmill, le jeune mari de Roy, arriva un peu plus tard. Asa s'en alla dans la cuisine préparer un coquetel. Minerva, la vieille servante noire qui avait servi le père d'Asa dans la même vieille maison, était là, en train de préparer le dîner. Cela fit du bien à Timberlake d'écouter le bavardage de la négresse, qui lui parlait de ce que faisait son fils Parry là-bas, à Catfish Row.

Quand Asa revint au salon, c'est William qui avait la parole:

—Le docteur Buchanan m'a dit que vous faisiez du bon travail à l'hôpital, Peter. Il m'a dit que vous maniez adroitement le bistouri. Gardez votre tête, jeune homme, et continuez de travailler . . . Un jour, c'est vous qui prendrez la place de Buchanan, un de ces jours. Il commence à être pas mal vieux.

Charlotte avait été examiner tous les cadeaux de noce. A présent, elle regardait tout le monde, de son air doux.

—A propos, Stanley, demanda-t-elle, où est Craig?

—Craig? répondit la fiancée en haussant les épaules. Oh! il est à une réunion de quelque chose . . .

—Une réunion, hein? dit William sur un ton qui ressemblait à un ronflement. Une de ces réunions de libertés civiles, je suppose? Si tu veux avoir mon avis, ils demandent des libertés pour les gens qui ne doivent pas en avoir . . .

—Quels sont les gens qui n'ont pas droit à la liberté? demanda innocemment Asa.

—Les gens qui n'ont pas le sou et qui ne vaudront jamais rien! Stanley, si ton jeune homme ne se débarrasse pas de ces idées radicales mal foutues, jamais son bureau d'avocat n'aura une clientèle convenable. Remarque bien ce que je te dis là!

—Craig a des convictions! répliqua Roy avec chaleur. Peut-être préfère-t-il ses idées à des honoraires. Autrement, il ne serait pas Craig.

—Il faut vivre, je suppose? riposta William avec emportement. Et comme je connais Stanley, il faut gagner de quoi la faire bien vivre.

Stanley le regarda par en-dessous.

—Je n'ai pas besoin de m'en faire aussi longtemps que je "vous" aurai, mon oncle!

Elle tapota la main du vieil homme. Celui-ci rit comme une écolière, tout son courroux oublié. Un semblant de paix était revenu.

II

Il n'y avait jamais de véritable paix, cependant, quand Stanley était dans la maison. Asa songeait à cela, se sentant considérablement perdu, après que Craig Flemming fut venu pour elle et qu'il eût été renvoyé.

C'était un gentil garçon, Craig. Sincère et honnête, et élégant. Et pourtant, Stanley lui avait menti au sujet de son "mal de tête". Elle avait à peine répondu à son baiser, là, dans le couloir sombre. Elle l'avait renvoyé.

Comme il s'en retournait, Craig était arrêté sur le porche, où Asa était en train de se bercer. Le père de Stanley avait souri au fiancé de sa fille et lui avait demandé:

—Comment était la réunion?

—Assez ennuyeuse. Il est difficile de penser en même temps à Stanley et à l'abolition des taudis . . .

Craig était parti. M. Timberlake avait entendu démarrer la routière du jeune homme, dans le silence du soir. Le vieillard continua longtemps de se bercer, pensant toujours à Stanley, espérant que le mariage la rendrait heureuse et la ferait plus semblable à sa soeur.

Il aurait été bien loin alors de s'imaginer ce que serait le lendemain matin . . . bien loin de se voir appelant désespérément Craig au téléphone, son déjeuner délaissé . . . bien loin de se douter que Craig le conduirait à toute vitesse à la demeure de William Fitzroy et resterait là, immobile au volant tandis que lui, Asa, monterait quatre à quatre les degrés du perron de son beau-frère . . .

Le domestique des Fitzroy introduisit avec ostentation M. Timberlake dans la bibliothèque prétentieuse où Charlotte était assise, en train de tricoter. Il fixa sur elle des yeux égarés, puis regarda tout autour de la pièce comme si, parmi les livres coûteux qui n'avaient pas été lus, avait pu se dissimuler Stanley.

—Je croyais que, peut-être, elle était ici . . . Je croyais que, peut-être aussi, elle avait passé la nuit avec vous . . . Mais son auto est encore au garage . . .

—Qu'est-ce qu'il y a, Asa? rugit William en entrant dans la pièce.

—Stanley n'est pas à la maison. Après votre départ, hier soir, elle a prétendu être malade. Mais son lit n'a même pas été défait. Et son garde-robe est vide.

—Si quelqu'un a fait quelque chose à cette petite! éclata William.

Puis, se maîtrisant, il demanda:

—Et Craig?

—Craig attend dehors. Lavinia est sous l'effet des calmants, soupira Timberlake. Mais ce n'est pas tant d'elle qu'il s'agit, ni même de Stanley. C'est de Roy. Peter est parti hier soir lui aussi. Il a dit qu'il était appelé en consultation à Lynchburg. Mais . . .

—Alors, voilà ce qui en est!

Les veines étaient gonflées à éclater sur la figure de Fitzroy. Il cria encore:

—Après tout ce que j'ai fait pour cette petite! Après tout ce que j'ai fait!

Asa jeta sur son beau-frère un long et dur regard, tout plein du mépris que lui inspirait ce sauvage attendrissement sur son propre malheur.

—Cela ne semble pas faire grand'différence, hein? dit-il. Quand une personne veut quelque chose d'autre?

Et sur ces mots, il tourna sur ses talons et sortit, allant rejoindre Craig, demeuré comme une statue à son volant, en l'attendant.

—Elle n'est pas là, Craig . . . Ils n'avaient entendu parler de rien . . .

Machinalement, le jeune homme avait mis sa voiture en marche. Asa lui dit:

—Nous sommes aussi bien de rentrer directement à la maison. Peut-être que Peter . . .

Ils arrêtèrent enfin devant la demeure de Timberlake, beaucoup plus modeste que celle des Fitzroy. Asa demanda au jeune homme d'entrer, mais Craig se contenta de secouer la tête, un sourire acide sur les lèvres, et le vieillard esquissa un geste de consentement.

—Je suppose que vous avez raison. Mais, pas de folie, Craig. Vous êtes jeune. Vous avez du travail à accomplir. Vous avez toute votre vie devant vous.

—Naturellement, dit Craig avec ironie. Toute devant moi!

A l'intérieur, comme Asa pénétrait dans le couloir obscur, quelqu'un descendait l'escalier avec le plateau sur lequel on servait son déjeuner à Lavinia. La pénombre trompa M. Timberlake, et il lança le nom de Stanley, d'une voix pleine d'anxiété.

—Vous aussi, papa? se moqua Roy, avec un rire triste.

—Je . . . je regrette, Roy. Je suppose que j'espérais encore . . .

—Cessez d'espérer, répondit faiblement Roy.. Maman a une lettre d'elle. Voici ce qu'elle dit: "Je regrette de faire de la peine à Roy et à Craig, mais Peter et moi devions être l'un à l'autre. Nous étions destinés l'un à l'autre." Vous entendez cela, papa, destinés l'un à l'autre!

—Je vais prendre le plateau, dit doucement le père. Ecoute-moi, Roy. Stanley est faible, mais toi, tu es forte. Les faibles ont toujours les forts pour les défendre, mais les forts doivent se défendre tout seuls, ou périr.

—Je me défendrai, ne craignez rien.

Roy s'était composé un visage, mais ses yeux profondément cernés étaient tourmentés. Elle reprit:

—Je ne serai pas un obstacle pour eux. Craig est un avocat, il sera peut-être heureux d'arranger les choses. Mais je . . . je suis en retard à présent . . .

—En retard?

Asa ne pouvait que la regarder avec étonnement.

—Où vas-tu?

—A mon atelier, naturellement. Travailler. Pourquoi resterais-je à la maison? Sa voix s'éleva. "Je ne suis pas pour porter du noir. Pas pour Peter, pas pour personne!"

Elle fouilla dans la garde-robe tandis que son père demeurait immobile, incertain. Elle revint avec quelque chose dans ses mains, se poser devant le miroir. Pour un moment, elle s'y regarda, en silence. Puis elle dit, avec aigreur:

—Papa, je n'aime plus ce chapeau. J'en ai vu un, hier, dans une vitrine, en ville. D'un rouge brillant, avec une plume noire crânement plantée. Quoi de plus approprié?

—Enfant . . . dit Asa en posant doucement sa main sur le bras de Roy.

—Je ne serai pas molle comme vous l'avez été! cria soudain la jeune femme. Je ne demande la charité à personne. J'irai prendre moi-même ce qui me tente, comme Stanley, comme oncle William. Ils savent comment vivre!

—Non, Roy, non! dit Asa, qui ne s'était jamais senti aussi las, aussi vieux.

Elle le regarda un instant, puis se hâta de sortir de la maison. Asa s'appuyait douloureusement à la rampe de l'escalier, quand il entendit, en haut, la voix faible et plaintive de sa femme, qui se répandait à travers la maison comme un gaz à peine teinté, sans substance.

—Asa, Asa . . . Es-tu de retour? Roy m'a laissée seule!

—Qu'y a-t-il? grommela-t-il, pas assez fort cependant pour que Lavinia put l'entendre. Nous sommes tous seuls, tous! Jusqu'au dernier d'entre nous!

III

L'appartement meublé de Baltimore ne ressemblait pas beaucoup au ciel. Il était assez propre, cependant. Mais Peter Kingsmill ne s'était pas arrêté à penser à quatre murs, de quelque façon qu'ils fussent ornés. Pour lui, tout cela était lieu-commun. Pour lui, Stanley était comme le clair de lune, comme le vent, comme l'écume de la mer.

Et, au bout d'un mois, elle accourait encore au-devant de lui quand il rentrait à

leur foyer et déposait sa petite trousse médicale noire.

—Cela fait vingt-quatre heures, Peter! Je les ai contées!

—Moi aussi!

Peter rit et la tint embrassée. Quand il la tenait ainsi, sa ressemblance superficielle avec Roy s'évanouissait complètement. Elle était comme de la lave au flanc d'une montagne, ardente et agitée.

—Oh, Peter, murmurait-elle à présent, quand pourrons-nous être ensemble? Je souhaiterais que tu n'aies pas à vivre à l'hôpital.

—J'estime que je suis heureux d'avoir trouvé une position, dans les circonstances.

Elle l'amena dans le salon, comme un enfant désireux de montrer une grande surprise. Un nouveau victrola de luxe se trouvait dans un coin. Stanley plaça un disque de rhumba sur le plateau tournant et demeura courbée comme un arbre dans le vent, tandis que Peter fixait sur elle de grands yeux.

—Stanley! Où diable as-tu pris ce victrola? Tu ne pouvais acheter . . .

—N'aies pas l'air aussi sérieux!

Stanley s'était rapprochée, en dansant, et lui souriait.

—Je n'ai pas volé l'argent. Te rappelles-tu la dernière journée, là-bas, à la maison?

S'il se rappelait? Combien de fois il y avait pensé, dans l'obscurité et la solitude de sa chambre d'hôpital, à ses derniers moments avec Roy. Elle avait senti qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas entre eux, et pourtant, elle avait cru à son histoire de consultation à Lynchburg. Elle avait même essayé de lui aider à empaqueter ses affaires! Pauvre Roy . . .

En premier lieu, cela avait été son idée, à elle, que leur mariage ne serait pas pour eux un lien embarrassant. Ils seraient libres, libres comme l'air. Mais la quitter ainsi, sans un mot d'avertissement . . .

Stanley toucha son bras, et tous les souvenirs s'évanouirent.

—Le chèque m'appartenait, n'est-ce pas, chéri? Oncle William me l'avait donné . . .

—Tu ne l'as pas échangé, Stanley? Ton . . . ton cadeau de noce? . . .

—Mais, nous allons nous marier! Son doux murmure et ses doux bras l'enlaçaient en même temps. "Et je suis si seule. La musique m'aidera à passer le temps.

Peter la tenait tout contre lui.

—Passer le temps? Mais, Stanley, ne réalises-tu pas ce que nous avons fait? Toi et moi, nous avons assumé la plus grande obligation que deux personnes aient jamais assumée, ma chérie. Il ne peut y avoir entre nous rien de vulgaire, rien de bas. Tout doit être parfait ou . . . Dieu nous pardonne!

Entre ses bras, elle s'agitait, au rythme de la rhumba. Quand il se pencha, pour chercher son regard, une moue un peu ennuyée fit place immédiatement sur ses traits à un sourire de pénitence. Ses lèvres rouges s'entrouvrirent.

—Tu n'écoutais même pas, n'est-ce pas, Stanley? Mais c'est le moment de faire face à la vie! A présent que nous recommençons à neuf!

—Naturellement, Peter, murmura-t-elle. Mais je puis accompagner la musique, oui ou non? Rien que ce morceau? Tu sais comme j'aime danser. Et tu aimes danser, toi aussi, n'est-ce pas, Peter?

Ils commencèrent à danser ensemble, sans un mot, et il savait qu'elle était toute entière perdue dans les mouvements de son propre corps rythmant la musique. Et quant à lui, il était perdu en elle. Il se pencha et effleura son front de ses lèvres. Il aimait en elle jusqu'à ce qu'il ne pouvait comprendre et changer — et qu'il n'aurait peut-être pas changé même s'il l'avait pu . . .

IV

Oui, ils étaient mariés! Le lendemain du jour où la nouvelle était venue à l'hôpital que Roy avait obtenu son divorce. Quittant la vieille petite maison avec son enseigne craquelée: "Juge de paix", Peter fit rapidement descendre les marches à Stanley et l'installa à côté de lui dans son auto.

—Sens-tu quelque différence? demanda Stanley. Moi pas!

—Moi non plus. Peter secoua la tête. "Qu'allons-nous faire?"

—Allons danser! J'ai entendu parler d'un endroit où il y a de la bonne musique de swing, et pas trop cher. Au bas de North Front Street, je pense. Au "Shanty".

Le "Shanty" était un mystère synthétique de lumières voilées et de décorations fastueuses. Son petit plancher de danse était entouré de tables, avec des compartiments particuliers plus près du mur. Le bar n'était pas mal; mais les quatre musiciens de l'orchestre étaient vraiment bien. Heure après heure, sans jamais se lasser, ils jouaient, jouaient . . . Stanley les adorait, tout simplement.

—Ne serait-il pas temps de rentrer à la maison? s'aventura à demander Peter, vers minuit.

—Non, pas maintenant. Pas tout de suite . . .

Et s'il n'avait pas fini par consentir et par se laisser ramener par elle à leur compartiment, à la fin d'une danse, jamais cette blonde qui passait n'aurait fait tomber le verre de Stanley, et jamais ils n'auraient fait la connaissance de Betty Wimoth et de son cavalier, complètement ivre, qui se trouvaient à la table voisine.

Le dégoût s'insinua, quand les deux couples joignirent leurs forces, pour épuiser la patience de Peter. Il n'aimait pas la femme. Et l'homme qui l'accompagnait était aussi cru et commun. Mais Stanley alla trop

loin. Elle parla aux étrangers de leur mariage.

—Mariés! s'écria Betty. Tiens, voilà, à votre chance!

Après que les verres se fussent élevés, puis abaissés, Peter se leva.

—Si cela ne vous fait rien, il nous faut partir. Il est très tard.

—Mais, je m'amuse! répondit Stanley, renversant sa tête en arrière.

—Je dois être de bonne heure à l'hôpital, déclara Peter. Il faut que je sois en forme. Viens-t'en, chérie. Nous sommes restés assez longtemps.

Elle éclata comme de la poudre à canon.

—Je reste, avec ou sans toi!

Comme Peter la regardait, étonné, elle reprit, avec rage:

—Eh bien! Va-t-en! Qu'est-ce que tu attends? Va-t-en!

Sa voix était devenue de plus en plus aiguë.

Avec une colère froide, Peter s'inclina devant la blonde et son cavalier. Il sortit et prit un taxi — laissant son propre auto à Stanley.

Longtemps après être rentré, il était assis dans le petit salon, se sentant affreusement misérable. Quand il entendit pour la première fois le doux appel qui venait de la chambre, il crut que ses nerfs surexcités le trompaient. Mais le même appel se fit encore entendre:

—Chéri . . .

—Stanley! s'écria Peter.

C'était bien Stanley, en peignoir, la lumière de la chambre se jouant sur sa figure.

—Stanley . . . tu m'avais devancé?

—Je croyais que tu n'arriverais jamais! répondit-elle, riant doucement.

V

Et les mois passèrent. Peter en perdait la trace, graduellement. Il savait que Stanley était de plus en plus agitée, de moins en moins satisfaite.

Le jour où elle vint à la maison avec sa blonde amie et le trouva assis, immobile, dans le salon, ressembla, par sa laideur, à beaucoup d'autres jours passés. Il y avait une bouteille de whiskey vide sur la table devant lui.

—Que fais-tu à la maison? demanda Stanley, du seuil de l'appartement.

—Tu as l'air folle de joie! ricana Peter avec ironie.

—Nous avons été faire emplettes, dit Betty avec une gaieté affectée.

Mais son sourire se glaça quand elle vit le regard que jetait Peter sur les paquets qu'elles avaient entassés sur les chaises autour de lui. Stanley, elle, était occupée à développer un livre de disques nouveaux.

—Prépare donc de quoi boire pour Betty, demanda-t-elle sans se tourner.

—Qu'elle se prépare elle-même de quoi boire! riposta Peter, lentement et distinctement.

Après que Betty les eût quittés, brusquement, Stanley revint de la porte d'entrée, marchant à pas lents, la figure livide.

—Je me rappellerai cela, Peter! Voilà une manière de traiter mon amie!

—Ecoute, Stanley, dit-il en se levant comme il put. Ecoute, je ne puis plus avoir l'esprit à ce que je fais. J'ai remarqué certaines choses, alors que je me livrais à des opérations. Mes mains ne sont plus sûres. Je glisse. Et je n'ai pas le droit de glisser!

—Tu pourrais peut-être cesser de boire? suggéra-t-elle, calmement.

—Et il y a des choses que tu pourrais peut-être cesser de faire, toi aussi? Comme, par exemple, de faire des comptes trop élevés, que je ne pourrai jamais payer.

Les yeux étincelants, elle vint se planter devant lui. Pour la première fois, il tentait de retrouver dans sa figure sa ressemblance avec Roy. Et pour la première fois, cette ressemblance ne s'y trouvait plus.

—Toi et tes airs vertueux! Pourquoi ne retournes-tu pas à ta première femme, là où tu appartiens? Elle est assez bête pour te reprendre!

Soudain, Peter la frappa en pleine figure. Stanley recula, étonnée d'abord, puis avec une lueur de respect dans le regard. Mais Peter était trop surpris de son propre geste pour noter cela.

—Stanley, qu'est-ce que j'ai fait! Pardonne-moi, chérie!

Et il l'attira contre lui, avec ardeur.

L'indifférence la plus froide avait succédé à la brève lueur d'intérêt qui avait brillé sur la figure de Stanley. Peter embrassa ses cheveux, ses yeux, ses lèvres; et elle se soumit à ses caresses, sans l'ombre d'un sentiment.

VI

Durant les premières semaines endeuillées qui avait suivi la fuite de Stanley, Craig Fleming avait eu peine à croire à ce qui était arrivé. Quelquefois, il avait pensé à ce que lui avait dit le vieux Timberlake, au sujet de la vie qui s'étendait toujours devant lui. Mais il n'y avait pensé que pour en rire. Plus souvent qu'autrement, il ne pensait pas du tout.

Il était assis dans le parc, un jour, longtemps après cela. C'était un tout petit parc, brûlé par la chaleur de l'été. Craig était étendu là, les jambes allongées, le chapeau sur les yeux, sans penser.

Alors, quelqu'un avait prononcé son nom. C'était Roy Timberlake.

Elle portait un chapeau rouge, avec une plume noire crânement plantée. Comme elle était là, debout, contemplant son visage, Craig se sentit mal à l'aise.

—Ne vous asseoirez-vous pas? demanda-t-il.

Elle s'assit.

—Eh bien, je viens d'obtenir mon divorce. Cela met fin à ce qui est arrivé. Je suis à présent une femme libre. Qu'avez-vous fait, Craig? Moi, j'ai travaillé, jour et nuit.

—A préparer des nids bien gentils pour les nouveaux amoureux? dit le jeune homme avec un sourire amer.

Elle aurait eu raison de le gifler pour cela. Mais elle n'en fit rien. A la place, elle le regarda.

—Vous aimez souffrir, n'est-ce pas? Vous vous laissez tomber, et vous laissez le chagrin vous vider complètement! Avez-vous tenté de travailler?

—Pourquoi faire? répliqua Craig, dont les mâchoires se contractèrent.

—Et toutes ces choses en quoi vous aviez foi?

—Je n'ai foi en rien!

—Et tout cela à cause d'elle! Roy s'était levée, fâchée. "Craig, ne soyez pas insensé! Ne laissez pas une chose telle que cela influencer votre vie! Je viens justement de parler à un garçon de couleur — Parry Clay, le fils de notre servante Minerva. Il rêve de devenir avocat. Et pas une femme, ni rien sur terre ne l'empêchera d'atteindre son but. Vous, vous avez tout ce que ce garçon désire tellement avoir un jour. Et pourtant, au lieu de vous en servir, vous venez vous allonger ici, et vous attendrir sur vos malheurs!

Craig se leva lentement, comme un homme qui s'éveille d'une léthargie. Pour la première fois, il la voyait réellement.

—Peut-être pourrions-nous nous aider l'un l'autre, Roy, dit-il. Peut-être.

VII

Leurs longues promenades ensemble furent les seuls moments heureux pour le jeune homme, au cours des semaines qui suivirent. Craig aimait ensuite évoquer ces moments-là: puis il vint à détester le moment où il lui fallait quitter Roy après l'avoir reconduite chez elle au retour d'une promenade.

Un après-midi, comme ils se promenaient sans but, Roy dit à Craig ce qu'elle pensait:

—Vous avez enfin de nouveau l'air d'un être humain! Ce jour où je vous ai rencontré dans le parc, vous aviez bien plus l'air d'un mannequin rembourré de paille que d'un homme!

—C'est curieux tout ce qu'un banc dans un parc peut faire pour vous, à condition que vous y demeuriez assis assez longtemps! répondit le jeune avocat en souriant. Mais vous paraissez bien, vous aussi. Aimeriez-vous en entendre parler?

Roy secoua la tête, nerveusement.

—Je ne veux entendre parler de rien . . .

—Peter? demanda Craig. Je croyais que vous vous étiez élevée au-dessus de toutes ces choses.

—Mais, la nuit, je rêve. Oh! si seulement nous n'avions pas à dormir!

—Je sais ce qui en est. Craig regarda droit devant lui. Il y a quelques semaines, j'étais prêt à tout abandonner, pour m'enfuir, n'importe où . . . N'importe où, pour tenter d'oublier . . . Mais, à présent, je n'ai plus à partir. Je . . . je suis très épris de vous, Roy.

—Vous tentez de vous le faire croire.

—Non. Je vous aime vraiment. Pour toujours.

—Rien ne dure toujours! dit Roy. N'employez pas ce mot, Craig! N'y pensez même pas. Ce moment-ci, il n'y a rien d'autre qui compte!

—Il y aura d'autres moments, Roy . . . Je ne suis pas pour vous perdre!

Elle trembla contre lui.

—Embrasse-moi, Craig. Aime-moi. Tout ce qui pourra nous rendre plus heureux! Mais ne compte jamais que cela dure, et ne me demande jamais d'y compter . . .

VIII

Craig avait pris à son bureau le garçon de Minerva, Parry. On pouvait entièrement se fier à ce jeune nègre, qui était ardemment désireux d'apprendre. Par ailleurs, cela avait été le désir de Roy, que Fleming prenne avec lui le jeune Clay. Et Craig avait découvert que lorsque Roy désirait quelque chose, elle avait généralement raison.

Un jour, elle lui apporta un message de l'oncle William. Ce message était rédigé un peu à la façon d'un édit royal, mais Craig ne s'en fâcha pas, car le vieux Fitzroy lui fournissait une nouvelle chance de demander à Roy de l'épouser.

—Peut-être, répondit-elle. Je suis tellement fière de toi. Peut-être, un jour . . .

La réunion de famille, à la maison d'Asa Timberlake, était tout imprégné de l'importance que l'oncle William attachait toujours à ses propres déclarations. Parlant en maître, avec une autorité que personne ne son-

genait à contester. William Fitzroy disait:

—Les docteurs prétendent que je me fais plus vieux, les imbéciles. De toute façon, j'ai trop d'intérêts à surveiller pour y suffire tout seul. Je crois que vous êtes honnête et intelligent, Craig. J'ai pensé que je pourrais vous confier le côté légal de toutes ces affaires . . .

—C'est très généreux de votre part, Monsieur . . .

—Mais à une condition, une seule, tonna l'oncle William. Vous représentez actuellement certaines personnes que . . . que je ne puis approuver. Les jeunes avocats doivent prendre leurs clients là où ils les trouvent... Mais, à présent . . .

—A quels clients au juste faites-vous allusion, Monsieur Fitzroy?

L'oncle William renifla.

—Jeune homme, mon propre avocat ne doit pas tenter d'obtenir une condamnation qui m'obligerait à faire démolir mes propres maisons! Et de plus, ces logis-là sont bien assez bons pour les gens qui y habitent. Depuis cinquante ans . . .

—Vous l'avez dit fort justement . . . " Craig sourit, comme la lumière baissait, "je ne puis à la fois représenter vos intérêts et être contre vous. Mais je ne puis abandonner ces clients à moi qui habitent les taudis. Je ne le puis à aucun prix . . . "

William le regarda comme s'il avait eu affaire à un fou.

—Avant de refuser mon offre, Monsieur, songez à votre avenir, et à celui de Roy.

—Il songe à moi, répondit Roy.

Elle était à côté du jeune avocat, lui prenait la main. Elle lui demanda:

—Est-ce que je puis te reconduire à ton auto, Craig?

Dehors, c'était noir et chaud, et un parfum de chèvre-feuille flottait dans l'air. Roy monta sur le siège de la voiture, à côté de Craig, pour lui parler encore quelques instants.

—Roy . . . tu crois que j'ai fait ce que je devais faire, ce soir . . . n'est-ce pas?

—Tu sais . . . j'ai eu tout à coup une telle sensation de sécurité . . . comme si j'avais reposé sur le roc. C'était là sa réponse. Oh, j'étais heureuse, avant. Follement heureuse, quelquefois. Mais c'est comme si j'avais été sur le sable et que je m'y serais lentement enfoncée. A présent . . . est-il trop tard pour changer d'idée au sujet de ce que tu m'as demandé, aujourd'hui?

—Tu veux dire . . . Roy . . . tu veux . . .

—Si l'offre tient toujours, je veux t'épouser. Aussitôt que tu voudras.

Elle se pressa contre lui et le baiser qu'elle lui donna cette fois était différent de tous ceux qu'ils avaient échangés jusqu'ici. C'était un baiser tel qu'une épouse en donne à son mari. Un baiser entier, et où l'on sentait une absolue confiance.

A ce moment, en arrière d'eux, sur le porche, Asa les appela. D'une voix élevée, étrange qui les fit tout de suite accourir tous les deux aux marches du perron.

—Un appel de longue distance, Roy . . . un appel de Baltimore. Une amie de Stanley, une femme du nom de Wilmot . . . C'est . . . Peter . . . Peter est mort, Roy.

—Peter? murmura-t-elle, lentement.

—Elle dit qu'il s'est tué . . .

Et à ces mots, la voix douce du vieux Timberlake se brisa.

IX

Ce n'est que de Roy, après qu'elle fût revenue, que Craig apprit le bref voyage qu'elle avait fait à Baltimore. Roy ne l'aurait pas laissé l'accompagner. Cela, tout ce qui s'était passé, c'était le passé. Lui, Craig, et la vie qu'ils mèneraient ensemble tous les deux, c'était l'avenir. Et Craig sentit combien intensément elle désirait que jamais le passé et l'avenir ne se mêle.

Cette femme Wilmot se trouvait avec Stanley, le soir où Roy était arrivée. Le frère de Peter était arrivé avant elle, pour faire tous les arrangements de famille. Mais Stanley était au lit, à demi-folle.

Elle était là, étendue, sanglotante et agitée. Elle hurlait, lorsqu'elle se rappelait, soudain, par instants. Elle m'a supplié de ne pas la laisser. Elle pleurait sans cesse, disant que personne ne voulait d'elle, et me demandant de ne pas la détester et de la ramener à la maison."

Ainsi, Stanley était revenue à la maison des Timberlake. Elle était revenue à la chambre dont elle s'était enfuie, un soir, emportant tout ce qui faisait le bonheur de deux êtres. Pour quelques jours, elle ne vit personne.

Puis, un beau matin, elle apparut dans une gaie toilette imprimée, la figure bien maquillée, une envie de gambader dans les talons — la Stanley d'autrefois, oubliant complètement le passé, recherchant de nouvelles sensations. A ce que Roy rapporta, elle voulait sortir son auto du garage. Mais, cette fois, l'oncle William s'y objecta, ne lui permettant de prendre sa voiture qu'à condition que ce soit Parry qui la conduise. Mais le jeune noir mènerait Stanley partout où elle le désirerait.

Le même soir, Craig arrêta à la maison, pour prendre Roy. Il était seul au salon, quand Stanley entra, en coup de vent, fredonnant un petit air. S'arrêtant dans une attitude de surprise moqueuse pour le contempler, elle s'écria:

—Craig!

—Hello, Stanley, répondit Craig, d'un ton posé.

—Roy est en train de s'habiller. Elle descendra bientôt.

Elle alla à son victrola, comme si cela avait tout le temps été son intention, et qu'elle ne serait entrée dans le salon qu'à cet effet, et elle mit un disque. Le rythme était chaud, ardent, et les hanches de la jeune femme commencèrent à se balancer, en mesure. Elle se retourna vers Craig, avec un sourire de défi volontaire.

—Est-ce que tu ne danses plus? Tu avais coutume d'adorer cela.

—Nous avons fait autre chose, répondit Craig, simplement. Roy et moi. Des choses qui t'auraient ennuyée. Pense à ce que tu as perdu.

—Pense à ce que, toi, tu as perdu! souffla Stanley. Mais peut-être n'est-il pas trop tard . . .

A ce moment, Craig entendit les pas de Roy, dans l'escalier. Il se tourna vers elle avec empressement, comme elle entrait.

—Nous sommes mieux de nous hâter, ma chérie. La conférence . . .

—Une conférence?

Derrière lui, à travers la musique, Craig entendait le murmure moqueur de Stanley, qui poursuivait:

—Il faut que vous alliez vous asseoir pour entendre une conférence! J'aimerais mieux . . . Tiens, je pense que je vais sortir!

X

Parry vint dire à Craig, le lendemain matin, que Stanley l'attendait dans l'antichambre de son bureau. Elle passa sa porte sans permission, arborant ce sourire qui mêlait à un point incroyable l'artifice et l'audace. Craig ne put l'éconduire.

—Que puis-je faire pour toi, Stanley?

—Mon Dieu! que de formalités! Puis-je m'asseoir?

Elle le laissa déplacer un fauteuil pour elle, et s'y laissa tomber avec un soupir.

—J'ai une formule à te demander, Craig. Peux-tu m'expliquer ce que signifie ce papier? Cela vient de Peter.

Après avoir jeté un coup d'oeil sur le papier, Craig releva la tête et regarda Stanley:

—C'est très simple. C'est une police d'assurance. A titre de bénéficiaire, tu retireras mille dollars un an après la date de la mort.

—Je sais cela, mais . . . Elle s'arrêta, puis: "Est-ce que je puis emprunter sur cette police . . . immédiatement?

Craig hésita.

—Peut-être . . . Si . . .

—Je veux l'argent pour m'en aller. Je suis finie, ici. Je ne sais de quel côté me tourner. Personne pour m'aider. C'est pourquoi je suis venu à toi. Sa voix trembla. Personne ne réalise ce par quoi j'ai passé. Oh! Craig, je sais que c'est surtout ma faute . . . Mais cela ne me rend pas les choses plus faciles . . .

—Je comprends, dit-il lentement. Je vais essayer d'arranger les choses à la banque pour que tu obtiennes un prêt sur la police d'assurance.

—Tu es la seule personne vraiment sympathique. Stanley soupira. Et pourtant, tu aurais plus de raisons de ne pas l'être que . . .

—Tout cela est passé. Craig tendit sa main, de telle façon qu'elle dut se lever pour la prendre. Naturellement, nous sommes toujours . . . des amis.

Stanley retira sa main avec un petit rire embarrassé, pour donner à penser qu'il l'avait retenue trop longtemps dans la sienne.

—J'ai . . . Craig . . . J'ai une autre faveur à te demander. J'aimerais parler un peu plus longuement avec toi. Dînons ensemble, ce soir. Roy travaille tard. Alors . . . en souvenir des jours passés?

—Je crois qu'autant vaut ne pas nous revoir ainsi, répondit Craig d'un ton résolu. Je crois que cela vaut mieux pour tous ceux qui sont en cause.

—Tu as peur de ce que tu pourrais ressentir si tu te laissais aller, dit-elle sur un ton de défi. Admets-le, Craig! Tu ne m'as pas oubliée, et tu ne m'oublieras jamais. Si tu n'as pas peur, prouve-le! Prouve-le en me rencontrant ce soir. A la South Side Tavern. A sept heures. Je t'attendrai.

XI

Il était encore trop tôt pour le lunch. En tout cas, William Fitzroy ne se sentait pas en appétit. Ces sacrés médecins! L'expédiant à Johns Hopkins pour un examen, l'effrayant de la sorte . . . Tas d'idiots!

Stanley entra dans la chambre où Charlotte avait vainement tenté d'apaiser son mari. William releva les yeux et vit sa nièce préférée, qui se tenait là. Et aussitôt, tout lui parut ensoleillé. Elle lui avait tellement manqué, tout le temps qu'elle avait été partie.

—D'où viens-tu? lui demanda-t-il. Dans cette robe!

—Je me suis lassée de me faire du chagrin, répondit froidement Stanley. Et je me suis lassée de ne pas vous voir. J'ai eu à aller au bureau de Craig, pour de sales questions d'affaires légales. Pour m'en faire passer le goût . . . me voici!

—C'est le meilleur remède qui soit! William regarda dans la direction de sa femme, qui, placide comme toujours, reconduisait le médecin à la porte. Il faut que j'aille en ville aujourd'hui consulter Hopkins. Bah!

—Vous n'avez jamais eu meilleure mine! s'exclama Stanley. Jamais vous n'avez paru plus jeune!

La vie semblait bien brillante au vieillard, à présent que la petite était là, à côté de lui. En un rien de temps, elle l'avait tiré de sa chaise. Elle le défiait de boire avec elle et de prouver que les docteurs étaient des idiots. Elle passait son bras autour de son cou.

—Mon oncle, vous êtes merveilleux! J'ai toujours souhaité trouver quelqu'un de fort, comme vous. Peter, Craig . . . Il n'y avait simplement personne d'autre ici. Je ne serai jamais heureuse dans cette ville. Il faut que je parte, aussitôt que je pourrai.

—Une vacance?

Le vieillard ne comprenait pas pourquoi une telle inquiétude l'avait soudain saisi.

—Il me faut plus qu'une vacance. Je veux aller vivre ailleurs. Je vais devenir folle si je reste ici!

—Tu es une enfant gâtée! s'exclama William, pensant à ce que ce serait si elle le quittait encore une fois. Tu n'es pas pour t'en aller. Je ne . . .

—Et pourquoi? souffla Stanley. Donne-moi une bonne raison!

—Très bien, je vais te dire pourquoi. Je me sens seul. Voilà pourquoi. Je me sens vieux et seul. Quand tu t'es enfuie avec Peter, je me suis senti horriblement malheureux. Ne le fais plus. Ce qui avait commencé sur le ton du commandement s'ache-

vait en prière: Nous pourrions faire un tas de choses ensemble. Viens demeurer avec nous.

—Je ne resterai pas! Elle s'était libérée et levée, les yeux étincelants, et elle reculait vers la porte. Vous êtes comme tous les autres! Vous ne vous occupez pas de moi!

—Stanley! cria le vieux William, d'un accent pathétique.

Mais elle était déjà partie.

XII

C'était plus pour voir Stanley que pour voir Lavinia que William avait arrêté à la maison d'Asa, en se rendant à la gare . . . en s'en allant prouver une fois pour toute quels idiots étaient tous ces médecins. Mais Asa lui apprit que Stanley n'était pas à la maison. Il était huit heures, et elle avait appelé, vingt minutes plus tôt, pour demander si Craig était là. Il n'y était pas. Il était sorti avec Roy. Voilà ce qu'Asa savait.

Ainsi, William s'en alla à Baltimore. C'est le lendemain matin, en lisant un journal dans la luxueuse suite qu'il avait louée à l'hôtel et en tentant d'oublier ce que l'avenir lui réservait, qu'il apprit ce qui était arrivé à Stanley. Mme Peter Kingsmill. Mais . . . Mais cela ne concernait plus Roy . . . C'était de Stanley, qu'il s'agissait!

Une femme et son bébé avaient été renversés la nuit dernière, par un auto qui allait à toute vitesse, semblait-il. La police avait retracé le véhicule et l'avait identifié pour être celui de Mme Kingsmill. L'accident s'était produit à sept heures trente. Il n'y avait eu aucun témoin, mais on avait vu des taches de sang sur la voiture, retrouvée dans une allée.

Les mains de William Fitzroy tremblèrent de peur.

Mais non, tout était très bien. Mme Kingsmill avait raconté son histoire, avec la plus profonde répugnance. Elle était chez elle, la veille, à l'heure indiquée. Mais quelqu'un d'autre s'était servi de son auto. Non pas qu'elle crût cette personne capable de s'enfuir après avoir tué un enfant! Mais . . .

"Après que l'on ait persuadé à Mme Kingsmill de raconter son histoire, une arrestation a été effectuée. Parry Clay, jeune nègre de 21 ans, employé une partie du temps dans un bureau d'avocat de cette ville et servant fréquemment de chauffeur à Mme Kingsmill, a été arrêté à sa demeure, rue Wilson. Ses dénégations à l'officier qui l'a arrêté . . . "

—Parry, hein? grommela le vieux William. Allez donc vous fier à ces gars de couleur!

XIII

C'était noir et sale dans la cellule où Parry avait été enfermé. Un groupe de nègres mal tenus jouaient aux dames au milieu de la cage, se servant de capsules de bouteilles en guise de pions. Ils chantaient à tue-tête. La plupart d'entre eux étaient saoûls. Ils représentaient exactement ce dont Parry avait rêvé toute sa vie de s'évader. Ils représentaient ce que toute sa vie il avait tenté de ne pas être, au prix du plus dur travail.

—Hé, toi! C'était le garde, faisant tourner sa clef. Toi, Clay. Il y a quelqu'un pour toi. Remue-toi!

Parry se hâta à travers un corridor blanc, le bavardage des joueurs de dames devenant de plus en plus lointain, de plus en plus indistinct, à mesure qu'il avançait. Dans la sombre petite salle des visiteurs, aux murs nus et aux sièges durs, Mlle Roy l'attendait.

—Parry! C'est la voix qu'il connaissait depuis qu'il était bébé, de même que pour la voix de Mlle Stanley, qui lui parlait: "Je veux que tu me dises exactement ce qui est arrivé. Parry, m'entends-tu? Je suis ton ami."

—Je ne sais rien de rien, répondit le jeune noir. Ils sont venus et m'ont arrêté, comme j'étais assis là, à la maison, en train d'étudier mes livres de droit.

—Mais, sais-tu pourquoi? insista Mlle Roy. Mlle Stanley pensait que tu conduisais son auto, qui s'est trouvé mêlé à un accident. Oh, Parry, je ne crois pas que tu aies fait cela!

Les muscles dans la face noire frémirent soudain.

—Ça ne sert à rien, Mlle Roy. Ça ne sert à rien, en ce monde . . .

—Qu'est-ce qui ne sert à rien, Parry?

—De dire quoi que ce soit, marmotta-t-il. Ça ne sert à rien. Monsieur Craig a dit . . .

Mlle Roy le regarda soudain avec une grande fixité.

—Qu'est-ce que Monsieur Craig a dit?

—Il a dit rien! L'apathie s'était tout à coup évanouie de la figure de Parry. Il la regarda droit dans les yeux, pour la première fois, et une profonde amertume perçait à travers l'expression glacée de désespoir qu'avait pris sa physionomie. "Et il ne fera rien! C'est une femme blanche et moi, je suis un noir. Vous entendez cela? Un noir!"

Le garde le reconduisit à sa cellule, et il s'abîma de nouveau sur son banc. Il y avait une petite fenêtre, près de ce banc, une toute petite fenêtre garnie de forts barreaux. Elle était ouverte et, par cette fenêtre, pénétraient tous les bruits de la rue.

—Craig! Brusquement, Parry entendait la voix de Mlle Roy. Elle semblait tout près, il l'entendait comme si elle avait été juste sous la fenêtre. "Craig, attends un peu! Je viens justement de voir Parry. Pourquoi le garde-t-on ici sans lui laisser la chance de raconter son histoire?"

—"Il l'a racontée." C'était la voix de Craig. "La police . . . "

—Si on ne l'a pas cru, c'est parce qu'on ne voulait pas le croire! Craig, il est innocent. Il n'a rien à voir avec cet accident. Je l'ai vu, et j'ai vu Minerva, et tous deux m'ont dit qu'il était resté à la maison hier soir. Je sais qu'ils ne me mentent pas. Craig, tu es son avocat!

—Je ne suis pas son avocat! cria Craig. Je ne m'occuperai pas de ce cas-là, Roy!

—Mais, pourquoi, Craig? Pourquoi?

La jolie OLIVIA DE HAVILLAND qui joue le rôle de Roy Timberlake.

—"Roy, ne te rends-tu pas compte?" Même au sein de sa propre infortune, Parry put sentir le tourment dans ces paroles du blanc: "S'il est établi que Parry n'était pas dans la voiture . . . qu'est-ce qui arrivera à Stanley?"

La musique était douce et entraînante. Stanley dansait à ses accords, faisant de grands cercles autour du salon des Timberlake. Avant qu'elle se fût rendu compte que quelqu'un venait, Roy était dans la pièce.

—"Hello, Roy", dit Stanley en continuant de danser. Et elle se mit à fredonner: "Je pourrais danser tout le jour . . . et toute la nuit!"

Elle remarquait un nouveau regard, un étrange regard, dans les yeux de sa soeur. Et soudain, Roy parla:

—Alors, tu n'aurais pas besoin de conduire ton auto si vite, n'est-ce pas?

Une ombre passa sur la figure de Stanley.

—Pourquoi dis-tu cela?

—As-tu vu Parry quand tu es allé dans le bas de la ville, ce matin, Stanley?

—"Non. Je ne puis supporter l'atmosphère des prisons." Elle frissonna. "Craig m'a dit qu'il recevrait une sentence aussi légère que possible."

—Vous êtes donc bien certains tous les deux que Parry a été mêlé à cet accident?

Stanley commençait à s'agiter.

—Certainement, dit-elle. Qui d'autre aurait-ce pu être? Je suis rentrée à la maison vers sept heures. Il a pu prendre l'auto après cela. Pourquoi t'acharnes-tu après moi comme cela? Je t'ai dit tout ce que je savais!

—Stanley, on ne peut pas toujours s'empêcher de faire ce qu'on fait. Le plus terrible, ce n'est pas de porter la responsabilité de ce qu'on fait. C'est de laisser d'autres personnes en porter la responsabilité à notre place. Dans ton propre intérêt, dis-moi la vérité. Je t'en prie, Stanley!

—Quelle vérité? cria Stanley.

—Au sujet d'une femme qui se trouve à l'hôpital, trop gravement blessée pour qu'on puisse lui dire que son bébé est mort, répondit doucement Roy. Minerva m'a dit que tu as téléphoné hier soir pour demander à Parry de ne pas venir nettoyer l'auto. Elle m'a dit que tu voulais t'en servir . . .

—Elle a menti!

Mais Roy secoua la tête.

—Parry m'a dit la même chose.

—Et quoi, alors? souffla Stanley. Il l'a dit à Craig, à la prison, ce matin. Mais Craig ne l'a pas cru.

—Je l'ai cru, moi, répondit Roy, calmement.

—"Ah . . . tu l'as cru?" Les yeux de Stanley eurent une lueur menaçante. "Si tu l'as cru, c'est parce que tu as bien voulu le croire. C'est parce que tu me déteste . . . et que c'est ta manière de te venger de moi. Oh! toi, et ton acte de pardon! Mais je le savais! Tu détestais jusqu'à ma vue . . . parce que tu n'as pas su retenir Peter! Et pas seulement Peter! Il y a Craig, aussi. Tu as peur que je te le reprenne . . . et je peux le faire! Tout ce que j'ai à faire, c'est de lever mon petit doigt! Et tu es jalouse, et tu veux te venger . . .

Leur père venait justement d'entrer, et il se tenait là, debout, immobile. Leur mère avait dû entendre les cris de Stanley, car elle descendait les marches de l'escalier, dans son peignoir. Stanley se retourna et les regarda, avec un air affolé.

—Roy, murmura Asa. Qu'y a-t-il, mon enfant?

—Demandez à Stanley, répondit Roy. Si elle ne vous répond pas, il faudra que je le fasse.

—"Roy! cesse de troubler ta soeur!" Lavinia était descendue, pour attirer Stanley contre sa poitrine. "Là . . . là, ma chérie, dit-elle en la pressant contre elle.

—Ne la croyez pas, sanglota Stanley. J'étais ici même quand l'accident est arrivé! J'ai monté son plateau à maman à sept heures. Je me souviens, parce que . . .

—Papa, interrompit Roy, est-ce que Stanley était ici à sept heures, hier soir?

—Non, répondit Asa, d'un ton malheureux. Non, Roy, elle n'y était pas. Il passait sept heures quand elle a téléphoné pour savoir si Craig était ici. William était ici . Il passait sept heures.

La porte s'ouvrit de nouveau, pour livrer passage à Craig.

—Craig! cria Stanley, Roy tente de me faire dire que ce n'était pas Parry . . .

—Ce sont là tes clefs, Stanley? Craig les posa devant elle. Elles ont été laissées dans l'auto. Tu as oublié de les enlever, ajouta-t-il lentement.

—Ce ne sont pas les miennes! cria-t-elle. Parry s'en est fait faire des doubles! Parry . . .

—Ce ne sont pas celles de Parry, dit Craig en baissant la main. Les siennes sont chez lui.

Stanley se cramponna à lui.

—Qu'est-ce que tu tentes de dire? Craig, tu ne les laissera pas me jeter en prison! Ecoute, Craig, je t'aime! Je . . .

—Tu oses parler d'amour? Pour la première fois, la voix de Roy trembla. Après avoir tué un enfant? Alors que Parry est en prison pour ce que tu as fait?

Sa mère la secoua.

—Roy! voyons! C'est terrible si Stanley a fait cela, mais il est trop tard pour rien changer à l'affaire. Parry est un nègre. Ils sont habitués à ces sortes de choses. Craig fera adoucir sa condamnation. Personne n'a besoin . . .

—Un instant, Madame Timberlake, dit Craig. C'est ma responsabilité qui est en cause à présent. Je ne puis laisser Roy la porter plus longtemps. Il va falloir que tu m'accompagnes, Stanley.

Comment Stanley put-elle trouver moyen de lui sourire? Elle le détestait! Elle les détestait tous! Ils voulaient tous la voir pendue, voilà ce qu'ils voulaient! Mais ils verraient! Elles leur montrerait!

Et, tout le temps, elle demeurait souriante!

—Très bien, Craig. Je ferai tout ce que tu me diras de faire. Je vais monter, pour mettre une robe convenable . . .

Ils restèrent dans le salon, la regardant monter les marches. Stanley sentait qu'ils la regardaient monter . Comme si elle eût monté les degrés de l'échafaud . . . Mais elle était trop intelligente pour eux, beaucoup trop intelligente! Avant qu'ils ne se fussent rappelé qu'il y avait un autre escalier à l'arrière de la maison . . . avant qu'ils ne se fussent rappelé que la police avait ramené son auto le matin même . . . elle leur aurait montré combien elle était intelligente!

XV

Les pneus grincèrent sous la voiture quand elle tourna dans l'allée spacieuse devant la demeure d'oncle William. Elle sauta de l'auto et courut à travers la terrasse. Elle n'avait pas le temps d'attendre que le domestique vînt répondre à la porte. L'oncle William devait être de retour de Baltimore, et dans sa bibliothèque. Oncle William!

La pièce était éclairée des lueurs dansantes du foyer, quand elle y pénétra. Oui, l'oncle était de retour. Il était là, assis dans son grand fauteuil.

—Oncle chéri? Derrière son fauteuil, elle hésitait. J'ai . . . j'ai fait une chose atroce. L'accident, ce n'était pas la faute de Parry. C'est moi qui suis responsable. Et à présent, ils l'ont découvert. Il n'y a rien à dire. Je vais aller en prison, mon oncle!

Pas un muscle ne bougea dans la figure ni dans le corps d'oncle William. Il était assis là, tout simplement, regardant les flammes. Elle s'agenouilla à côté de lui. Tout près de lui.

—Je sais que c'est terrible. Mais je ne voulais pas faire de mal à personne. C'est arrivé . . . tout simplement . . . Je ne peux pas faire face à la police, oncle chéri! Vous êtes la seule personne qui puisse me sauver. La seule au monde. Je ne savais pas ce que je disais, hier. Je vous aime. Nous nous amuserons bien, ensemble, n'est-ce pas? Nous . . .

Mais il ne bougeait toujours pas, ne répondait pas. Son immobilité l'effraya soudain.

—Mon oncle! Pourquoi ne me parlez-vous pas?

—Six mois, dit-il en respirant avec effort. C'est tout ce qu'ils m'accordent. Six mois de vie, qu'ils m'ont dit! Je vais mourir!

La chance de Stanley lui glissait entre les doigts. Sa dernière chance. Soudain, elle se dressa devant son oncle, lui criant en pleine figure, d'une voix d'hystérique:

—C'est bon, tu vas mourir! Mais tu es vieux, et moi, je suis jeune! Pense à moi, à ce qui va m'arriver! Mais tu ne m'écoutes même pas! Tu ne t'occupes pas de moi! Tu vas me laisser aller en prison! Je te déteste! Je te déteste!

Qu'arriva-t-il alors? Elle ne savait rien, sinon qu'elle se retrouvait dans son auto, s'élançant dans la nuit.

Qu'est-ce qui lui restait? Peter l'avait aimée, mais Peter était mort. Oncle William l'avait aimée, mais il ne pouvait même plus l'entendre. Craig l'avait aimée, mais Roy le lui avait enlevé et l'avait tourné contre elle. Son père l'avait aimée, mais il ne lèverait même pas la main. Même Parry, son fidèle nègre . . .

Il lui semblait voir leurs faces à tous, se dessinant dans la nuit. Ils secouaient la tête dans sa direction, horriblement réels . . . Elle tenta de les fuir. Son spidomètre marqua bientôt soixante-dix milles, puis soixante-quinze, quatre-vingts! Et elle ne pouvait leur échapper! . . .

En avant d'elle, dans l'obscurité, des piquets blancs apparurent avec netteté, bien en rang, comme les barreaux d'une prison. Mais on ne pourrait l'enfermer dans une sale place noire! Elle allait trop vite pour eux tous! Elle . . .

XVI

Par une triste ironie du sort, pour le dernier homme à venir dans sa vie désordonnée, Stanley Timberlake ne signifiait rien. Rien du tout. Pas même un nom.

Le jeune policier qui n'avait été absent de son auto de patrouille que pour quelques minutes revint vers son compagnon en secouant la tête. Ce compagnon pressa un bouton, et Pat Fallon commença à parler à la radio. Sa voix était laconique:

—L'officier Fallon fait son rapport, dit-il. Accident sur le Boulevard. Une femme conduisant à toute vitesse s'est jetée sur un arbre, et l'auto a tourné à l'envers. Le numéro de la licence: N-24769. Quoi? Oui, naturellement, elle est morte . . .

FIN

Adapté de la production Warner Brothers "In This Our Life" — Jack L. Warner en charge de la production — Hal B. Wallis, producer exécutif — David Lewis, producer associé — John Huston, directeur — Scénario de Howard Koch.

DISTRIBUTION

Stanley Timberlake.....*BETTE DAVIS*
Craig Fleming.....*GEORGE BRENT*
Roy Timberlake....*OLIVIA DE HAVILLAND*
Peter Kingsmill.....*DENNIS MORGAN*
William Fitzroy.....*CHARLES COBURN*
Lavinia Timberlake.....*BILLIE BURKE*
Asa Timberlake.....*FRANK CRAVEN*
Betty Wilmoth.....*LEE PATRICK*
Charlotte Fitzroy.....*MARY SERVOSS*
Parry Clay.....*ERNEST ANDERSON*
Minerva Clay.....*HATTIE McDANNIEL*

LA LAGER

Frontenac

'Bleue'

Un excellent apéritif parce qu'il est

SEC

Un merveilleux rafraîchissement parce qu'il est

LÉGER

On Va Mouiller Ça !

La Bière de Bon Goût